



**HAL**  
open science

## Sociologie de l'imprévisible

Michel Grossetti

► **To cite this version:**

Michel Grossetti. Sociologie de l'imprévisible. Presses Universitaires de France, pp.225, 2004, Sociologie d'aujourd'hui, Georges Balandier. halshs-00715823v1

**HAL Id: halshs-00715823**

**<https://shs.hal.science/halshs-00715823v1>**

Submitted on 9 Jul 2012 (v1), last revised 6 Aug 2024 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Michel Grossetti**

***Sociologie de l'imprévisible.***

***Dynamiques de l'activité et des formes sociales,***

***Paru initialement aux Presses Universitaires de France (collection  
« Sociologie d'aujourd'hui ») en 2004***

***Attention : cette version électronique ne reprend pas la mise en page de  
l'éditeur***

## Remerciements

Ce livre est le résultat d'un long cheminement et de beaucoup d'échanges. Jean-Michel Berthelot a guidé ma formation de sociologue et enseigné le pluralisme explicatif. J'ai eu beaucoup de plaisir à partager quelques années son bureau, dans la si agitée Université du Mirail, et j'ai beaucoup appris des discussions que nous avons quotidiennement à l'époque. L'équipe du Centre d'études des rationalités et des savoirs constitue depuis longtemps pour moi une famille de pensée et une source permanente de renouvellement intellectuel. Les échanges avec Marcel Drulhe, Anne Sauvageot, et tous les autres membres actuels ou passés de l'équipe ont été essentiels dans la formation des idées qui figurent dans ce livre. Je dois beaucoup à Alain Degenne, qui a su à plusieurs reprises au cours des années m'indiquer les bonnes directions intellectuelles, notamment après une habilitation à diriger des recherches dans laquelle j'esquissais quelques-unes des idées développées dans ce livre. Entre mille autres conseils précieux, je lui dois d'avoir rencontré et échangé des idées avec Harrison White, dont le travail tient une place centrale dans ce qui suit. Alain a aussi eu la patience de lire une version antérieure de cet ouvrage et m'a fait quelques suggestions essentielles. Je remercie André Grelon à la fois pour l'exemple concret du type de recherche que préconise ce livre et pour son dédain de la théorie, qui m'a paradoxalement incité à l'écrire. J'ai souvent discuté de ces questions aussi avec Pierre Mounier-Kuhn depuis notre enquête sur les débuts de la recherche en informatique dans les universités. Plus récemment, j'ai découvert des préoccupations similaires chez Claire Bidart et Marc Bessin : plusieurs des idées défendues ici sont nées de nos discussions animées et joyeuses sur les bifurcations, et tous deux m'ont fait des suggestions très importantes à la lecture d'une version préliminaire. J'ai aussi eu l'occasion de discuter de ces questions avec Jean-Benoît Zimmermann, aussi passionné que moi par la dynamique des réseaux, et avec Alexis Ferrand, grand connaisseur des réseaux personnels. Ce livre doit énormément à Philippe Losego, à la fois partenaire intellectuel et présence stimulante et encourageante au bout du fil ou du mail. Marie-Pierre Bès, partenaire de travail au quotidien, m'a tellement entendu parler des quelques idées présentées ici qu'elle n'a pu faire autrement que de lire la version écrite, et je lui dois quelques suggestions très pertinentes. Pascal Ducournau m'a fait quelques remarques fort utiles sur les ressources cognitives. Christophe Beslay, avec qui j'ai vécu tant d'aventures sociologiques depuis nos années d'études de sociologie, a lu la version antérieure avec beaucoup d'acuité et m'a fait quelques suggestions essentielles sur l'organisation du texte. Je les remercie tous chaleureusement, ainsi que les nombreux collègues et amis, que je n'ai pas pu tous citer, qui ont influencé, d'une façon ou d'une autre, les idées présentées dans ce livre.

# Introduction

Les phénomènes sociaux ont une dimension imprévisible. À tous les niveaux où les sociologues travaillent, des interactions aux institutions, ils doivent compter avec cette dimension. Des décisions “ lourdes de conséquences ” sont prises pour des raisons très contingentes, des rencontres inattendues ont lieu, des innovations émergent de processus apparemment routiniers. Souvent, certains au moins des acteurs impliqués dans ces situations n’avaient rien vu venir et souvent aussi, les sociologues doivent reconnaître que ce qui s’est passé n’était pas vraiment prévisible. Or, les cadres théoriques du raisonnement sociologique n’offrent guère d’outils pour traiter cette dimension de la vie sociale. Faute de donner à l’imprévisibilité un statut précis dans l’analyse, les sociologues ont pris l’habitude de raisonner comme si elle n’existait pas, donnant ainsi l’impression que ce qui est arrivé devait arriver, soit parce que les tendances structurelles allaient dans ce sens, soit parce que la volonté des acteurs y conduisait. Ce n’est pas très grave tant que l’on peut se contenter d’analyser des situations statiques ou des changements graduels. Mais c’est plus gênant lorsque l’on veut étudier des changements moins réguliers, des trajectoires marginales, des ruptures. L’objectif de ce livre est d’examiner la mesure dans laquelle la sociologie pourrait mieux prendre en compte la part de l’imprévisible.

Naturellement, nombre de phénomènes sociaux ont une part élevée de prévisibilité. Au niveau sociétal, en l’absence de crise majeure (guerre, troubles sociaux importants) ou de modification brusque des cadres juridiques, la plupart des indicateurs statistiques (nombre de diplômés, de chômeurs, de divorces, etc.) fonctionnent bien sur le modèle de la loi des grands nombres et n’évoluent que lentement (même si ce n’est pas nécessairement graduellement). Même à des niveaux moins massifs, la prévisibilité est importante : nous faisons beaucoup d’efforts pour nous coordonner, pour prévoir nos comportements réciproques, pour que les rendez-vous aient lieu, que le travail soit fait, que les malades soient soignés... La prévisibilité des situations sociales n’est pas l’expression de lois mathématiques tombées du ciel, mais en grande partie le fruit de notre activité permanente de coordination et de mise en ordre. Pourtant, chacun d’entre nous cherche aussi à se ménager des marges de liberté, donc des espaces dans lesquels il lui est possible de ne pas être trop prévisible pour les autres. Le pouvoir de décider, c’est aussi celui d’être partiellement imprévisible.

La prévisibilité et l’imprévisibilité sont donc aussi nécessaires l’une que l’autre à la vie sociale. Nous péririons d’ennui dans une société où tout serait prévisible, et d’angoisse dans une société où rien ne le serait. Bref, il est normal (prévisible !) qu’il y ait de l’imprévisibilité dans la vie sociale, y compris dans des circonstances « importantes ». Évidemment, les formes de l’imprévisibilité et les aspects de la vie sociale qu’elle concernent varient selon les contextes sociétaux. Par exemple, à certaines périodes du Moyen Âge, on courait beaucoup plus qu’aujourd’hui le risque de mourir jeune de famine, de maladie, de violences diverses. On pouvait par contre plus qu’aujourd’hui tabler sur une certaine stabilité des statuts sociaux, des croyances collectives ou des familles. Mais, au-delà de ces variations, l’existence d’une tension entre le prévisible et l’imprévisible est certainement une constante des sociétés humaines.

L’imprévisibilité prend un relief particulier dans les sociétés industrielles actuelles où il est devenu banal de constater la croissance des préoccupations pour les risques et la sécurité, dans tous les domaines et à tous les niveaux de l’activité sociale. Ulrich Beck a été l’un des premiers à percevoir cet accroissement général des situations qui semblent échapper,

partiellement au moins, aux déterminismes considérés comme habituels il y a quelques décennies, des parcours biographiques aux crises technologiques et environnementales. Dans les parcours de vie, l'accroissement des divorces et des reconversions professionnelles, l'étirement et la variété des périodes de transitions entre les cycles de vie (entrée dans la vie adulte, retrait de la vie active, vieillissement) multiplient les situations comportant une part plus ou moins importante d'imprévisibilité, et donc aussi les occasions pour ceux qui les vivent d'exercer leur réflexivité. Dans la vie familiale et professionnelle, les règles sont de plus en plus souvent renégociées régulièrement, les rôles redéfinis, les choix réexaminés, ce qui restreint la possibilité de se reposer sur des routines, des « allant-de-soi » (E. Goffman), des cadres stables. Les choix techniques font de plus en plus l'objet de mises en débat et de négociations dans lesquelles le rôle des experts et des scientifiques s'est transformé à mesure que s'est accrue leur difficulté à présenter des certitudes, voire à faire prévaloir leurs propres choix<sup>1</sup>.

L'imprévisibilité a un corollaire, qui est la réversibilité. En effet, si les situations partiellement imprévisibles sont si préoccupantes pour ceux qui les vivent, c'est qu'elles peuvent déboucher sur des conséquences plus ou moins durables, des irréversibilités. La maîtrise de la réversibilité des choix ou des orientations devient un enjeu de plus en plus central des rapports sociaux. Dans quelle mesure le système scolaire autorise-t-il le retour sur des orientations passées ? Le marché du travail permet-il facilement des reconversions professionnelles ? Il suffit d'observer les débats sur la " flexibilité " et la " mobilité ", tant réclamées par le patronat, et sur le *turn-over*, si redouté par les entreprises, pour comprendre que la question n'est pas tant la progression (lente et mesurable) de la réversibilité que celle de sa maîtrise et de son contrôle. Dans ce cas, qui décide de la réversibilité des situations professionnelles, les employeurs (flexibilité) ou les employés (*turn-over*) ?

Mon projet n'est pas de prolonger ou de discuter un " grand discours " sur l'évolution des sociétés postindustrielles à partir de considérations sur la croissance de l'imprévisibilité ou des risques. Les travaux dont ce livre est issu n'étaient pas construits autour de cette problématique. Il s'agit de travaux sur des objets plus ordinaires : des parcours de vie, des relations entre des laboratoires et des entreprises, l'histoire d'institutions scientifiques. Mais j'ai abordé ces objets avec un regard systématiquement orienté vers la compréhension des dynamiques (d'où cela vient-il ? qu'y avait-il auparavant ? pourquoi en est-on arrivé à ce point ?), et je me suis rendu compte de la difficulté que j'éprouvais parfois à travailler avec des outils sociologiques qui restent essentiellement statiques. J'ai donc été amené à forger progressivement quelques notions et quelques méthodes qui m'apparaissent adaptées à la saisie de phénomènes comportant une part plus ou moins importante d'imprévisibilité.

L'objectif de ce livre est de donner à l'investigation sociologique quelques moyens théoriques supplémentaires pour étudier des phénomènes comportant une part d'imprévisibilité. J'ai choisi le terme d'imprévisibilité de préférence à celui de risque, qui pourrait entraîner des confusions avec l'étude des risques naturels ou technologiques envisagés sous l'angle des perceptions<sup>2</sup>, de la gestion des crises<sup>3</sup> ou des processus d'alerte<sup>4</sup>,

---

<sup>1</sup> Voir Michel Callon, Pierre Lascoumes et Yannick Barthes, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, La Découverte, 2001.

<sup>2</sup> Patrick Peretti-Watel, *La Sociologie du risque*, Paris, Armand Colin, 2000.

<sup>3</sup> Michel Dobry, *Sociologie des risques politiques*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1985. Voir aussi les travaux plus récents de Claude Gilbert sur la gestion des catastrophes (*Le Pouvoir en situation extrême. Catastrophes et politiques*, Paris, L'Harmattan, 1992), et, plus généralement, les travaux du groupe qu'il a constitué pour étudier les risques collectifs et les situations de crise.

ou encore le risque des économistes, qui suppose une possibilité de calculer des probabilités, par opposition à l'incertitude, considérée comme non mesurable<sup>5</sup>. J'ai aussi rejeté le terme d'événement, qui pourrait faire croire à une analyse de la construction sociale de ce qui fait événement<sup>6</sup>. Il y a bien des événements dans ce qui va suivre, mais ils sont définis précisément par rapport à leur degré d'imprévisibilité. Certaines situations qualifiées d'événements par les médias n'ont rien d'imprévisible (le mariage d'une célébrité, une commémoration, etc.). L'imprévisibilité, c'est ce que l'on ne peut prévoir, que " on " soit le sociologue ou les acteurs qu'il observe. Au lieu de la voir partout (tendance de certaines sociologies de l'action) ou nulle part (tendance des approches plus structurelles) et donc de s'en désintéresser, il s'agit de la caractériser, de l'évaluer, de faire avec. Abordée ainsi, la dimension imprévisible de la vie sociale n'est pas une affaire de choix métaphysique (postulat déterministe d'un côté, caractère inaliénable de la liberté humaine de l'autre), mais un problème empirique. Les situations sociales sont plus ou moins imprévisibles, et ce de différentes façons. Il s'agit d'examiner la possibilité de faire de la sociologie avec de l'imprévisibilité sans renoncer pour autant au caractère systématique et réflexif de la démarche scientifique<sup>7</sup>. Au fond, il s'agit de construire une théorie du changement social qui serait susceptible de mieux prendre en compte l'imprévisibilité que celles qui existent<sup>8</sup>. D'autres domaines des sciences humaines ont intégré depuis longtemps certaines des idées que je défends ici, et je m'appuierai en particulier sur les réflexions relatives à la contingence issues de l'histoire des sciences, de l'économie de l'innovation, ou même de la prospective. Mais le registre dans lequel j'ai choisi de me situer est celui de la tradition sociologique, et en particulier d'une sociologie empirique soucieuse d'une certaine rigueur dans le recueil et l'analyse des données.

La posture que j'ai adoptée pour construire l'approche présentée dans ce livre tient en quelques principes auxquels j'ai essayé de me tenir.

Le premier principe est d'éviter de construire un nouveau vocabulaire totalisant censé se substituer à ceux des approches existantes. Ma conviction est que toutes les tentatives pour refonder la sociologie sur des bases entièrement neuves sont des échecs, même si elles ont permis de faire émerger des idées nouvelles et accessoirement assuré le succès académique de leurs promoteurs. Il est relativement aisé d'analyser les logiques qui font que chaque nouveau courant, pour se définir une niche, commence par dénier tout intérêt aux travaux de ses prédécesseurs ou de ses concurrents en se présentant comme une refondation complète de la discipline. Mais une fois installés et reconnus, tous les courants font la preuve de leur incapacité à traiter l'ensemble des problèmes de la discipline et sont souvent conduits à habiller d'un vocabulaire neuf de vieilles idées<sup>9</sup>. Les " révolutions " conceptuelles et les "

---

<sup>4</sup> Francis Chateauraynaud et Didier Torny, *Les sombres précurseurs. Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1999.

<sup>5</sup> Franck Knight, *Risk, Uncertainty and Profit*, Boston, Houton Misslin, 1921 ; nouv. éd., New York, Harper Torchbooks, 1965.

<sup>6</sup> Alban Bensa et Éric Fassin, " Les sciences sociales face à l'événement ", *Terrain*, n° 38, 2002, p. 5-20 ; Erik Neveu et Louis Quéré, " Présentation ", *Réseaux*, n° 75, janvier-février 1996 (*Le temps de l'événement*, 1), p. 7-21 ; Jean-Luc Petit (dir.), *L'Événement en perspective*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales (coll. " Raisons pratiques ", n° 2, 1991).

<sup>7</sup> Je suis conscient du caractère un peu réducteur du titre de ce livre, qui pourrait faire croire que l'on ne s'intéresse qu'à l'aspect imprévisible des situations, mais " Sociologie avec de l'imprévisible " me semblait vraiment trop atroce.

<sup>8</sup> Henri Mendras et Michel Forsé, *Le Changement social. Tendances et paradigmes*, Paris, Armand Colin, 1983. Je reviendrai de façon plus précise sur ces théories dans le premier chapitre.

<sup>9</sup> Comme l'écrivent Bruno Péquignot et Pierre Tripier, " si les sociologues n'ont pas trouvé le point de non-contradiction (...) c'est probablement que leur volonté est trop grande d'expliquer tous les phénomènes, tous les

tournants ” successifs au sein de la discipline (et, plus largement, au sein des sciences sociales) ont laissé sur leur passage un bric-à-brac de termes et de notions dont la redondance est considérable. Aussi peut-il être utile, une fois de temps en temps, de renoncer à la compétition pour la création de paradigmes et de chercher au contraire à tisser des liens entre les traditions existantes en misant sur leur relative complémentarité. J’ai donc cherché à trouver entre des termes issus de traditions différentes des dénominateurs communs plutôt qu’à les disqualifier au profit de mots nouveaux, considérant qu’il y a des choses intéressantes à prendre dans toutes les approches sociologiques. J’ai travaillé comme un bricoleur essayant de construire des outils à partir de pièces récupérées sur des machines qui ont déjà servi plutôt que comme un ingénieur dessinant les plans d’un nouvel engin idéal.

Le second principe est de ne pas choisir une “ dernière instance ”. Construire un cadre théorique centré sur la dynamique de l’action et des formes sociales présente le grand avantage épistémologique de ne pas avoir à choisir entre les principales familles de pensée de la discipline, qui nécessitent toutes de se donner un point de départ. En effet, il faudrait choisir, nous dit-on, entre partir des individus (individualisme), partir de la société (holisme), partir des interactions (interactionnisme), ou encore des relations (relationnisme). Cette nécessité du point de départ se traduit inévitablement par la tendance à naturaliser celui qu’on a choisi, dont l’existence ne serait pas problématique, alors que tous les autres en dériveraient. Le choix d’un point de départ est une nécessité pour les pensées statiques : si les choses ne bougent pas, il faut bien régler la focale sur un type d’objet, avoir un point fixe, un repère déterminé. Mais dès que l’on met les choses en mouvement, cette nécessité s’évanouit : les individus se construisent (entre autres) à partir des groupes dont ils sont issus ou avec lesquels ils sont en contact, groupes qui émergent eux-mêmes des relations, qui elles-mêmes émergent des groupes existants et qui se construisent au fil des interactions, etc. Le niveau de l’action n’est pas forcément stable et la focale de l’analyse doit être capable de suivre ses évolutions. Quels que soient le moment et le lieu où l’on démarre l’analyse, on peut toujours revenir en arrière, suivre des évolutions et voir le niveau d’action se déplacer. Il n’y a plus de “ dernière instance ” et l’on retrouve alors la liberté de faire varier les niveaux d’analyse et d’emprunter des idées sans remord aucun à l’ensemble de la tradition sociologique. Le problème central devient celui de la continuité de ce qui est observé, d’un niveau d’action à un autre. L’approche n’est donc ici ni individualiste, ni interactionniste, ni relationniste, ni structurelle, et elle est un peu de tout cela à la fois. Elle évite ainsi de naturaliser un niveau d’analyse particulier et privilégie les dynamiques d’action. Je n’ignore pas évidemment le risque que constitue cette orientation : au lieu de naturaliser des niveaux d’action, on peut être conduit à naturaliser des continuités, des intrigues, des histoires. C’est d’ailleurs contre ce risque que la sociologie a dû lutter par le passé, en particulier dans ses rapports avec des disciplines comme l’histoire. Mais il me semble que, dans le contexte actuel de la discipline, l’urgence est plutôt de revenir du côté dynamique que de poursuivre à l’infini le jeu de la fragmentation des approches statiques.

Déarrassée de certaines contradictions liées à la pensée statique et au privilège accordé à un niveau d’action sur les autres, la tradition sociologique ne devient pas pour autant tranquillement cumulative. Il faut quand même procéder à des choix. Je l’ai fait chaque fois que j’ai pensé que c’était nécessaire à la cohérence du raisonnement, jusqu’à construire une sorte de modèle générique exposé plus loin. Mais parfois, j’ai aussi choisi de laisser des questions ouvertes, lorsque les fermer arbitrairement ne me paraissait pas utile. Par exemple,

---

processus et de mener toutes les opérations de recherche à l’aide d’une des panoplies à disposition ou au moyen d’une récapitulation, toujours à refaire, des méthodes et des théories ” (Bruno Péquignot et Pierre Tripier, *Les Fondements de la sociologie*, Paris, Nathan, 2000, p. 184).

dans le chapitre deux, je n'ai pas tranché entre différentes perspectives (plus "cognitives" ou plus "discursives") sur les ingrédients cognitifs de l'action, parce que le choix de l'une ou l'autre de ces perspectives n'affecte pas véritablement la possibilité d'utiliser les notions que je propose. Dans le même esprit, j'ai cherché à créer le moins possible de néologismes et j'ai puisé largement dans le vocabulaire existant dans la discipline, recherchant les équivalences et les dénominateurs communs entre des termes parfois présentés comme contradictoires. Cela peut se traduire par quelques parenthèses rappelant les termes équivalents ou par des changements (volontaires et explicites) de termes en cours de raisonnement, pour éviter la naturalisation de tel ou tel mot. J'ai essayé le plus systématiquement possible de donner les équivalences que je perçois afin de laisser le lecteur libre de substituer mentalement certains termes à d'autres (par exemple, que l'amateur de Bourdieu puisse lire "champ" et le disciple de Becker "monde", là où j'ai écrit "sphère d'activité").

Le troisième principe est d'explicitier les échelles d'action et d'analyse. Pour sortir de certaines contradictions apparentes entre les courants habituels, j'ai beaucoup utilisé l'idée avancée entre autres par Bernard Lahire de faire varier les niveaux d'analyse<sup>10</sup>, mais j'ai cherché à déconnecter les échelles d'action des choix théoriques, à éviter d'enfermer l'interactionnisme dans l'interaction ou le structuralisme dans les structures. J'ai repris à Harrison White, souvent cité dans ce livre (en particulier dans le troisième chapitre), l'idée que les niveaux d'action sont non seulement multiples mais variables dans le temps d'une histoire. Suivre l'action, le mouvement, revient donc à changer fréquemment de focale. J'ai donc dû réfléchir aux échelles d'action et d'analyse, et tenter d'affiner un peu les cadres de réflexion disponibles. Je considère en particulier qu'il est nécessaire de sortir de la seule échelle des masses (la vieille distinction entre le micro et le macro) pour introduire deux autres échelles, celle du temps et celle de la spécialisation (troisième chapitre). J'ai aussi cherché à aller plus loin que la simple reconnaissance d'une pluralité de niveaux d'action et me suis attaché à construire des outils susceptibles de rendre compte des déplacements de l'action sur les différentes échelles. On peut ainsi créer des ponts, des articulations, des soudures entre les niveaux d'action, ce qui permet de circuler simultanément entre les traditions sociologiques.

Le quatrième principe est de dialoguer avec les sciences de la nature sans nier que les sciences humaines ont des spécificités (principalement la nature commune de l'observateur et de ceux qu'il observe), mais sans considérer que ces spécificités créent une frontière rigide. On peut transposer des idées, des méthodes, des notions dans les deux sens. Il faut le faire avec prudence. L'histoire de la sociologie est grosse d'échecs dus à l'importation non contrôlée de notions ou de modèles (la "quantophrénie" dénoncée naguère par Sorokin) transformant le travail sur les objets en une virtuosité méthodologique stérile. Mais un examen attentif de la même histoire montre aussi tout ce que la sociologie doit à la physique ou à la biologie<sup>11</sup>. Il ne faut donc pas s'interdire le dialogue avec les sciences de la nature ou de la technologie, qui sont loin d'être aussi "dures" ou "rationnelles" que certains sociologues le croient.

À partir de ces principes, j'ai essayé de systématiser un modèle général qui s'est dégagé de mes propres travaux de terrain, dont certains sont résumés dans les deux derniers chapitres, et de travaux d'autres chercheurs qui me sont devenus familiers. En ce sens, la théorie

---

<sup>10</sup> Bernard Lahire, "La variation des contextes en sciences sociales. Remarques épistémologiques.", *Annales Histoire et Sciences sociales*, n° 2, 1996, p. 381-407. Voir aussi Péquignot et Tripier (2000), en particulier le dernier chapitre ("Le principe de complémentarité en sociologie").

<sup>11</sup> Voir Péquignot et Tripier, *op. cit.*, 2000.

proposée n'est pas une construction abstraite confinée dans l'éther des idées. C'est un outil façonné progressivement au fil de l'expérience du terrain. Pour chaque notion définie ici, j'ai essayé de donner des critères de mise en œuvre empirique et me suis efforcé d'éliminer toute notion à laquelle on ne pourrait pas associer une méthode, des indicateurs, des principes de repérage.

Ce modèle d'analyse est construit sur quatre piliers.

Le premier pilier est la notion d'imprévisibilité. Plutôt que de tenter de ramener toute l'activité sociale à un niveau homogène de contingence, j'ai choisi de faire de celle-ci un paramètre de caractérisation des situations parmi d'autres, ce qui permet de concevoir une variété de configurations traitées habituellement par des modèles différents. L'imprévisibilité est un de ces impensés de la sociologie qui nourrissent les dialogues de sourds marquant l'histoire de la discipline. La penser comme un objet empirique, parfois paramètre quantitatif (le taux d'imprévisibilité d'une situation), parfois caractéristique qualitative (le type d'imprévisibilité), permet de porter un regard différent sur les objets habituels de la discipline. Pour cela, il faut sortir de l'habituel traitement *sériel* de l'imprévisibilité (dégager les régularités derrière le foisonnement chaotique des événements dans l'ensemble d'un processus) pour passer à un traitement *séquentiel* (décomposer le processus en séquences dont la part d'imprévisibilité peut varier et repérer les séquences dans lesquelles cette part est la plus importante), et très souvent associer les deux.

Le second pilier, qui est la clé de voûte de l'ensemble du modèle, est la notion d'irréversibilité (relative). En considérant les multiples entités définies par les sociologues (acteurs, ressources, structures, etc.) comme des irréversibilités, on introduit immédiatement la dynamique au cœur de la réflexion. L'irréversibilité suppose en effet la mise en rapport de temporalités différentes et pose obligatoirement la question du passage de l'une à l'autre. Cela suppose aussi que les entités ont été " socialement construites ", qu'elles sont le fruit de l'action passée, mais en focalisant l'attention sur les rythmes, les temporalités et l'histoire.

Le troisième pilier est la notion de ressource cognitive, qui donne un statut ouvert aux éléments qui permettent de définir les habituelles théories de l'action. Finalités, valeurs, routines, théories, dispositions et autres sont des ingrédients de l'action, mobilisés intentionnellement ou subis passivement. Je n'ai pas de théorie de l'action unique qui ferait des acteurs des stratèges orientés en finalité ou des réceptacles de dispositions héritées ou construites. Les logiques de l'action sont un problème empirique. On peut très bien se donner des critères précis pour décider que l'on a affaire à des projets, des valeurs, des routines, des dispositions. Il faut simplement être capable de distinguer ce qui relève de l'objectivable (la récurrence d'attitudes, l'affirmation d'un projet, l'existence d'allant-de-soi dans des justifications) et ce qui relève de l'hypothèse non vérifiée (le caractère inconscient des dispositions). En ce sens, ce modèle est compatible avec les diverses théories de l'action existantes, à ceci près qu'il refuse de se limiter à l'une d'entre elles.

Le quatrième pilier est la notion d'échelle d'action, qui découle de l'un des principes énoncés plus haut. Il ne suffit pas de dire qu'il y a des niveaux d'action différents, il faut encore se donner des outils pour caractériser empiriquement ces niveaux. La conception présentée ici, fruit d'un travail d'échange conduit sur la question des échelles au sein de l'équipe à laquelle j'appartiens, est conforme à la préoccupation dynamique en introduisant une échelle des temps, distincte de la traditionnelle échelle des masses (micro/macro). Elle introduit aussi une troisième échelle, celle de la spécialisation, nécessaire pour penser des

phénomènes de recouvrements plus ou moins importants de sphères d'activité. Dans la définition des échelles, je ne suis pas entré ici dans une discussion sur la façon de découper les différents niveaux, car ce n'était pas ma préoccupation centrale. Il y a de multiples façons d'opérer ces découpages, même si la tradition sociologique en met en œuvre certains plus que d'autres<sup>12</sup>. Je me suis plutôt intéressé aux opérateurs d'échelles, des outils qui permettent de suivre le déplacement de l'action entre différents niveaux. J'ai emprunté à Harrison White les notions d'encastrement et de découplage, que j'ai tenté de développer et de systématiser. Ces notions présentent l'intérêt de montrer la possibilité concrète d'utiliser en sociologie une ontologie des états (par opposition à une ontologie des êtres), un peu à la manière de la mécanique quantique, c'est-à-dire une conception dans laquelle les entités ne sont jamais que des états transitoires d'une " matière " sociale en transformation permanente. L'ontologie d'états est à manier avec prudence. Dans le travail de terrain et dans les phases les plus heuristiques des recherches, la sociologie compréhensive reste la mieux adaptée : l'humain sociologue essaie de comprendre d'autres humains. Mais dans le travail de systématisation et de généralisation, il est utile de mettre à distance ce point de vue pour penser les humains comme des constructions sociales temporaires faites de multiples ingrédients, en relation avec d'autres constructions, et eux-mêmes ingrédients de constructions plus vastes. On peut alors suivre le déplacement des niveaux d'action sans naturaliser celui des acteurs individuels. Il n'y a pas de contradiction entre les deux ontologies, un peu comme il n'y a pas de contradiction entre la nature corpusculaire et la nature ondulatoire de la lumière. On peut opérer des traductions de l'une dans l'autre sans trop de difficultés.

Ce modèle très simple peut être résumé en quelques phrases. Les acteurs (individuels ou collectifs) subissent ou mobilisent des ressources dans des séquences d'action plus ou moins prévisibles qui peuvent produire de plus ou moins grandes irréversibilités, c'est-à-dire des altérations durables des acteurs et des ressources. Dans ce processus, on peut suivre des histoires et voir l'action se déplacer d'un niveau à l'autre, des entités nouvelles (acteurs ou ressources) se constituer (se découpler) ou disparaître (se dissoudre). Le processus peut prendre des formes multiples, plus graduelles ou plus bifurcatives.

Pour amorcer la construction d'un cadre théorique susceptible de rendre compte de la dynamique des activités et des formes sociales, il faut commencer par la question de l'imprévisibilité, sur laquelle se sont noués tant de débats entre historiens et sociologues. Le premier chapitre est consacré à une tentative pour donner un statut à l'imprévisibilité dans la théorie sociologique sans faire de cette dernière un simple historicisme. C'est paradoxalement en fouinant du côté de vieux adversaires de l'événement comme Durkheim et Braudel que j'ai trouvé les idées les plus intéressantes. Certaines séquences d'action et d'interaction, marquées par des imprévisibilités et des contingences, créent des choses ou des formes qui leur survivent et interviennent comme ingrédients d'actions ultérieures. Ce sont les irréversibilités relatives, que décrit le deuxième chapitre. Ressources, acteurs, formes sociales, sont ces choses qui peuvent survivre à l'action et dont la dynamique fait l'objet de ce livre. Dans le mouvement, des formes se créent, d'autres se transforment, l'action se déplace des individus ou de leurs relations vers des acteurs collectifs, ou inversement. Pour rendre compte de ces fluctuations de niveaux d'action, j'ai repris et adapté dans le troisième chapitre deux notions complémentaires définies par Harrison White, l'encastrement et le découplage. Dans le quatrième et dernier chapitre, je suis revenu sur le problème des rythmes, des accélérations et des ralentissements, des continuités et des ruptures, et donc à nouveau sur la contingence, mais cette fois-ci au service d'une analyse des moments de recomposition, de rupture, des

---

<sup>12</sup> La discussion sur les échelles d'analyse est l'objet d'un ouvrage collectif en cours de rédaction avec Marcel Drulhe et Anne Sauvageot au sein du Centre d'étude des rationalités et des savoirs.

“bifurcations ”.

## Chapitre 1

### *Imprévisibilités*

“ Expliquer une institution, c’est rendre compte des éléments divers qui servent à la former, c’est montrer les causes et leurs raisons d’être. Mais comment découvrir ces causes, sinon en se reportant au moment où elles ont été opérantes, c’est-à-dire où elles ont suscité les faits que l’on cherche à comprendre ? [...] or ce moment est derrière nous. Le seul moyen d’arriver à savoir comment chacun de ces éléments est né, c’est de l’observer à l’instant même où il est né et d’assister à sa genèse : or cette genèse a eu lieu dans le passé et, par conséquent, ne peut être connue que par l’histoire. ”

Émile Durkheim, “ La sociologie en France au XIX<sup>e</sup> siècle ”, *Revue bleue*.

Tous les sociologues se méfient de la contingence. Le projet de faire une science de la société est fondé sur la recherche des régularités et le rejet de l’événement. Le projet de construire une approche des structures sociales qui fasse une place réelle à l’imprévisible, à l’événement, et donc à l’action dans ce qu’elle a de moins déterminé, n’a rien de foncièrement original. Après tout, de très nombreux ouvrages de sociologie se donnent des objectifs de ce type. Ils ont tous de grands mérites, mais ils sont confrontés à une même limite qui est le refus de prendre en compte la possibilité que des situations partiellement imprévisibles puissent affecter ce qu’ils considèrent comme des structures. Faute de mettre les structures réellement en mouvement, ils sont condamnés à les voir comme des limitations de la liberté d’action, sortes d’obstacles que les acteurs auraient à contourner ou avec lesquels ils auraient à ruser. À certaines échelles de temps, cette vision fonctionne assez bien. Elle permet de se focaliser sur les acteurs et de faire des structures des choses inertes, un simple système de contrainte. La tendance de certaines sociologies de l’action ou de l’interaction à se centrer sur des temps courts s’explique en partie par cette facilité. Mais dès que l’on allonge les durées, cela ne fonctionne plus. Les structures ne sont pas statiques, elles ne sont pas inertes, elles peuvent même se mettre en mouvement brusquement et violemment.

La première partie de cette réflexion sera consacrée aux diverses formes du rejet de l’imprévisibilité par les sociologues. Ce rejet est associé à l’idée que les sciences de la nature, qu’elles soient prises pour modèle ou pour repoussoir, sont constituées de lois causales générales ne laissant pas de place à l’imprévisible, sinon comme rencontre de séries indépendantes. La sociologie la plus ambitieuse sur le plan de l’imitation des sciences de la nature, celle des durkheimiens, est celle qui a le plus vivement rejeté l’événement et la contingence<sup>13</sup>. Je m’appuierai pour l’illustrer sur la fameuse attaque portée en 1903 par François Simiand, un proche de Durkheim, contre certains historiens de son époque. Simiand est amené dans ce texte à poser avec beaucoup de clarté le problème de la contingence et de l’imprévisibilité, et formule à cette occasion un principe d’exclusion de la contingence des explications scientifiques qui sera repris en partie une trentaine d’années plus tard par Lucien Febvre et Marc Bloch dans la revue *Les Annales d’histoire économique et sociale*, fondant ainsi une “ école ” historique appelée à connaître un grand succès. J’irai ensuite brièvement du côté de Weber et des approches individualistes, notamment dans la formulation que leur a donnée Raymond Boudon, pour montrer que la contingence, si elle y est moins systématiquement rejetée, reste dénuée d’intérêt scientifique. Je m’intéresserai ensuite aux travaux sur le changement social pour montrer qu’ils se limitent à l’analyse de tendances graduelles censées échapper à la contingence (et donc au politique). Je consacrerai enfin une brève séquence à l’ethnométhodologie, qui me semble exalter la contingence des phénomènes sociaux pour mieux souligner l’impossibilité d’en déduire des régularités, sinon celles des concepts mêmes d’indexicalité, d’ethnométhode ou de descriptibilité, soit une sorte de grammaire intemporelle des interactions humaines. Dans toutes ces approches (et dans bien d’autres que je n’analyse pas ici), on considère que le contingent peut être séparé des séries de régularités,

<sup>13</sup> Comme le faisait F. Simiand, j’emploie dans ce livre le terme “contingent” comme simple synonyme d’ “ imprévisible”.

comme si contingence et régularités se situaient dans des univers distincts. C'est ce que l'on peut appeler le traitement *sériel* de l'imprévisibilité.

La seconde partie explore les possibilités d'une autre conception de l'imprévisibilité dans laquelle contingence et régularités (ou structures) interagissent dans des schémas *séquentiels*. Je reviendrai à Émile Durkheim lui-même pour montrer comment, à l'occasion d'une analyse historique, dans *L'évolution pédagogique en France*, la contingence et la singularité peuvent revenir subrepticement chez lui comme ingrédient important de l'histoire. De Durkheim, je passerai à Fernand Braudel, un historien qui a incarné un temps l'histoire " non événementielle " et le succès des principes énoncés par Simiand. Comme avec Durkheim, je m'arrêterai sur une analyse particulière, extraite de *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, pour voir comment Braudel se tire d'une situation assez comparable. Dans les deux cas, on semble revenir à une sorte d'histoire événementielle, mais la différence est que l'événement y crée des structures et que celles-ci peuvent parfois devenir imprévisibles. Je montrerai que ce type de conception de l'histoire est en accord avec des sciences de la nature qui, depuis longtemps, ont réintégré la dimension historique et se sont éloignées des conceptions de la causalité que nombre de sociologues continuent de leur prêter.

Dans la troisième partie de ce chapitre, je m'intéresserai aux sociologues qui ont pris en compte cet historicisme d'une partie des sciences de la nature et ont cherché à en transposer certaines idées, dans une perspective proche de celle que je présente dans ce texte. Je m'appuierai aussi sur ceux qui, confrontés à des données " dynamiques " (les approches biographiques, la sociologie historique), ont fait émerger des formes inédites de causalité sans forcément se référer aux sciences de la nature. Considérés ensemble, ils dessinent un espace pour un mode de prise en compte de la contingence qui correspond à ce que je souhaite développer ici. Enfin, j'examinerai les formes de l'imprévisibilité, telles que l'on peut les construire logiquement sur la base de ces différents travaux.

## 1. LA LOI DES SERIES : L'IMPREVISIBLE ENTRE NEGATION ET DESINTERET

À l'époque où la sociologie s'est constituée en discipline autonome, les notions de déterminisme, de cause et de contingence qui faisaient référence étaient celles de la physique de Newton et des mathématiques de Leibniz ou de Laplace. La " loi des grands nombres " établie depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle montrait qu'il est possible dans de nombreux cas de dissocier de façon sérielle la part du hasard de celle du déterminisme et de renvoyer finalement la contingence au statut de simple résidu de lois déterministes. Ce sont ces idées-là qui forment la base des conceptions d'Auguste Comte puis de Durkheim dans la recherche d'une sorte de " physique sociale ". Le refus du nominalisme chez les sociologues allemands et la revendication de la spécificité des sciences humaines reposent sur la même conception de la physique et des sciences de la nature. Mais, alors que les durkheimiens cherchent à transposer cette conception dans l'étude des phénomènes sociaux, les partisans d'une sociologie " compréhensive " refusent d'assimiler les phénomènes " culturels " aux phénomènes physiques. Dans leur ouvrage sur les fondements de la sociologie, Bruno Péquignot et Pierre Tripier montrent bien l'ironie de cette situation puisque les physiciens et mathématiciens avaient déjà commencé à s'éloigner de ces conceptions et à réintroduire de l'histoire et des indéterminations dans leurs théories avec les travaux de Carnot (1824), de Boltzmann et de bien d'autres sur lesquels je reviendrai plus loin.

L'idée de la physique, et par extension des sciences en général, que se font les sociologues de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est celle d'une pensée largement déterministe et non historique. Il n'est pas nécessaire ici de retracer le long chemin des idées sur ces questions qui, comme le notait Raymond Aron (1948), débute au moins avec Aristote. Il suffit de dire que la contingence y est conçue de façon dominante comme la rencontre de séries causales indépendantes, pour reprendre la formulation du philosophe et mathématicien Adolphe Cournot (" l'indépendance mutuelle de plusieurs séries de causes et d'effets qui concourent accidentellement à produire tel phénomène, à amener telle rencontre, à déterminer tel événement, lequel pour cette raison est qualifié de fortuit " : Cournot, 1872, p. 1-2)

Cournot défendait une vision de l'histoire qui est proche de ce que sera plus tard celle des

durkheimiens : “ Qu’un général d’armée ait faibli un jour de bataille par suite de quelque indisposition dont son valet de chambre a le secret, ou qu’une importante résolution de cabinet ait été prise à la suite de quelque intrigue de boudoir, ce sont là des causes dont se montre friand le chercheur d’anecdotes, qui peuvent même fournir au moraliste une occasion de revenir sur le thème des faiblesses et des misères de l’homme, mais qui sont peu dignes de l’étiologie historique ou de la philosophie de l’histoire, comme nous l’entendons ” (*ibid.*, p. 8). “ Ce que la critique historique doit mettre en évidence, ce sont le plus souvent des résistances passives, des conditions de structure et de forme qui prévalent à la longue et dans l’ensemble des événements sur les causes proprement dites, sur celles qui interviennent avec le mode d’activité qui leur est propre, dans la production de chaque événement en particulier ” (*ibid.*, p. 9). Cette conception aboutit à exclure le politique de la réflexion historique : “ l’histoire politique est de toutes les parties de l’histoire celle où il entre visiblement le plus de fortuit, d’accidentel et d’imprévu : de sorte que pour le philosophe “ qui méprise le fait ”, qui ne se soucie guère de l’accidentel et du fortuit, si brillant que soit le météore, si retentissant que soit l’explosion, l’histoire tout entière courrait le risque d’être frappée du même dédain que les caprices de la politique, s’il n’y avait plus d’apparence que de réalité dans cette conduite de l’histoire par la politique, comme par une roue maîtresse, et s’il ne fallait distinguer entre le caprice humain, cause des événements, et la raison des événements qui finit par prévaloir sur les caprices de la fortune et des hommes ” (*ibid.*, p. 10).

Le statut de la contingence est ici très clair : elle existe, elle peut même expliquer certains phénomènes, mais elle n’est pas intéressante sur le plan scientifique et il faut chercher à la neutraliser, d’une façon ou d’une autre. La “ raison ” des événements (leur cause “ réelle ”) peut être trouvée en faisant la part des causes “ accidentelles ” qui interviennent comme de simples perturbations dans des séries causales. Cette conception se traduit chez les durkheimiens par la recherche du cantonnement de la contingence pour mettre en évidence des régularités résultant de lois. De son côté, Weber ne recherche pas de lois mais s’arrange pour contourner la contingence en jouant sur les niveaux d’analyse et la définition des problèmes à traiter, stratégie qui sera reprise par de nombreux autres chercheurs.

### *Les durkheimiens et l’imprévisible comme résidu*

Pour les durkheimiens, on ne peut faire de la science avec du contingent. Il faut s’efforcer de chercher des régularités derrière l’apparente variabilité des situations. Durkheim insistait sur ce point dans *Les Règles de la méthode sociologique* : “ Quand, donc, le sociologue entreprend d’explorer un ordre de faits sociaux, il doit s’efforcer de les considérer par un côté où ils se présentent isolés de leurs manifestations individuelles ” (p. 138). Mais c’est Simiand, dans sa polémique avec les historiens, qui va le plus loin dans la définition de la place qu’il convient de faire à l’imprévisibilité : “ Rappelons d’abord le sens exact de “contingent”. Cette notion est en somme équivalente de “imprévisibilité” (...) l’importance du contingent dépend de la direction d’esprit de l’observateur plus encore qu’elle ne ressort de la nature des faits. Il n’est pas de fait où ne puisse se distinguer une part d’individuel et une part de social, une part de contingence et une part de régularité. La direction d’esprit de la science sociale portera l’attention sur celle-ci, la direction d’esprit de l’histoire traditionnelle retiendra toute l’attention sur celle-là. (...) Si donc l’étude des faits humains tend à *expliquer*, au sens scientifique du mot, elle tendra par là même, non certes à ignorer l’élément individuel ou contingent, mais à en faire la part, afin, dans ses résultats propres, d’en éliminer l’action : elle se proposera comme sa tâche dominante non pas de mettre en évidence la suite de ses contingences, mais au contraire de dégager les relations stables et définies qui, une fois ces contingences constatées et mises à part, peuvent apparaître entre les phénomènes ” (Simiand, 1903, p. 12-14). Pour les durkheimiens, expliquer, “ au sens scientifique du mot ”, c’est éliminer toute les contingences, les “ imprévisibilités ” que les historiens font intervenir dans leurs travaux sous la forme de la politique conduite par tel gouvernant, de l’issue de tel ou tel conflit, etc. Est scientifique ce qui est prévisible, régulier, suffisamment récurrent pour faire l’objet d’une loi causale.

Yves Goudineau (1984) souligne à juste titre la contradiction qui existe entre la définition de la

scientificité par Simiand et certaines affirmations de Durkheim sur l'importance des origines. La citation placée en exergue du présent chapitre ( " Expliquer une institution, c'est rendre compte des éléments divers qui servent à la former (...). Le seul moyen d'arriver à savoir comment chacun de ces éléments est né, c'est de l'observer à l'instant même où il est né et d'assister à sa genèse : or cette genèse a eu lieu dans le passé et, par conséquent, ne peut être connue que par l'histoire. " )<sup>14</sup> en est l'exemple type. Mais il s'agit d'une réflexion sur l'histoire de la discipline plutôt que d'un texte sociologique. Yves Goudineau donne toutefois un autre exemple, plus ambigu<sup>15</sup> ( " Pour comprendre un règle pratique ou une institution, une règle juridique ou morale, il est nécessaire de remonter aussi près que possible des origines premières. " ) La contradiction n'est qu'apparente. Pour Durkheim, la genèse est toujours associée à un caractère " élémentaire " qui permet de mieux comprendre, mais elle ne fait en rien intervenir des causes contingentes. L'étude de la genèse permet au contraire de mieux analyser les causes structurelles (fonctionnelles) qui expliquent l'apparition d'une institution, parce que ces causes se présentent sous une forme épurée, sans les éléments de complexification ajoutés par l'évolution de l'institution en question. La définition de la scientificité que donne Simiand est donc bien celle qui fait référence pour les durkheimiens.

### *L'individualisme et l'imprévisible sans intérêt scientifique*

Dans la famille individualiste, la contingence est mieux acceptée, y compris comme élément explicatif de certains phénomènes importants, mais elle est le plus souvent considérée comme sans grand intérêt scientifique.

Un exemple peut permettre d'éclairer ce point. Max Weber, dans *L'éthique protestante*, prend l'exemple de l'industrie textile au XVIII<sup>e</sup> siècle et décrit une situation d'équilibre entre des paysans tisserands, les entrepreneurs, des revendeurs et les consommateurs. Une division stable des tâches assurait une vie agréable à tous : horaires de travail modérés et gérés individuellement, gains modestes mais suffisants, etc. Or, nous dit Weber : " Soudain, à un moment donné, cette vie tranquille prit fin ; (...) Il s'était produit tout simplement ceci : un jeune homme d'une famille d'entrepreneurs s'était rendu à la campagne (...) " (Weber, Éd. Pocket, 1994, p. 70). En rationalisant le processus de production et de commercialisation, l'entrepreneur bouleverse l'équilibre local et entraîne irréversiblement les acteurs vers un autre équilibre. Pour Weber, l'élément essentiel est l'entrepreneur animé de l'esprit du capitalisme. Dans l'exemple pris par Weber, deux situations d'équilibre sont possibles : la situation traditionnelle ou la situation capitaliste. Dans une localité donnée, l'arrivée du " jeune homme de la ville " produit un changement faisant basculer le système d'activité dans le second état d'équilibre. Cette arrivée peut être considérée comme un événement contingent : le jeune homme a pris des vacances dans le village ; il y avait de la famille, etc.

Mais dans cet exemple, la contingence ne nous intéresse pas : elle peut expliquer que tel village ait basculé plus vite qu'un autre, mais l'activité textile est de toute façon destinée à passer au stade capitaliste. Le second équilibre doit nécessairement l'emporter à un moment ou un autre sur le premier. Le statut de la contingence se modifierait si l'on se trouvait dans une situation où existeraient plusieurs équilibres équiprobables, deux formes différentes mais aussi performantes de capitalisme, par exemple : alors, l'arrivée de tel ou tel jeune homme, orientée vers l'une ou l'autre forme, prend une importance plus grande et mérite d'être étudiée spécifiquement.

Les idées de Weber sont un socle essentiel de la sociologie et ont donné lieu à de multiples développements qu'il n'est pas nécessaire d'examiner ici en détail. Je m'arrêterai simplement brièvement sur le travail de Raymond Boudon, qui représente en France l'une des lignes de recherches revendiquant l'héritage des idées de Weber pour conduire des analyses macro-sociologiques fondées sur une modélisation des actions individuelles. Dans un ouvrage consacré au changement social (*La*

---

<sup>14</sup> Émile Durkheim, " La sociologie en France au XIX<sup>e</sup> siècle ", 1900, *Revue bleue*, 4<sup>e</sup> série, t. XIII, n° 20 (réédité dans *La Science sociale et l'action*, Paris, PUF, 1970, p. 154-155).

<sup>15</sup> " La prohibition de l'inceste et ses origines ", *L'Année sociologique*, vol. 1, 1896-1897.

*place du désordre*, PUF, 1984), Boudon revient sur la notion de hasard. Comme bien d'autres<sup>16</sup>, il s'en tient à la définition "à la fois simple et profonde", (p. 189) de Cournot et en conclut : "S'il est vrai qu'un événement *dû au hasard* ne présente en général guère d'intérêt scientifique, il peut (...) être indispensable pour comprendre un événement, un phénomène ou un processus de tenir compte de la place du hasard" (p. 190). La prise en compte de la contingence débouche ici sur une forme de prudence interprétative qui permet d'éviter d'attribuer des explications générales à des phénomènes dus principalement à des circonstances contingentes : "Certaines de mes actions s'expliquent essentiellement par la structure de ma personnalité, d'autres ne peuvent être comprises que si on voit que je me suis trouvé placé dans des circonstances particulières. Il n'y avait aucune nécessité que je me trouve dans ces circonstances. Mais un observateur extérieur qui n'en serait pas informé serait incapable de comprendre pourquoi j'ai agi comme je l'ai fait" (*ibid.*, p. 190). Pour Boudon, comme pour Simiand ou Cournot, la science, c'est ce qui échappe au hasard et à la contingence. Une bonne théorie, fût-elle celle des "bonnes raisons", doit s'efforcer d'écarter tout historicisme (ou historisme) pour rechercher des régularités, même si celles-ci ne prétendent pas être des lois. Pour cela, il faut parvenir à distinguer soigneusement ce qui relève de la contingence et ce qui peut être expliqué. L'univers de l'explicable et celui de la contingence sont logiquement disjoints, comme sont disjointes les séries causales de Cournot dont la rencontre produit l'événement fortuit.

### *Les théories du changement social : le changement sans événements*

Au début de l'histoire de la discipline, nombreux étaient ceux qui pensaient possible de construire une théorie de l'histoire qui rejette l'événement à la marge comme une simple perturbation mineure, un bruit qu'il suffit d'éliminer pour mettre à jour des lois d'évolution des sociétés. La dimension historique des phénomènes sociaux était alors une préoccupation centrale : l'essor du capitalisme (Marx, Weber), l'institutionnalisation de l'école ou la division croissante du travail (Durkheim), etc. Les durkheimiens étaient même engagés dans la production d'une sorte de théorie générale de l'histoire, démarche qui se voulait systématiquement "génétique", c'est-à-dire centrée sur la recherche des origines des institutions sociales. Cette démarche se donnait un cadre explicitement évolutionniste : les sociétés étaient considérées comme évoluant de la solidarité mécanique à la solidarité organique, du simple au composé, du diffus au différencié<sup>17</sup>. Cette conception ethnocentrique dans laquelle les sociétés occidentales sont l'aboutissement d'une évolution orientée vers un "progrès" est typique des pensées évolutionnistes qui dominaient alors les analyses de l'histoire des sociétés. Leur point commun était de concevoir l'évolution des sociétés comme un processus ayant une orientation donnée et non pas comme une histoire enchaînant des phases sans ordre particulier (version historiciste qui est une interprétation possible des travaux de Darwin). Parmi ces approches évolutionnistes, plus ou moins disparues depuis, il faut signaler celle de Norbert Elias, qui laissait une certaine place à la contingence (dans le processus de regroupement des féodalités aboutissant à la formation des états modernes par exemple), mais ne s'y intéressait pas particulièrement<sup>18</sup>.

Après la Seconde Guerre mondiale, si certains comme Talcott Parsons et Neil Smelser ont tenté de poursuivre dans la voie d'une théorie générale de l'histoire des sociétés, beaucoup ont considéré (à

---

<sup>16</sup> Dont Pierre Bourdieu (voir "L'école conservatrice. L'inégalité sociale devant l'école et devant la culture", *Revue française de sociologie*, n° 3, 1966, p. 325-347).

<sup>17</sup> Voir Yves Goudineau, "Évolution sociale, histoire et étude des sociétés anciennes dans la tradition durkheimienne", *Historiens et sociologues aujourd'hui. Actes des Journées d'études annuelles de la Société française de sociologie*, Lille, Éd. du CNRS, 1984. Leurs convictions évolutionnistes ont amené les durkheimiens à se détourner des études historiques pour rechercher des formes "élémentaires" des institutions sociales, non pas dans les sources historiques, mais dans l'étude contemporaine de sociétés "primitives".

<sup>18</sup> Voir Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 (édition originale, 1939) et *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1975 (édition originale, 1939).

raison) le programme “ génétique ” durkheimien comme un échec<sup>19</sup> et se sont détournés plus ou moins complètement de l’analyse historique. Certains sociologues ont toutefois conservé l’ambition d’analyser des dynamiques sociales, mais, renonçant à élaborer une théorie générale de l’histoire, se sont consacrés à l’étude de tendances ou de phénomènes de diffusion échappant à toute dimension contingente. James Coleman<sup>20</sup> aux États-Unis, Henri Mendras ou Raymond Boudon en France<sup>21</sup> ont produit ainsi des travaux que l’on a pris l’habitude de regrouper sous le thème du “ changement social ”. Leur souci de théorisation les a conduits à éliminer de leurs analyses la dimension politique, et plus largement tout ce qui peut être considéré comme un “ événement ” : “ L’histoire est faite d’événements, et le sociologue est totalement désarmé devant l’événement. L’analyse des tendances exclut logiquement toute prise en compte et toute prévision des événements. (...) L’événement, considéré comme un enchaînement rapide d’incidents dont chacun influe sur le suivant, n’est pas du ressort du sociologue mais de l’historien, puisqu’il est toujours unique et ne se reproduit jamais de manière identique. ”<sup>22</sup> Cela permet de se ramener à des “ tendances ” graduelles et largement prévisibles, comme dans les travaux du groupe “ Louis Dirn ”, animé par Henri Mendras et Michel Forsé, sur l’évolution de la société française<sup>23</sup>. Dans les travaux sur la diffusion des innovations, on fait une place à l’imprévisible en amont de l’analyse (l’émergence des innovations) mais on ne s’y intéresse pas, ce qui permet de se concentrer sur des phénomènes de diffusion que l’on peut modéliser (la célèbre courbe en “ S ” rendant compte du nombre d’adeptes d’une innovation en fonction du temps passé depuis son apparition).

On peut rapprocher de cette attitude celle d’Alain Touraine, pourtant historien de formation, mais qui, lui aussi, se méfie de l’événement et plaide pour une séparation nette entre l’histoire et la sociologie : “ Rien ne doit être affirmé avec plus de force que la séparation de l’analyse sociologique, quelles que soient ses démarches, et de l’analyse historique. L’événement n’est pas le dernier maillon d’une chaîne explicative, n’est pas relié à un principe d’explication par certaines médiations. L’analyse sociologique décompose la réalité sociale et ne la recompose que sur un plan théorique : l’analyse historiographique construit des ensembles concrets, définis dans le temps et dans l’espace. Non seulement elle rencontre des problèmes qui ne sont pas ceux de la sociologie, mais encore elle intervient dans l’analyse sociologique, pour permettre le passage d’un de ses thèmes à un autre, d’une de ses démarches à une autre. ”<sup>24</sup>

La mise à l’écart de la dimension imprévisible des phénomènes sociaux présente des avantages et des inconvénients. L’avantage principal réside dans la préservation d’une possibilité de théoriser avec des outils classiques, en restant sur le registre du repérage des régularités. Il était sans doute nécessaire de procéder ainsi pour construire des recherches précises sur le changement social, évitant la complexité qu’introduit la question des imprévisibilités.

Mais à la longue, le refoulement de l’imprévisible pose des problèmes. Faute de lui donner un statut précis dans l’analyse, de nombreux sociologues ont pris l’habitude de raisonner comme s’il n’existait pas, donnant ainsi l’impression que ce qui est arrivé devait arriver. On s’expose ainsi à tomber dans le piège des hypothèses *ad hoc* que pointait Raymond Aron à propos des explications macroscopiques des phénomènes historiques : “ La nécessité macroscopique risque toujours de représenter une vue de l’esprit. Elle n’implique pas que, à un niveau inférieur, des faits particuliers n’aient pas agi. De la

---

<sup>19</sup> “ La sociologie devrait renoncer à tout effort pour découvrir des origines et des lois d’évolution, c’est la leçon qui se dégage de la partie de son œuvre où Durkheim a échoué ” (Claude Lévi-Strauss, 1945, p. 544).

<sup>20</sup> James Coleman, Elihu Katz, Herbert Menzel, *Medical Innovation. A Diffusion Study*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1966.

<sup>21</sup> Henri Mendras et Michel Forsé, *Le Changement social. Tendances et paradigmes*, Paris, Armand Colin, 1983 ; Raymond Boudon, *La Place du désordre*, Paris, PUF, 1990 ; Louis Dirn, *La Société française en tendances*, Paris, PUF, 1991.

<sup>22</sup> Henri Mendras et Michel Forsé, *Le changement social. Tendances et paradigmes*, Paris, Armand Colin, 1983, p. 254).

<sup>23</sup> Louis Dirn, *La Société française en tendances*, Paris, PUF, 1991.

<sup>24</sup> Alain Touraine, *Sociologie de l’action. Essai sur la société industrielle*, Paris, Le Seuil, 1965 ; “ poche ” 2000, p. 92-93.

coalition mondiale contre l'Allemagne, on aperçoit les causes et ainsi, on reconstitue sans difficulté une évolution qui, de la croissance rapide de l'Empire aux inquiétudes des rivaux, conduit à l'aventure et à la défaite. Mais, si l'issue avait été autre, n'aurait-on pas découvert des causes aussi profondes (comme on imagine aisément des causes profondes que les historiens allemands auraient trouvées à la défaite de la France républicaine) ?<sup>25</sup> ” Quel que soit le niveau d'analyse, ce risque est toujours présent, même si, comme nous l'avons vu, les sociologues les plus centrés sur les logiques de l'action ont appris à s'en méfier. Le rejet de l'imprévisible a aussi pour effet de limiter les objets d'étude ou de pousser à des formes de problématisation qui soient imperméables à la contingence. Des pans entiers de la vie sociale (les crises, les risques, les événements, une bonne partie du politique) ont ainsi longtemps échappé au regard des sociologues ou n'ont été abordés que sous des angles spécifiques permettant de laisser dans l'ombre la question de l'imprévisible.

Les travaux cités jusque-là sont plutôt centrés sur des niveaux d'analyse massifs, mais la mise à l'écart de l'imprévisibilité se retrouve tout autant dans des travaux beaucoup plus microsociologiques, qui pourraient pourtant sembler au premier abord lui laisser plus de place.

### *L'ethnométhodologie et l'envahissement de la contingence*

Dans les années 1960 est né aux États-Unis un courant, inspiré de la phénoménologie, critiquant de façon radicale la sociologie fonctionnaliste alors dominante et prônant en particulier l'observation de personnes en situation plutôt que la reconstruction de leurs logiques à partir de grandes catégories. Harold Garfinkel, l'un des fondateurs de ce courant, utilisait le terme “ ethnométhode ” pour signifier le fait que les personnes observées se conduisent selon une “ méthode ” qui leur est propre, parfois tacite, parfois plus explicite. Ce terme est devenu l'étendard du courant, qui se désigne comme “ ethnométhodologie ”. Je n'entrerai pas ici dans une discussion détaillée des idées plus ou moins partagées par les tenants de ce courant que l'on pourrait présenter de façon un peu caricaturale comme la radicalisation d'un interactionnisme microsociologique à la Erwin Goffman. Mon propos est seulement de le prendre comme exemple d'une pensée fondamentalement centrée sur les niveaux d'analyse les plus microsociologiques et d'examiner la place qui est faite à la contingence dans cette tradition de pensée.

Dans les travaux d'ethnométhodologie, la contingence semble être partout : “ J'utilise le terme “ethnométhodologie” pour parler de l'étude des propriétés rationnelles des expressions indexicales et autres actions pratiques en tant que les accomplissements contingents en cours des pratiques techniques organisées de la vie quotidienne. ”<sup>26</sup> Le mot “ contingent ” est utilisé à la fois pour désigner les contraintes croisées issues de l'interaction et pour insister sur le caractère imprévisible des “ accomplissements ”. S'attaquant souvent aux prétentions à la scientificité des sociologues plus traditionnels inspirés de Durkheim, Garfinkel insiste sur le caractère contingent des rôles, des catégories, et, plus généralement, de l'essentiel de ce que les sociologues auxquels il s'attaque considèrent comme stable. Mais finalement l'affirmation du caractère contingent est surtout un argument pour rejeter une prétention à la scientificité, toujours supposée associée au rejet de la contingence. Il y a pourtant dans la perspective ethnométhodologique des régularités qui peuvent préexister et survivre à l'action. D'abord les personnes (les “ membres ”), dont on suppose plus ou moins explicitement la continuité et l'intégrité entre deux séquences d'interactions. Ensuite, il y a des éléments qui sont de l'ordre des compétences des membres. À l'échelle des acteurs, il s'agit des ethnométhodes, ces habitudes permettant d'affronter les situations de la vie quotidienne, assez proches dans leur principe des “ routines ” d'Anthony Giddens ou du “ sens pratique ” de Pierre Bourdieu. À l'échelle des collectifs, ce sont les éléments de langage et les allant de soi partagés par les membres. On pourrait imaginer que l'étude de la genèse d'ethnométhodes ou des allant de soi mette en évidence

---

<sup>25</sup> Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, 1938, p. 290.

<sup>26</sup> Harold Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, 1967, traduit et publié par le Centre d'étude des mouvements sociaux, Paris, EHESS-CNRS, p. 11.

la dimension contingente de la vie sociale et ses limites, mais ce n'est pas en général ce qui intéresse les chercheurs qui pratiquent ce type d'approche. La contingence ne les intéresse que comme arme de déconstruction de la prétention à la scientificité, mais elle n'est pas véritablement un objet de recherche. Ce qui les intéresse, ce n'est pas la compréhension du changement, dans laquelle pourrait trouver place une conceptualisation des liens entre contingence et contrainte. Leur objet est plutôt l'ordre social, dont il s'agit avant tout de montrer le caractère arbitraire à travers la construction d'une sorte de grammaire des interactions. Au fond, l'ethnométhodologie, au moins dans certaines de ses formulations, ne fait que déplacer la frontière entre la contingence et la régularité, renvoyant à la première des éléments que d'autres sociologues classent dans la seconde. On en reste à une vision dans laquelle contingence et régularités ne se mélangent pas.

Cette vision sérielle, commune à ces courants par ailleurs si différents, est utile parce qu'elle a permis de dégager des régularités derrière le bouillonnement de la vie sociale, de se donner les moyens de sélectionner l'information pertinente pour l'analyse. Mais ce n'est pas la seule possible. On peut aussi chercher des régularités dans les contextes d'apparition de la contingence, dans la façon dont les acteurs sociaux y font face, dans ce qu'elle produit. On peut imaginer que des séries naissent de phases contingentes ou y aboutissent. Pour cela, il faut passer à une vision plus séquentielle des phénomènes sociaux et des régimes de causalité. Il s'agit toujours, comme le recommande Simiand, de faire la part de la contingence ; mais, au lieu de procéder de façon sérielle, ce qui conduit à en sous-estimer largement les effets, on procède de façon séquentielle, en considérant qu'il y a dans les processus sociaux des phases plus ou moins contingentes et d'autres plus ou moins prévisibles. On ouvre alors une autre perspective pour les sciences sociales et on redonne une légitimité à de nombreux objets et terrains impossibles à traiter dans des analyses sérielles.

## 2. QUAND L'IMPREVISIBLE MODIFIE LES STRUCTURES

Une telle vision séquentielle est en fait présente dans certains textes des chercheurs les plus attachés à la recherche de régularités échappant aux contingences et je commencerai par deux des plus emblématiques d'entre eux, Durkheim et Braudel. J'essaierai de montrer dans les deux cas qu'ils ont été parfaitement capables de faire une place à l'imprévisibilité ou à l'action individuelle dans des analyses concrètes. Ensuite, je reviendrai brièvement sur l'historicité dans les sciences de la nature pour aborder les conceptions "structurelles" en sociologie qui s'écartent de la référence à la physique laplacienne et s'appuient sur les théories de l'évolution ou la théorie des systèmes dynamiques pour faire plus de place à l'imprévisible.

### *Durkheim et Abélard*

Malgré les positions présentées plus haut à partir du texte de Simiand, Durkheim a parfois été tenté de faire intervenir des causes "accidentelles" ou "personnelles" dans l'analyse de la genèse de certaines institutions.

En 1904, Durkheim se voit confier par l'Université de Paris l'organisation d'un "stage pédagogique théorique" pour les candidats à l'agrégation. Puisant dans des notes accumulées au cours de ses enseignements passés (à Bordeaux en particulier) et dans une abondante bibliographie, il se lance dans une "étude historique de l'enseignement". Comme Halbwachs le souligne dans l'introduction à l'édition de 1938, il s'agit donc d'une étude historique entreprise par un sociologue<sup>27</sup>, dont l'objectif majeur est d'éclairer le présent ("En définitive, l'histoire, qu'est-ce autre chose qu'une analyse de

---

<sup>27</sup> "Durkheim nous a donné ici l'exemple et le modèle de ce que pouvait être une étude des institutions d'enseignement dans un cadre historique, faite par un grand sociologue (...). Certes, Durkheim n'était pas un historien de profession. Mais il connaissait bien les méthodes historiques modernes, ayant été élève, et un élève très apprécié, de Fustel de Coulanges à l'École normale" (Maurice Halbwachs, "Introduction", in Émile Durkheim, *L'Évolution pédagogique en France*, 1938, 1999, p. 1-3).

présent, puisque c'est dans le passé que l'on trouve les éléments dont est formé le présent ? ”, p. 21). Le livre est organisé selon une suite chronologique d'époques. À chaque époque correspond un état de la société, une forme de l'institution scolaire et un idéal pédagogique. La belle mécanique intellectuelle durkheimienne déroule son programme avec aisance dans un survol historique à haute altitude, intégrant progressivement chaque épisode historique dans un ensemble cohérent débouchant sur une démonstration mise au service d'une doctrine éducative exposée dans les deux derniers chapitres (“ L'enseignement de l'homme ” et “ L'enseignement de la nature : les sciences. – La culture logique par les langues ”).

Il y a pourtant au moins un épisode où l'on sent Durkheim un peu mal à l'aise dans ce cadre général. Cet épisode se situe dans le chapitre VI, intitulé “ Les universités. Les origines ”. Durkheim commence en donnant le sens général qu'il donne à cette époque de la scolastique : si la période qui va du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle était “ l'âge de la grammaire ”, la suivante, étudiée dans le chapitre, est “ l'âge de la logique ”.

Pour Durkheim, la création des universités est un élément d'un processus d'évolution de la société dans son ensemble. Cette création a des causes sociétales : “ Les causes – du moins les causes impersonnelles – des transformations, à la suite desquelles nous allons assister, peuvent se ramener à deux. Il y a en premier lieu une stimulation générale de l'activité intellectuelle dans toute l'Europe. Par une double concentration de cette activité ; d'abord, sur un certain nombre de points dispersés, puis sur un point unique mais stable. Et c'est de la vie éveillée autour de ce point central et privilégié que vont sortir les nouveautés pédagogiques dont nous allons être les témoins. C'est de là que sortira cette organisation universitaire, où s'élaborera vraiment la civilisation médiévale, et qui, tout en se transformant, devait se perpétuer jusqu'à nous. Car c'est un fait remarquable que, de toutes les institutions du Moyen Âge, celle qui, en dépit de quelques variations, est encore aujourd'hui le plus semblable à ce qu'elle était autrefois, ce sont les universités ” (p. 83-84).

Jusqu'ici tout va bien. Un fait social (la création des universités) a des causes sociales (stimulation générale en Europe et concentration de la vie intellectuelle).

Mais tout à coup, Durkheim nous emmène sur des chemins nettement moins habituels pour expliquer la concentration à Paris de la masse d'étudiants et d'érudits qui va permettre la naissance des universités : “ Cependant, en dehors de ces causes impersonnelles, un accident individuel ne fut pas sans contribuer au résultat. Cet accident, ce fut la présence à Paris d'une des personnalités les plus prestigieuses – la plus prestigieuse peut-être – de tout le Moyen Âge. Je veux parler d'Abélard. Je n'ai pas à raconter ici les divers incidents de sa vie si mouvementée, ni même à décrire sa curieuse physionomie ” (p. 84). Un “ accident individuel ” ? Une “ curieuse physionomie ” ? Durkheim se serait-il converti à l' “ histoire des grands hommes ” ? La “ curieuse physionomie ” d'Abélard aurait-elle des similarités (conceptuelles) avec le nez de Cléopâtre ? Impossible ! Et en effet, Durkheim précise immédiatement : “ Aussi bien, quelle que part qu'aient pu avoir dans son succès les séductions de sa personne et les charmes de son éloquence, il me paraît impossible d'expliquer par son seul talent l'étendue de son action qui fut immense ” (p. 84). Donc, Abélard avait du talent, de la séduction et de l'éloquence, mais il est “ impossible ” que cela suffise à expliquer l'étendue de son action. Pourtant, nous dit-il plus loin, “ Abélard a été l'idole de véritables multitudes ” (p. 84) ; mais “ S'il a joui d'une telle célébrité, il ne la dut pas simplement à son savoir et à son éloquence ; mais c'est qu'il fut un de ces hommes comme on en trouve généralement au seuil des grandes périodes historiques, un de ces hommes en qui leurs contemporains trouvent une image embellie d'eux-mêmes ” (p. 84-85). La personnalité d'Abélard correspondait donc à une nécessité pour la société de l'époque : “ C'est lui-même que le XII<sup>e</sup> siècle a admiré dans la personne d'Abélard ” (p. 85). Abélard n'est donc pas seulement une personne, un individu singulier, il est hissé par l'analyse de Durkheim au niveau d'un fait de société à lui tout seul, seule condition pour être jugé digne d'intervenir dans une analyse du type de celle-ci.

Une fois cette précaution prise et le risque de l' “ histoire des grands hommes ” écarté, Durkheim revient à nouveau sur l'aura exceptionnelle d'Abélard (“ son influence dépassa tout ce que nous

pouvons imaginer. (...) Ses élèves se comptaient par milliers ”, p. 85) et l’explique par l’importance pour l’époque du débat sur les universaux (dans lequel Abélard était impliqué) : “ En réalité, dans cette controverse fameuse, une multitude d’autres étaient engagées, qui touchaient aux problèmes les plus vitaux que pût se poser la conscience morale et religieuse du temps. ” (p. 86). C’est parce qu’il s’est identifié, dans cette controverse, à son siècle, et aussi parce que “ Comme son temps, plus encore que son temps, il connut l’enthousiasme intellectuel et à la fin la souffrance et le doute ” (p. 88), qu’Abélard est si important : “ L’intensité du mouvement qui se rattache à son nom dépend en grande partie de causes qui le dépassaient. Il y avait, dès lors, une anxiété intellectuelle, une soif de savoir et de comprendre qui furent les vraies forces motrices de ces foules qui se pressaient autour de lui ” (p. 88). Mais pourtant, “ ce qui est vrai, c’est que, grâce à ses qualités personnelles, il a contribué à fortifier ce mouvement et à le fixer, et, par là, il a frayé les voies à la fondation de l’Université. En effet, les multitudes d’étudiants qu’il avait attirés à Paris donnèrent encore plus d’éclat à cette ville, et renforcèrent encore le mouvement qui y entraînait tous les ans la jeunesse studieuse de l’Europe ” (p. 88-89).

Dans le début du chapitre suivant ( “ La genèse de l’université ” ), Durkheim continue à tourner autour du problème Abélard. Après avoir critiqué des historiens (François Thurot) qui en font à tort le fondateur de l’Université, il admet : “ ce qui est certain, c’est que, au moment où ce dernier voyait se presser autour de lui de véritables armées d’étudiants, il n’y avait rien encore à Paris qui méritât d’être appelé du nom d’Université ” (p. 93). Or, la concentration des étudiants et des maîtres devient telle que les écoles intégrées aux églises et couvents ne suffisent plus : donc, “ il était inévitable que des idées nouvelles, des aspirations nouvelles se fissent jour, qu’une vie scolaire toute nouvelle s’éveillât, à laquelle il fallait une organisation spéciale, très différente de celle que le Moyen Âge avait connue jusqu’alors ” (p. 94).

Le mouvement argumentatif de Durkheim sur le cas d’Abélard est une sorte de balancement. Abélard est unique, particulier, exceptionnel, il tient un rôle clé dans le mouvement qui va conduire à la création de l’Université ; mais il n’est que l’incarnation de forces sociales qu’il cristallise à travers ses traits personnels ; il est quand même décisif ; mais moins qu’on ne l’a dit et seulement parce qu’il exprime les attentes de son siècle ; mais c’est quand même autour de lui que tout converge ; etc.

Bien sûr, on pourra dire qu’il n’y a pas lieu de faire autant de cas de ce passage, que l’objectif de Durkheim dans ce livre n’est pas de produire une théorie historique, ou que finalement, il résout bien le problème en faisant d’Abélard l’incarnation de forces sociales “ qui le dépassent ”. Certes. Je préfère voir dans ce passage un Durkheim pris de doute, trop méfiant de l’histoire “ des grands hommes ” pour expliquer un phénomène social par la présence d’une personne, mais trop admiratif d’Abélard<sup>28</sup>, trop honnête aussi, pour éluder la difficulté. À le lire, on ne peut pas se poser la question de ce qui se serait passé si Abélard n’avait pas existé. Non pour revenir à une histoire qui résulterait uniquement de l’action d’êtres exceptionnels. Plus simplement, pour se demander si, dans certaines configurations structurelles, dans un certain état des “ forces motrices ” des sociétés, comme dit Durkheim, le devenir des institutions ne peut pas se jouer sur l’action d’un nombre limité de personnes, voire dans ce cas d’une seule personne, placée à un endroit particulier dans les réseaux sociaux, disposant de ressources importantes, à la personnalité adaptée à la mise en œuvre de ces ressources. C’est la question des conditions structurelles de l’action, qui ne se pose pas seulement pour des personnages aussi influents qu’Abélard, mais pour tout acteur ou toute entité agissante, à quelque niveau que ce soit.

### *Braudel à Lépante*

---

<sup>28</sup> Cette admiration, qui semble évidente à la lecture du texte, est certainement importante dans la nécessité qu’a ressentie Durkheim d’examiner avec minutie le rôle d’Abélard. On imagine assez bien les fondements de l’admiration d’un universitaire pour cette figure de l’intellectuel attirant les foules par la seule force de sa pensée et de ses œuvres, comme on imagine tout autant Durkheim balayant avec moins de scrupule toute considération sur le supposé rôle crucial d’un militaire ou d’un homme politique.

Fernand Braudel a fait partie de ceux qui ont incarné durant de longues années la “ nouvelle histoire ”, ce courant né de la volonté de Marc Bloch et Lucien Febvre de prendre en compte les critiques des durkheimiens contre l’histoire “ événementielle ” ou “ positiviste ”. En s’appuyant sur les sciences sociales, les historiens de l’école des *Annales* (autre désignation du courant, à partir du nom de la revue fondée par Bloch et Febvre en 1929, *Les Annales d’histoire économique et sociale*) se sont efforcés de construire une histoire centrée sur les cycles économiques, les mouvements sociaux, les tendances démographiques, et laissant le plus possible de côté la fascination pour les “ événements importants ”, les “ grands hommes ” et plus généralement l’histoire politique à laquelle ils reprochaient aux historiens antérieurs d’avoir réduit la discipline.

Braudel défendait une conception des temps historiques – exposée dans la préface à son livre le plus célèbre, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l’époque de Philippe II* – qui distingue soigneusement trois rythmes : “ Une histoire quasi immobile, celle de l’homme dans ses rapports avec le milieu qui l’entoure (...). Au-dessus de cette histoire immobile se distingue une histoire lentement rythmée (...) une histoire *sociale*, celle des groupes et des groupements (...) enfin (...) l’histoire à la dimension non de l’homme mais de l’individu, l’histoire événementielle ” (Braudel, 1949, édition de 1990, p. 17)<sup>29</sup>. Son livre est donc divisé en autant de parties (“ La part du milieu ”, “ Destins collectifs et mouvements d’ensemble ” et enfin “ Les événements, la politique et les hommes ”).

La démarche de Braudel fait une large place à l’événement, même si cette place est subalterne. La présentation de la troisième partie dans la préface de l’édition d’origine de *La Méditerranée...* suggère le mélange de fascination et de méfiance que l’histoire “ événementielle ” suscite chez Braudel : “ Troisième partie enfin, celle de l’histoire traditionnelle, si l’on veut de l’histoire à la dimension non de l’homme, mais de l’individu, l’histoire événementielle de Paul Lacombe et de François Simiand : une agitation de surface, les vagues que les marées soulèvent sur leur puissant mouvement. Une histoire à oscillations brèves, rapides, nerveuses. Ultrasensible par définition, le moindre pas met en alerte tous ses instruments de mesure. mais telle quelle, de toutes c’est la plus passionnante, la plus riche en humanité, la plus dangereuse aussi. Méfions-nous de cette histoire brûlante encore, telle que les contemporains l’ont sentie, décrite, vécue, au rythme de leur vie, brève comme la nôtre. Elle a la dimension de leurs colères, de leurs rêves et de leurs illusions (...) un monde de vives passions assurément ; aveugle, comme tout monde vivant, comme le nôtre, insouciant des histoires de profondeur, de ces eaux vives sur lesquelles file notre barque comme le plus ivre des bateaux. Un monde dangereux, mais dont nous aurons conjuré les sortilèges et les maléfices en ayant, au préalable, fixé les grands courants sous-jacents, souvent silencieux, et dont le sens ne se révèle que si l’on embrasse de larges périodes de temps. Les événements retentissants ne sont souvent que des instants, que des manifestations de ces larges destins et ne s’expliquent que par eux ” (p. 17 et 18, préface à l’édition de 1949).

Dans l’édition de 1966, Braudel, qui est devenu entre-temps le chef incontesté de la “ nouvelle histoire ”, s’excuse presque auprès du lecteur de la présence de la troisième partie centrée sur les événements : “ J’ai beaucoup hésité à publier cette troisième partie sous le signe des événements ; elle se rattache à une histoire franchement traditionnelle. (...) Il est vrai, cependant, qu’une histoire globale ne peut se réduire à la seule étude des structures stables, ou des évolutions lentes. Ces cadres permanents, ces sociétés conservatrices, ces économies prisonnières d’impossibilités, ces civilisations à l’épreuve des siècles, toutes ces façons licites de cerner une histoire en profondeur donnent, à mon avis, l’essentiel du passé des hommes, du moins ce qu’il nous plaît, aujourd’hui, en 1966, de considérer comme l’essentiel. Mais cet essentiel n’est pas totalité. (...) Les événements sont poussière : ils traversent l’histoire comme des lueurs brèves ; à peine naissent-ils qu’ils retournent déjà à la nuit et souvent à l’oubli. Chacun d’eux, il est vrai, si bref qu’il soit, porte témoignage, éclaire un coin du paysage, parfois des masses profondes d’histoire ” (*La Méditerranée...*, 3<sup>e</sup> partie, p. 7).

Le statut de l’événement est donc clair : ils sont une expression superficielle de forces plus profondes,

---

<sup>29</sup> Les citations et paginations qui vont suivre sont extraites de l’édition en livre de poche de 1990.

des structures économiques et sociales qui évoluent lentement. Même à l'échelle du temps " court ", les cycles économiques prennent le pas sur les événements politiques : " En gros, s'offrent à nous deux chaînes assez serrées, l'une reconstituée par l'érudition des vingt ou trente dernières années – celle des événements économiques et de leurs conjonctures courtes –, l'autre inventoriée depuis longtemps, celle des événements politiques au sens large, guerres, actes diplomatiques, décisions et bouleversements intérieurs. (...) Le danger, cependant, serait de croire ces deux chaînes exclusives de toute autre et de tomber dans ce piège périlleux qui consisterait à expliquer une série par l'autre, alors que se devinent d'autres chaînes de faits : sociaux, culturels, ou même relevant de la psychologie collective " (*La Méditerranée...*, 3<sup>e</sup> partie, p. 9). Braudel est d'une grande prudence : à peine a-t-il défini deux niveaux de temporalité (les " chaînes ") qu'il s'empresse de relativiser ce découpage et de prévenir contre une interprétation qui ferait de l'un la cause de l'autre.

Braudel s'engage donc dans cette troisième partie, non pas à reculons, mais armé d'une solide méfiance et des acquis des deux premières parties, qui permettront d'en " conjurer les sortilèges et les maléfices ". Le programme est assez bien tenu dans les six chapitres consacrés à l'histoire politique, qui mettent en scène pour l'essentiel l'affrontement de deux civilisations, chrétienne et islamique, à travers deux empires, celui de Philippe II d'Espagne et de lui des Turcs de Soliman.

Il y a pourtant un moment où Braudel semble relâcher quelque peu sa méfiance des événements. Il s'agit d'une bataille qui met précisément aux prises les deux civilisations. En 1571, à Lépante (au large de la Grèce actuelle), les flottes chrétiennes coalisées affrontent la flotte turque et en détruisent la plus grande part. L'une des forces principales de la flotte chrétienne est constituée des galères espagnoles, commandées par Don Juan d'Autriche, qui a outrepassé les ordres du roi Philippe II pour se joindre à la bataille et a probablement permis aux chrétiens de l'emporter.

Braudel consacre un chapitre entier à l'événement, chapitre qu'il introduit ainsi : " Lépante est le plus retentissant des événements militaires du XVI<sup>e</sup> siècle, en Méditerranée. (...) On ne peut dire que la sensationnelle journée soit dans la ligne des événements qui l'ont précédée. Faut-il, alors, avec un de ses derniers historiens, F. Hartlaub, grossir le rôle héroïque, shakespearien, de Don Juan d'Autriche ? À lui seul, il a forcé le destin. Mais tout expliquer par là n'est pas raisonnable " (p. 233). Braudel est donc face à un problème similaire à celui qu'Abélard posait à Durkheim : un individu aurait " forcé le destin ". La réaction est la même : ce n'est pas raisonnable. Pourtant, quelques pages plus loin, on retrouve Don Juan et le destin : " La ténacité des Vénitiens, qui menacèrent de se battre seuls, la volonté des Pontificaux, l'élan de Don Juan qui n'hésita pas à s'évader des instructions étroites que lui avait données Philippe II décidèrent de la rencontre. Nul doute qu'en l'occurrence, Don Juan fut l'ouvrier du destin " (p. 249). Un premier constat s'impose : une bataille nullement gagnée d'avance (les chrétiens ont beaucoup hésité à la livrer et Braudel démontre l'équilibre des forces en présence) a été emportée grâce à la décision de l'un des acteurs.

Mais cette bataille a-t-elle tant d'importance ? La réponse de Braudel est très intéressante. La plupart des historiens qui le précèdent concluent à l'absence de conséquence majeure de Lépante. On pourrait donc s'attendre à ce que l'historien de la longue durée en profite pour balayer rapidement le problème. Tout au contraire, Braudel prend le contre-pied de ses confrères et fait de Lépante un véritable déclencheur : " Cette victoire ouvrait la porte aux plus grandes espérances. Mais sur le moment, elle n'eut pas de conséquences stratégiques. (...) Là-dessus, avec un ensemble impressionnant, les historiens concluent : beaucoup de bruit, de gloire si l'on veut, mais pour rien. (...) Mais si, au lieu d'être attentif seulement à ce qui a suivi Lépante, on l'est à ce qui l'a précédé, cette victoire apparaît comme la fin d'une misère, la fin d'un réel complexe d'infériorité de la chrétienté et d'une non moins réelle primauté turque. La victoire chrétienne a barré la route à un avenir qui s'annonçait très sombre. La flotte de Don Juan détruite, qui sait ? Naples, la Sicile étaient peut-être attaquées, les Algérois essayaient de rallumer l'incendie de Grenade ou le portaient à Valence. Avant d'ironiser sur Lépante, à la suite de Voltaire, peut-être est-il raisonnable de peser le poids immédiat de la journée. Il fut énorme " (p. 252-253).

Pour Braudel, Lépante a donc été réellement un " événement ". Non pas une manifestation

superficielle et sans réelle importance de tendances plus profondes, mais quelque chose qui a eu un poids “ énorme ”, peut-être un tournant : “ Si l’on ne s’attache pas aux seuls événements, à cette couche superficielle et brillante de l’histoire, mille réalités nouvelles surgissent, et sans bruit, sans fanfare, cheminant au-delà de Lépante. L’enchantement de la puissance turque est brisé. Dans les galères chrétiennes, une immense relève de forçats vient de s’accomplir. Les voilà, pour des années, pourvues d’un moteur neuf. Partout, une course chrétienne active réapparaît, s’affirme. Enfin, après sa victoire de 1574, et surtout après les années 1580, l’énorme armada turque se disloque d’elle-même. La paix en mer, qui va durer jusqu’en 1591, a été pour elle le pire des désastres. Elle l’aura fait pourrir dans les ports. Dire que Lépante a entraîné, à elle seule, ces multiples conséquences, c’est trop dire encore. Mais elle y a contribué. Et son intérêt, en tant qu’expérience historique, est peut-être de marquer, sur un exemple éclatant, les limites mêmes de l’histoire événementielle ” (p. 234).

Braudel entrouvre donc la porte à une causalité inverse de celle qui prévaut chez lui généralement entre les trois temps. Un événement soudain, largement imprévisible, où l’action de quelques individus (ici, Don Juan d’Autriche) peut avoir été déterminante, a peut-être modifié l’équilibre entre deux empires de forces comparables.

Mais cet événement n’a été rendu possible que par une configuration particulière des forces, un synchronisation improbable des répit que laissent à l’Espagne ses multiples adversaires (Anglais, Français, etc.) : “ ... la victoire de Lépante elle-même n’a été possible que parce que l’Espagne, pour une fois, s’était engagée à fond. Par un heureux concours de circonstances, toutes ses difficultés s’étaient allégées, provisoirement mais toutes en même temps, en ces années 1570-1571. (...) l’Espagne se trouvait brusquement délestée de ses charges extérieures. Elle en profita pour agir en Méditerranée. (...) Mais ce n’est que le temps d’une halte. Jamais elle n’a pu faire mieux que frapper un coup à gauche, un coup à droite, au gré des circonstances plus que de ses désirs ” (*La Méditerranée...*, 3<sup>e</sup> partie, p. 253-254).

Une configuration structurelle, l’équilibre des forces entre les deux empires et une situation plus conjoncturelle, la possibilité pour l’Espagne de jeter toutes ses forces en Méditerranée, ont donc débouché sur la possibilité d’un événement réel, de nature à faire bouger les structures.

L’épisode de Lépante éclaire les derniers paragraphes de la conclusion de l’ouvrage, consacrés à la liberté humaine : “ Il faudrait s’entendre sur ce mot de liberté, chargé de sens multiples, jamais tout à fait le même au cours des siècles – et distinguer, au moins, la liberté des groupes et la liberté des individus. Qu’est-ce, en 1966, que la liberté du groupe France ? Qu’était exactement, en 1571, la liberté de l’Espagne prise en bloc, entendez son jeu possible, ou la liberté de Philippe II, ou la liberté de Don Juan d’Autriche perdu au milieu de la mer, avec ses navires, ses alliés et ses soldats ? Chacune de ces libertés me semble une île étroite, presque une prison... Constater l’étroitesse de ces limites, est-ce nier le rôle de l’individu dans l’histoire ? Je n’en crois rien. Ce n’est pas parce que le choix vous est donné entre deux ou trois coups seulement que la question ne continue pas de se poser : serez-vous capable de les porter ? de les porter efficacement ou non ? de comprendre, ou non, que ce sont ces coups-là, et ceux-là seulement, qui sont à votre portée ? Je conclurai, paradoxalement, que le grand homme d’action est celui qui pèse exactement l’étroitesse de ses possibilités, qui choisit de s’y tenir et de profiter même du poids de l’inévitable pour l’ajouter à sa propre poussée ” (*La Méditerranée...*, 3<sup>e</sup> partie, p. 428-429).

Le schéma qui se dégage de ce passage est finalement le suivant. Les configurations structurelles aboutissent dans certains cas à l’existence d’un nombre limité d’actions possibles (le choix entre deux ou trois coups). Mais le choix effectué peut contribuer à faire bouger les structures (les conséquences “ énormes ” de Lépante). Ce schéma ne consiste pas à revenir à une histoire événementielle naguère rejetée, à une “ histoire-bataille ”. Il prend en compte l’existence de structures qui restreignent considérablement les possibilités. Tout n’est pas possible, loin de là. Mais les structures ne sont pas imperméables à l’action, à la contingence, à l’incertitude. Au traitement sériel de l’imprévisibilité prôné par Simiand et largement répandu, se substitue ou s’ajoute ici un schéma *séquentiel* : on peut décomposer les processus en séquences plus ou moins stables, plus ou moins propices au surgissement d’imprévisibilités. Or, des schémas de ce type sont finalement fréquents dans les sciences de la nature.

### *La contingence peut être “ scientifique ”*

Ironiquement, le type de conception scientifique illustré par le texte de Simiand aurait du mal à s’accommoder d’une bonne partie des théories actuelles des sciences de la nature. On y trouve en effet plusieurs théories historiques qui font une large place à des événements uniques et parfois imprévisibles.

La théorie du “ Big Bang ” par exemple, considérée comme la plus solide par de nombreux physiciens, fait d’un événement unique le point de départ de l’histoire de notre univers. Dans cette conception, qui n’a pas manqué de heurter les physiciens attachés à l’intemporalité de l’univers, les lois de la physique elles-mêmes, ces modèles de toute démarche nomothétique, ne sont plus éternelles. Elles ne commencent à s’appliquer que quelques fragments de temps après l’explosion originelle. À une autre échelle, la thermodynamique (en particulier la théorie des systèmes dynamiques, popularisée sous l’expression de “ théorie du chaos ”), avec ses modèles déterministes débouchant pourtant sur de totales imprévisibilités, a fini de disqualifier l’association traditionnelle entre cause et prévisibilité et l’idée qu’il ne pourrait y avoir de science que du prévisible. Comme l’écrivent Bruno Péquignot et Pierre Tripier, les physiciens savent depuis longtemps que “ les phénomènes physiques ont une histoire et peuvent être affectés par elle ”<sup>30</sup>.

Depuis Lamarck et Darwin, l’approche historique a aussi conquis une large place dans les sciences de la vie. La théorie la plus largement répandue chez les paléontologues pour expliquer (au moins pour partie) l’extinction des dinosaures fait une place centrale à la chute d’une météorite, autre événement parfaitement contingent. Les théories actuelles de l’évolution sont extrêmement diverses et très loin de se réduire à la notion caricaturale de sélection des “ mieux adaptés ”. La plupart font une large place à des événements contingents modifiant les rapports entre l’environnement et les formes vivantes ; certaines supposent l’existence de changements très rapides (apparition de nombreuses nouvelles espèces) alternant avec des phases de stabilité (rythme plus lent d’apparition des nouvelles espèces) et récuse toute notion de progrès<sup>31</sup>. Dans ce type de formulation, l’évolution n’a pas de sens particulier, sinon d’être une histoire alimentée par des mutations génétiques et les changements environnementaux.

La conception de la scientificité qu’avaient les durkheimiens, inspirée de la physique du XVIII<sup>e</sup> siècle (Laplace), ne s’applique plus à une part très importante des sciences de la nature. Pourquoi devrions-nous continuer de nous y référer dans les sciences humaines ? Pour dépasser cette conception, est-il nécessaire d’invoquer les spécificités des sciences humaines en continuant de croire que les sciences de la nature s’y conforment, comme le font Passeron<sup>32</sup> ou Noiriel<sup>33</sup> ? Les modèles de causalité intégrant des imprévisibilités comme ceux qui sont issus de la physique ou de la paléontologie se sont en fait déjà largement diffusés en sciences humaines.

En économie de l’innovation, il est devenu courant de penser qu’une différence initiale relativement faible et contingente peut décider du succès d’un standard technique ou d’un autre, comme dans l’histoire célèbre (bien que contestée) du clavier des machines à écrire. Paul David (1985) a rendu célèbre l’histoire du modèle Qwerty de disposition des lettres sur les machines à écrire (l’équivalent français étant Azerty), conçu au départ pour limiter les fautes de frappes sur des claviers peu performants puis persistant alors même que les claviers en question avaient depuis longtemps été

---

<sup>30</sup> Péquignot et Tripier, *op. cit.*, p. 155.

<sup>31</sup> Voir Stephen Jay Gould, *Darwin et les grandes énigmes de la vie*, Paris, Le Seuil, 1979.

<sup>32</sup> Jean-Claude Passeron, *Le Raisonnement sociologique. L’espace non popperien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, coll. “ Essais et recherches ”, 1991.

<sup>33</sup> Gérard Noiriel, “ Pour une approche subjectiviste du social ”, *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 1989, p. 1435-1459.

remplacés par des modèles pour lesquels d'autres dispositions des lettres eussent été meilleures<sup>34</sup>. David explique le succès du Qwerty par le nombre de dactylographes formés à cette disposition des lettres, ce qui aurait rendu très coûteux le changement de standard. Liebowitz et Margolis ont mis en doute la supériorité des autres dispositions de lettres (qui serait réelle mais moins nette que David de l'affirmait), engendrant une polémique entre économistes pour savoir si, dans cette histoire, le marché a ou non " bien " fonctionné<sup>35</sup>. Quelle que soit la réponse que l'on donne à cette question, il reste qu'une solution technique s'est bel et bien imposée pour des raisons qui ont disparu et s'est maintenue pour d'autres raisons (le nombre de dactylographes formés à cette disposition de lettres) qui sont différentes. Il existe de nombreux autres exemples d'histoires (et de polémiques) du même genre, sur les standards vidéo, les wagons de transport de charbon, etc. La notion de " dépendance du chemin " (*path dependence*) rend compte de ces effets à retardement de choix effectués dans les phases initiales d'une technologie.

Certains sociologues se réfèrent aux mêmes idées pour repenser les formes de la causalité. Dans le premier tome de son gros ouvrage sur *La méthode*, Edgar Morin définit la causalité d'une façon nouvelle pour la sociologie, envisageant notamment l'effet de petites causes ou d'événements imprévisibles : " a) De mêmes causes peuvent conduire à des effets différents et/ou divergents (...) b) Des causes différentes peuvent produire de mêmes effets (...) c) De petites causes peuvent entraîner de très grands effets (...) d) De grandes causes peuvent entraîner de tout petits effets (...) e) Des causes sont suivies d'effets contraires. (...) f) Les effets des causes antagonistes sont incertains. " <sup>36</sup> La " méthode " de Morin est tellement globale que personne n'a trouvé le moyen de la mettre en œuvre empiriquement. Georges Balandier a aussi cherché dans les sciences de la nature des idées transposables aux sciences sociales et s'est en particulier intéressé à la notion de bifurcation : " L'idée de bifurcation (...) limite l'emprise des déterminismes sociaux, permet de situer des points de liberté, d'identifier des possibles. Les sociétés de la modernité la plus activée commencent à être considérées comme des sociétés de bifurcation ; la sélection des possibles se ferait successivement et progressivement, à la façon dont un parcours est effectué de carrefour en carrefour jusqu'à parvenir à un terme encore inconnu. La nécessité, celle de l'évolution et encore davantage celle de la révolution, s'efface en tant que transformation inéluctable et globale, pour céder la place à des réalisations du social plus incertaines et plus locales. " <sup>37</sup> Balandier n'a guère été suivi dans sa volonté d'adapter la notion de bifurcation, que je traiterai en détail dans le quatrième chapitre. Ces tentatives pour transposer à l'analyse des phénomènes sociaux des idées issues des sciences de la nature n'ont pas trouvé de débouchés empiriques convaincants en sociologie. Elles rejoignent pourtant certaines réflexions sur la notion d'événement en histoire ou en sociologie historique<sup>38</sup>.

En histoire des sciences, la théorie des révolutions scientifiques de Thomas Kuhn<sup>39</sup> est un cas intéressant d'approche historique intégrant l'imprévisibilité. Dans cette théorie, la science progresse selon une alternance de phases de stabilité (la science normale) et de phases de crise (les révolutions scientifiques). L'apparition d'anomalies dans le paradigme<sup>40</sup> dominant durant les phases de stabilité (ainsi parfois que l'intervention de facteurs externes) se traduit par un affaiblissement de ce paradigme. Durant la phase de crise, à l'issue imprévisible, plusieurs nouveaux paradigmes peuvent

<sup>34</sup> Paul A. David, " Clio and the Economics of Qwerty ", *American Economic Review* (Papers and Proceedings), n° 75, 1985, p. 332-337.

<sup>35</sup> Stan J. Liebowitz and Stephene E. Margolis, *The Economics of Qwerty* (articles édités par Peter Lewin), MacMillan, 2002.

<sup>36</sup> Edgar Morin, *La Méthode (1, La nature de la nature)*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 269-270.

<sup>37</sup> Georges Balandier, *Le Désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988, p. 84-85.

<sup>38</sup> Prigogine lui-même fait le lien entre les bifurcations dans les systèmes dynamiques et les événements dans le monde social : " Le grand historien français Fernand Braudel a écrit : "Les événements ne sont que poussière." Est-ce vrai ? Mais qu'est-ce qu'un événement ? L'analogie avec les "bifurcations" (étudiées surtout en physique du non-équilibre) vient immédiatement à l'esprit " (Ilya Prigogine, " Les jeux ne sont pas faits. Lettre aux générations futures ", <<http://www.unesco.org/opi2/lettres/TextFrancais/PrigogineF.html>>.

<sup>39</sup> Formé initialement en physique et averti des formes de causalité en discussion dans ce domaine.

<sup>40</sup> Rappelons que ce terme introduit par Kuhn désigne, en simplifiant, un modèle à suivre, un ensemble de théories, de méthodes et d'allant-de-soi.

émerger. Le succès de l'un d'entre eux se traduira par une nouvelle phase de stabilité. Le premier exemple traité par Kuhn est la révolution copernicienne, qui substitue, au XVI<sup>e</sup> siècle, un modèle héliocentrique aux modèles géocentriques dominants depuis l'Antiquité. Le livre de Copernic apparaît dans l'analyse de Kuhn comme une cause partiellement contingente ayant des effets structurels : “ *De Revolutionibus* se situe presque entièrement dans la tradition astronomique et cosmologique de l'Antiquité. Cependant, à l'intérieur de son cadre généralement classique, on peut trouver quelques nouveautés qui déplacèrent l'orientation de la pensée scientifique dans des voies qui n'étaient pas prévues par son auteur et qui provoquèrent une rupture rapide et complète avec la tradition ancienne. ”<sup>41</sup> Cette analyse est systématisée dans l'ouvrage le plus célèbre de Kuhn : “ [Les crises] se résolvent non par un acte de réflexion volontaire ou d'interprétation, mais par un événement relativement soudain et non structuré qui ressemble au renversement de la vision des formes. Les scientifiques parlent alors souvent d' “écailles qui leur sont tombées des yeux” ou d'un “éclair” qui a “inondé de lumière” une énigme jusque-là obscure, les rendant aptes à voir ses éléments sous un jour nouveau qui, pour la première fois, permet sa solution. ”<sup>42</sup> L'accent est mis dans cet extrait sur le changement des structures cognitives, mais c'est le caractère “ soudain et non structuré ” de ce changement qui m'intéresse particulièrement.

Le sociohistorien William Sewell Jr se réfère à la théorie de l'évolution et aux écrits de Stephen J. Gould<sup>43</sup> pour réclamer la constitution d'une “ sociologie événementielle ”<sup>44</sup> : “ La vie sociale peut être conceptualisée comme étant composée d'innombrables “faits” [*happenings*] ou rencontres dans lesquelles les personnes et les groupes s'engagent dans l'action sociale. Leurs actions sont contraintes et rendues possibles par les structures constitutives de leurs sociétés. La plupart des faits reproduisent des structures sociales et culturelles sans changement significatif. Les événements [*events*] peuvent être définis comme la sous-catégorie relativement rare des faits qui transforment significativement les structures. ”<sup>45</sup> L'événement “ vrai ” ou “ structurel ” serait alors celui qui transforme les “ structures ”, tout le problème étant de définir ce que sont les structures en question. On peut penser que dans l'analyse qu'en fait Braudel, Lépante correspond bien à ce que Sewell appelle un événement. La même idée se trouve chez un autre historien, Andreas Suter, dans une réflexion sur la méthode du “ ralenti ”, sur laquelle je reviendrai au quatrième chapitre : “ Il est important de distinguer trois notions : le simple fait quotidien, l'événement et enfin l'événement historique. (...) tout ce qu'un observateur voit ne constitue pas pour lui un événement. D'innombrables faits, pourtant consignés dans les archives, tels que naissances, mariages, décès, achats et ventes, élections, etc., et qui dans certains cas ont même attiré l'attention d'un observateur (d'un chroniqueur), ne font pas pour lui événement. Il y faut une qualité supplémentaire, à savoir un caractère inattendu ou extraordinaire par rapport à l'expérience et à l'horizon quotidiens. (...) Un événement historique provoque des changements structurels. ”<sup>46</sup> On trouve une conception assez similaire chez un sociologue habitué aux données historiques et très influencé par Braudel, Immanuel Wallerstein : “ Un système social connaît généralement trois moments successifs : la genèse qu'il faut expliquer, sa vie normale dont on peut tirer les règles générales qui rendent compte de son fonctionnement, et pour finir une sorte de crise ou de moment de “bifurcation”. C'est le moment où diverses directions deviennent possibles et où les choses peuvent basculer sans que l'on puisse prévoir dans quel sens cela va aller. C'est un moment de choix véritable, où chaque petite action peut avoir un impact important. ”<sup>47</sup>

<sup>41</sup> *La Révolution copernicienne*, p. 182.

<sup>42</sup> *La Structure des révolutions scientifiques*, p. 172.

<sup>43</sup> Stephen J. Gould, *Wonderful Life : The Burgess Shale and the Nature of History*, New York, W. W. Norton, 1989.

<sup>44</sup> William Sewell Jr, “ Three Temporalities : Toward a Sociology of the Event ”, in Terence J. Mac Donald (ed.), 1996, *The Historic Turn in the Human Sciences*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 1996, p. 245-280.

<sup>45</sup> William Sewell Jr, 1996, p. 245-280, p. 262.

<sup>46</sup> Andreas Suter, “ Histoire sociale et événements\_ex "événements"\_ historiques : pour une nouvelle approche ”, *Annales Histoire, Sciences sociales*, 52, 1997, p. 546-547.

<sup>47</sup> Immanuel Wallerstein, dans “ Le capitalisme a atteint ses limites historiques ”, Le web de l'humanité, <<http://www.humanite.presse.fr/journal/1997/1997-04/1997-04-23/1997-04-23-035.html>>, 1997.

Sewell et Wallerstein sont des représentants de ce qu'on appelle la sociologie historique, qui a connu un réel renouveau dans les années 1980<sup>48</sup>. Contraints de trouver une place entre les historiens préoccupés de la rigueur du travail sur les sources et leurs collègues sociologues qui réclament des formes de généralisation, les sociologues engagés dans cette voie sont amenés à chercher dans les sciences de la nature des notions permettant de rendre compte des ruptures. Si Sewell s'appuie ainsi sur la paléontologie, d'autres, comme David Starck, s'inspirent des notions de dépendance du sentier<sup>49</sup> développées par les économistes, eux-mêmes inspirés par les physiciens, pour désigner des irréversibilités créées par une situation à l'issue au départ imprévisible<sup>50</sup>.

Je pourrais ainsi multiplier les exemples<sup>51</sup> pour montrer que l'idée que l'on peut faire de la science avec de l'imprévisibilité est à présent largement présente dans les sciences humaines. Le schéma séquentiel (stabilité relative des structures – instabilité laissant plus de place à l'imprévisible – nouvelle stabilité) est beaucoup plus répandu qu'on ne pourrait le croire. Les idées que je souhaite développer ici ne sont pas fondamentalement nouvelles. Simplement, elles n'ont pas véritablement trouvé encore de traduction concrète et systématique en sociologie. La difficulté consiste à définir la place de l'imprévisibilité dans un appareillage conceptuel traditionnel de la sociologie qui est plutôt statique et sériel, sans pour autant construire une énième grande théorie censée effacer ce qui a précédé. Il s'agit de conquérir de nouveaux terrains pour la discipline et non de détruire ce qui a été accompli auparavant. Pour cela, on peut s'appuyer sur des travaux empiriques qui accordent une place réelle à la contingence.

### 3. VERS L'INTEGRATION DE L'IMPREVISIBILITE A LA SOCIOLOGIE

La dimension imprévisible des phénomènes sociaux, partiellement évacuée des canons de la

---

<sup>48</sup> Theda Skocpol (ed.), *Vision and Method in Historical Sociology*, University of Chicago Press, 1992 ; Theda Skocpol and Margaret Somers, "The uses of comparative history in macrosocial inquiry", *Comparative Studies in Society and History*, n° 22, 1980, p. 174-197 ; Terence J. Mac Donald (ed.), *The Historic Turn in the Human Sciences*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 1996.

<sup>49</sup> David Starck, "Path Dependence and Privatization Strategies in East Central Europe", *East European Politics and Societies*, n° 6, 1992, p. 17-54.

<sup>50</sup> En France, il existe aussi des sociologues faisant appel à des données historiques pour étudier la genèse et l'évolution de certaines institutions (en particulier celles qui concernent l'éducation). Les travaux de Jean-Pierre Briand, Jean-Michel Chapoulie ou Jean Peneff sur l'école de la III<sup>e</sup> République (Jean-Pierre Briand et Jean-Michel Chapoulie, "L'enseignement primaire supérieur des garçons en France, 1918-1942", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 36, 1981, p. 87-112 ; Jean-Pierre Briand et Jean-Michel Chapoulie, "Le développement de la scolarisation comme fait institutionnel : une perspective d'ensemble", dans *De l'ethnométhodologie aux approches sociohistoriques*, Séminaire 1988-1989 du groupe de Sociologie du travail de l'Université de Paris VII, 1989, p. 139-174 ; Jean-Pierre Briand et Jean-Michel Chapoulie, *Les Collèges du peuple*, Paris, INRP, CNRS et École normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud, 1992 ; Jean Peneff, *École publique, école privée dans l'Ouest, 1880-1950*, Paris, L'Harmattan, 1987), ou encore ceux d'André Grelon sur les écoles d'ingénieurs (André Grelon (dir.), *Les Ingénieurs de la crise*, EHESS, 1986 ; André Grelon, "Les universités et la formation des ingénieurs en France (1870-1914)", *Formation et emploi*, n° 27-28, 1989, p. 65-88) illustrent cette tendance. À l'inverse de leurs homologues anglophones, ils évitent de théoriser la spécificité de leur pratique, certains se retranchant derrière des références à l'École de Chicago "classique" (Hughes et Becker en particulier). Pour Briand et Chapoulie, par exemple, l'approche historique permet de dépasser les approches fonctionnalistes : "On adopte le point de vue brièvement décrit par Becker dans la préface de *Sociological Work*, lorsqu'il raconte, à la suite de Blumer, sa défiance à l'égard des représentations de la société comme structure, machine, système de forces, systèmes de facteurs, etc. (le même point de vue est dans Cicourel). Nous partageons la même défiance, et la même conception de la société comme action collective : des gens qui font des choses ensemble. Toute chose est le produit de l'action collective de certaines catégories de gens, et non de tendances générales" (1988, p. 168).

<sup>51</sup> La tentative française de fonder une approche "prospective" distincte de la prévision pourrait constituer aussi un bon exemple (Gaston Berger, *Phénoménologie du temps et prospective*, Paris, PUF, 1964 ; Bertrand de Jouvenel, 1972, *L'art de la conjecture*, Sedes-Futuribles ; Jacques Lesourne et Christian Stoffaës (dir.), 1996, *Prospective stratégique d'entreprise : concepts et études de cas*, InterÉditions).

sociologie, revient plus ou moins discrètement dans de nombreux travaux de terrain. On en trouve en particulier dans les approches biographiques et certaines analyses de réseaux sociaux.

### *Les approches biographiques*

Les approches biographiques sont une tradition ancienne de la sociologie, au moins depuis le *Paysan polonais* de Thomas et Znaniecki. Avec la notion de “ carrière ”, certains sociologues de Chicago ont cherché à en systématiser la dimension dynamique et proposé un modèle séquentiel de causalité dont un bon exemple peut être trouvé chez Howard Becker : “ Mais en réalité, toutes les causes n’agissent pas au même moment : il nous faut donc un modèle qui prenne en compte le fait que les modes de comportement *se développent* selon une séquence ordonnée. Nous verrons plus loin que pour rendre compte de consommation de marijuana par un individu, il faut considérer une succession de phases, de changements de comportements et des perspectives de l’individu. Chaque phase requiert une explication, et une cause agissant pendant l’une des phases de la séquence peut avoir une importance négligeable pendant une autre phase. ”<sup>52</sup> La logique des séquences successives permet de mettre en œuvre une autre conception de la causalité et d’envisager l’existence de séquences à l’issue imprévisible quand d’autres sont plus fortement déterminées.

Introduites en France dans les années 1970 les méthodes biographiques ont été l’une des premières tentatives de rupture avec les sociologies synchroniques depuis la guerre<sup>53</sup>. Les travaux conduits selon ces méthodes se fondaient sur une critique de l’approche “ transversale ”<sup>54</sup>, c’est-à-dire des statistiques synchroniques, accusées de sous-estimer des effets de séquentialité et de perdre l’unité des individus, fractionnées en séries de caractéristiques ou de pratiques. En retour, quelques années plus tard, Pierre Bourdieu, grand utilisateur de statistiques, critiquait les travaux sur les histoires de vie, leur reprochant de surestimer l’intégrité et la continuité des individus, et surtout, de laisser dans l’ombre les structures collectives<sup>55</sup>. À la fin des années 1980, plusieurs chercheurs se sont livrés à une sorte de bilan, permettant de mettre en débat les cadres épistémologiques impliqués dans les approches biographiques<sup>56</sup>. Jean-Claude Passeron y défendait une position proche de celle de Bourdieu, mais plus nuancée<sup>57</sup>. Il critiquait lui aussi l’ “ utopie biographique ” de l’exhaustivité de la description d’une histoire où tout fait sens et plaidait pour la réinsertion des biographies dans des structures sociales, mais il proposait deux pistes pour concilier les apports des biographies avec la prise en compte des structures. La première consisterait à s’intéresser à “ l’institution biographique ”, c’est-à-dire à “ l’inscription des itinéraires individuels dans la topographie et les calendriers institutionnels ” (p. 18). La seconde chercherait à réaliser à travers des concepts comme ceux de “ carrière ” et de “ trajectoire ”, l’association entre les “ structurations longitudinales ” et “ le produit agrégé de l’action des individus. ” (p. 20). Au texte de Passeron, qui relevait d’une réflexion épistémologique générale, répondait dans la même revue l’article rédigé par Frédéric de Coninck et Francis Godard, qui analysait minutieusement les formes de causalité et les conceptions des temporalités à l’œuvre dans les travaux biographiques empiriques. Ils distinguaient trois grands modèles d’analyse prenant en compte le temps, le modèle “ archéologique ”, “ centré autour de la recherche d’un point d’origine pertinent à partir duquel d’autres événements vont se mettre en place ”, le modèle du “ cheminement ”, dont l’objet est la forme du processus lui-même, et le modèle “ structurel ”, qui s’intéresse “ aux

---

<sup>52</sup> Howard Becker, *Outsiders*, 1965, trad. franç., Paris, Métailié, 1985, p. 46.

<sup>53</sup> Daniel Bertaux, *Destins personnels et structure de classe*, Paris, PUF, 1977.

<sup>54</sup> Voir Daniel Berthaux, “ Mobilité sociale biographique. Une critique de l’approche transversale ”, *Revue française de sociologie*, XV-3, 1974, p. 329-362.

<sup>55</sup> Pierre Bourdieu, “ L’illusion biographique ”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986, p. 69-72.

<sup>56</sup> Ces débats se sont tenus à l’occasion du colloque “ Biographie et cycles de vie ” (Godard, 1989) et d’un dossier publié par la *Revue française de sociologie* (“ L’approche biographique ”, janvier-mars 1990, XXXI-1).

<sup>57</sup> Jean-Claude Passeron, “ Biographies, flux, itinéraires, trajectoires ”, *Revue française de sociologie*, XXXI, n° 1, 1990, p. 3-22.

temporalités qui débordent une biographie particulière. ”<sup>58</sup> (p. 30).

Dans les trois types de modèles repérés par de Coninck et Godard, la place des déterminismes et de la contingence est très différente. Les modèles de type “ archéologique ” sont pour l’essentiel des modèles déterministes dans lesquels le seul moment où la contingence puisse trouver éventuellement place est “ le point initial d’où l’essentiel découle ” (p. 31). Dans le troisième type de modèle, les divers niveaux de temporalité (le temps historique, le temps des générations, celui des carrières, etc.) sont fondamentalement indépendants les uns des autres, même si la conjugaison de leurs effets dans les trajectoires sociales explique certains phénomènes comme celui des “ faux contemporains ”<sup>59</sup>, ou comme ceux des travaux de Françoise Cribier qui mettent en rapport des itinéraires individuels d’ouvriers et des changements historiques<sup>60</sup>. Ce n’est que dans le second type de modèle, celui du “ cheminement ” (“ le plus foisonnant ”, selon les auteurs), que la contingence trouve une place significative et que les temporalités de différents niveaux interagissent, notamment dans le sous-modèle dit “ bifurcatif ” où “ chaque existence se divise en tronçons calmes, où les choses suivent leur cours, et en moments décisifs où tout est remis en jeu, où les destinées bifurquent les unes des autres ” (p. 36). Dans l’une des recherches citées, celle de Victor Scardigli et Pierre-Alain Mercier, est effectuée une analyse systématique des “ incidents de parcours ” qui ont pu conduire des familles à la pauvreté<sup>61</sup>. Selon de Coninck et Godard, ce sous-modèle “ bifurcatif ” comprend lui-même plusieurs variantes selon le degré de prévisibilité que l’on accorde aux moments d’apparition des bifurcations et à leur fin.

L’étude longitudinale des relations de 75 jeunes suivis depuis la classe Terminale par Claire Bidart et Daniel Lavenu<sup>62</sup> illustre bien le type de recherche qui n’hésite pas à explorer la place de l’imprévisibilité dans les parcours de vie. Bidart et Lavenu mettent l’accent sur le rapport entre la synchronisation ou la non-synchronisation des événements relatifs aux différentes dimensions de la vie et la possibilité qu’un événement “ contamine ” des sphères d’actions différentes. Ils proposent une typologie des trajectoires : “ Une trajectoire “en escaliers”, par paliers successifs dont chaque réalisation nécessite une étape préliminaire de réflexion sur ses atouts et possibilités, une maturation de l’image de soi (...). Une trajectoire par maturation progressive lors d’une période transitoire, rompue par un déplacement géographique qui déplace également la valeur des atouts et des statuts pour déboucher sur une décision de s’engager dans une nouvelle étape (...). Une imbrication d’éléments interdépendants formant un nœud dont la sortie est obtenue par une décision qui conjugue les contraintes (...) [ou qui] se résout plutôt par une “crise” brutale, personnelle, aboutissant à des choix radicaux (...), le tout étant déclenché par un événement “fortuit” ” (p. 53-54). Johanne Charbonneau obtient des résultats similaires dans une étude des trajectoires de femmes ayant vécu une rupture conjugale<sup>63</sup>.

Les travaux biographiques ont en commun de chercher à dépasser la recherche des trajectoires les plus fréquentes, sans pour autant nier l’intérêt de mettre à jour ces régularités, pour explorer des formes d’infléchissement des biographies. À l’échelle des grandes structures sociales, ce qu’ils analysent peut être considéré comme négligeable. Cela ne signifie pas que les grandes structures sont imperméables à l’imprévisibilité. Simplement, pour la saisir à leur niveau, il faut employer d’autres méthodes,

---

<sup>58</sup> Frédéric de Coninck et Francis Godard, “ L’approche biographique à l’épreuve de l’interprétation – Les formes temporelles de la causalité ”, *Revue française de sociologie*, XXXI, n° 1, 1990, p. 23-53.

<sup>59</sup> L’expression est utilisée par Christian Baudelot (1982) pour expliquer les différences de salaires entre ouvriers d’âges différents, différences incompréhensibles si l’on n’introduit pas la notion de génération.

<sup>60</sup> Françoise Cribier, “ Une génération de Parisiens arrive à la retraite ”, rapport CORDES-CNRS, Laboratoire de géographie humaine, 1978.

<sup>61</sup> Victor Scardigli et Pierre-Alain Mercier, *Ascension sociale et pauvreté. La différenciation progressive d’une génération de fils d’ouvriers*, Paris, Éditions du CNRS, 1978.

<sup>62</sup> Claire Bidart et Daniel Lavenu, 1999, “ Enchaînements de décisions individuelles, bifurcations de trajectoires sociales ”, Document Céreq n° 142, VI<sup>es</sup> Journées d’études sur l’analyse longitudinale du marché du travail, Insertion, transition professionnelle et identification de processus, Clermont-Ferrand.

<sup>63</sup> Johanne Charbonneau, *Adolescentes et mères. Histoires de maternité précoce et soutien du réseau social*, Québec, Presses de l’Université Laval, coll. “ Sociétés, cultures et santé ”, 2003.

l'analyse historique par exemple. À l'échelle des trajectoires individuelles ou des groupes de trajectoires, l'imprévisible peut générer des irréversibilités. Un exemple type est fourni par l'orientation scolaire en France : “ La massification engendre une diversification des filières et, ainsi, une hiérarchisation de ces sections. Le parcours de l'élève est jalonné de points de bifurcation, points au cours duquel le système évalue les performances et sélectionne. ”<sup>64</sup> Dans ce type de situation, les structures institutionnelles (système scolaire, ministère de l'Éducation) organisent des moments de bifurcation qui sont stables à leur échelle, mais comportent une part plus ou moins imprévisible à l'échelle des acteurs individuels. Or, pour ceux-ci, une orientation peut se traduire par des conséquences importantes sur le plan des ressources, des relations sociales, des affiliations à des collectifs divers, bref, sur le plan des structures sociales telles qu'elles se manifestent à cette échelle.

### *La dynamique des réseaux sociaux*

L'analyse des réseaux sociaux est un ensemble de travaux dont le point commun est de décrire les structures sociales, non comme un ensemble de catégories ou de groupes, mais comme un système de relations sociales formant des réseaux<sup>65</sup>. Nombre de ces travaux sont plutôt statiques, l'analyse de la structure des réseaux expliquant des opportunités d'action à un moment donné. Certaines études introduisent toutefois une dimension dynamique qui les a fait qualifier de “ constructivisme structural ” par des spécialistes de sociologie historique<sup>66</sup>. Ainsi, dans un texte très connu sur la prise de pouvoir des Médicis à Florence au XV<sup>e</sup> siècle, John Padgett et Christopher Ansell<sup>67</sup> analysent l'évolution du réseau des familles florentines et la place de plus en plus centrale qu'y prennent les Médicis grâce aux liens qu'ils entretiennent à la fois avec les grandes familles aristocratiques traditionnelles et avec les familles enrichies dans le commerce. Leur thèse est que Cosimo de Médicis a pris conscience des possibilités que lui offrait cette situation et a adapté son comportement à la mobilisation de la ressource que constitue le réseau des familles. Sa célèbre ambiguïté dans les conversations, son refus de tout titre officiel étaient nécessaires au maintien des Médicis au centre du réseau, à l'interface de deux sous-réseaux potentiellement opposés. Dans cette analyse, la structure du réseau explique l'évolution des comportements, laquelle explique en retour le maintien ou le développement de la structure. L'approche dynamique permet donc de dissoudre dans le mouvement la vieille opposition entre action et structures. Il n'est plus nécessaire de choisir, entre la structure relationnelle et l'intentionnalité des acteurs, le “ bon ” point de départ analytique.

Un autre exemple intéressant issu de cette tradition de recherche est donné par Mark Granovetter et Patrick Mac-Guire<sup>68</sup>, qui présentent la structure actuelle de l'industrie électrique aux États-Unis (la prédominance de grandes compagnies privées) comme le résultat de l'action au début du siècle de certains individus (Edison) et des réseaux sur lesquels ils pouvaient s'appuyer pour imposer cette solution contre deux autres alors également possibles (un service public unifié ou un ensemble de petits producteurs locaux indépendants). L'analyse conduite par ces auteurs est résumée ainsi dans un texte plus ancien de Granovetter : “ Ces modèles d'équilibres multiples, même indéterminés, sont fort éloignés de la thèse historiciste selon laquelle chaque cas serait unique et tout serait possible. Dans toutes les situations que j'ai étudiées, il n'y a en fait que peu de possibilités véritables. Dans le cas de l'industrie électrique, par exemple, nous ne voyons que trois systèmes d'équilibre possibles : la propriété publique, la production privée et décentralisée, ou un système d'entreprises à capitaux privés. Notre argument principal est que, même en tenant compte des contraintes politiques, techniques ou économiques de l'Amérique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, d'autres issues eussent été

---

<sup>64</sup> François Dubet, Olivier Cousin, Jean Philippe Guillemet, 1991, “ Sociologie de l'expérience lycéenne ”, *Revue française de pédagogie*, n° 94, p. 5-12, p. 6.

<sup>65</sup> Voir Alain Degenne et Michel Forsé, *Les Réseaux sociaux*, Paris, Armand Colin, 1994.

<sup>66</sup> Mustafa Emirbayer et Jeff Goodwin, “ Network Analysis, Culture, and the Problem of Agency ”, *American Journal of Sociology*, vol. 99, n° 6, 1994, p. 1411-1454.

<sup>67</sup> John F. Padgett et Christopher K. Ansell, “ Robust Action and the Rise of the Medici, 1400-1434 ”, *American Journal of Sociology*, vol. 93, n° 6, mai 1993, p. 1259-1319.

<sup>68</sup> Mark Granovetter et Patrick Mac Guire, “ The Making of an Industry : Electricity in the United States ”, in Michel Callon (ed.), *The Laws of the Markets*, Oxford, Blackwell, 1998, p. 147-173.

improbables alors que chacune de *ces* trois possibilités *aurait pu* être réalisée. L'action individuelle et collective, canalisée par les réseaux existants de relations politiques et économiques, ont déterminé l'option qui a finalement été choisie. Une partie importante de l'argumentation concernant de telles situations consiste à caractériser les circonstances donnant lieu à une multiplicité d'équilibres, puis à spécifier les réseaux d'action collective qui ont déterminé le résultat finalement observé ; une partie de ma thèse sur l'industrie électrique est que, lorsque la forme du système fut verrouillée, les autres possibilités furent exclues, et que, dans ces périodes, des théories moins contingentes auraient pu suffire ”<sup>69</sup>. Cette analyse de Granovetter amène une idée très importante : la limitation des possibles. Dans de très nombreuses situations, tout n'est pas possible ou pas également possible, et l'un des intérêts de l'analyse est justement de caractériser le degré d'équivalence des différentes issues. Faire plus de place à l'imprévisible dans l'analyse sociologique ne conduit pas à une position scientifiquement défaitiste dans laquelle on partirait du principe que tout est possible à tout moment. Il s'agit au contraire de cerner le plus précisément possible les contours de l'imprévisibilité.

#### 4. PROBLEMATISER L'IMPREVISIBILITE

Quelle vision du contingent et de l'imprévisible ressort de ces travaux ?

D'abord, l'association soulignée par Simiand entre contingence et imprévisibilité reste vraie dans tous les exemples cités : un événement “ fortuit ” (un problème de santé, une rupture sentimentale) déclenche une rupture de trajectoire ; plusieurs équilibres d'un dispositif économique sont “ équiprobables ” ; un ouvrage change “ l'orientation de la pensée scientifique dans des voies qui n'étaient pas prévues par son auteur ”. Le contingent est imprévisible.

Pour autant, il n'échappe pas nécessairement à la volonté des acteurs : la solution d'une imbrication de problèmes “ est obtenue par une décision qui conjugue les contraintes ” ; un acteur politique réussit à ajuster son comportement de façon à maximiser ses atouts ; dans le choix d'une solution économique, “ l'action individuelle et collective, canalisée par les réseaux existants de relations politiques et économiques, ont déterminé l'option qui a finalement été choisie ” ; un nouveau paradigme scientifique s'impose grâce à la mobilisation de ses partisans.

L'imprévisibilité définit donc aussi un espace d'opportunité que les individus ou les groupes peuvent chercher ou non à investir.

Mais alors, une analyse fine des ressources des uns et des autres ne permettrait-elle pas de revenir à une situation prévisible grâce à un déplacement d'échelle, une sorte de zoom sur la situation d'action ? Les auteurs cités répondent en général par la négative, parce qu'il s'agit d'une situation instable. L'issue de cette situation dépend de l'interaction entre plusieurs acteurs ou types d'acteurs et peut faire intervenir des éléments qui échappent à la maîtrise des acteurs (par exemple des processus physiologiques aboutissant à une guérison ou une aggravation d'un état de santé). Mais cette imprévisibilité prend des formes variables selon les logiques dans lesquelles les acteurs sont engagés et selon les aspects de la situation qu'elle touche.

#### *Imprévisibilités et logiques d'action*

Accepter l'existence de situations à l'issue imprévisible est compatible avec plusieurs façons de considérer l'action et l'interaction.

On peut considérer que les comportements des acteurs sont prévisibles. Remarquons que l'idée de comportements individuels prévisibles n'est en rien réservée aux sociologies holistes ou culturalistes

---

<sup>69</sup> Mark Granovetter, “ Les institutions économiques comme constructions sociales : un cadre d'analyse ”, in A. Orléan (dir.), *L'analyse économique des conventions*, Paris, PUF, 1994, p. 79-94 (p. 92).

qui considèrent qu'il existe des dispositions stables (Bourdieu, Lahire) issues des expériences passées et notamment de l'enfance, sur la base desquelles se construisent les comportements. Les théories individualistes de l'action rationnelle (Gary Becker, James Coleman, etc.), en proposant des modèles de choix en fonction des objectifs à atteindre et des contraintes de la situation, ne laissent pas forcément plus de marge de manœuvre aux acteurs qui n'ont finalement de choix que de " bien jouer " ou de perdre. En définitive, l'acteur purement stratégique de ces théories n'est pas plus " libre " que l'agent prisonnier des structures sociales. Même en supposant que les comportements individuels sont prévisibles, il suffit de considérer que la composition de ces comportements est imprévisible pour faire une place à la contingence.

On peut aussi penser que les comportements eux-mêmes sont imprévisibles, soit pour l'observateur, incapable de comprendre de l'extérieur les finalités des acteurs, soit pour les acteurs eux-mêmes, improvisant au gré des situations selon des logiques changeantes, sans avoir forcément des objectifs très clairs. Il suffit en définitive de laisser aux acteurs la possibilité d'une pluralité de logiques d'action (comme dans la théorie individualiste des " bonnes raisons " de Boudon qui reprend, en la modifiant un peu, la typologie des formes de rationalité de Weber, ou comme dans l' " homme pluriel " de l'approche plus " dispositionnelle " de Lahire) pour redonner de la liberté aux individus, donc de l'imprévisibilité pour l'analyse. La composition de comportements imprévisibles a bien sûr toutes les chances d'être elle-même imprévisible.

Enfin, on peut aussi imaginer que les situations et les comportements des acteurs sont plus ou moins prévisibles selon la configuration des ressources, des contraintes et projets des uns et des autres. La place de la contingence, ou, ce qui revient en partie au même, des marges de manœuvre des acteurs, est alors variable, parfois minime, résiduelle, parfois très large, comme dans les travaux de Immanuel Wallerstein ou William Sewell. L'imprévisibilité, consubstantielle à l'activité sociale, n'a pas une place fixe ( " la part du hasard " ). Elle est parfois négligeable, parfois envahissante. Savoir la repérer, la catégoriser, est un enjeu important de l'analyse sociologique.

Il existe donc en sociologie une variété de théories qui peuvent s'accommoder de l'existence de situations à l'issue imprévisible. Considérer cette imprévisibilité comme une impossibilité pratique de prédire dans des situations complexes ou comme un attribut consubstantiel à l'interaction humaine est une question philosophique dénuée d'intérêt pour l'analyse sociologique.

Le fait que la contingence puisse être considérée comme un jeu d'acteurs mène évidemment à introduire la question du politique. On se trouve alors face aux deux écueils habituels dans lesquels tombent les sciences sociales lorsqu'elles traitent du politique. Le premier, qui marque de nombreux travaux de science politique, est la surestimation des possibilités d'action, qui consiste à tout ramener au jeu des acteurs comme si ceux-ci n'étaient limités ou cadrés dans leur action que par l'existence et les projets d'autres acteurs. L'attention se centre alors exclusivement sur les acteurs et leurs projets et fait du politique une sorte d'instance suprême commandant tous les aspects de la vie sociale. Le second écueil, fréquent dans les recherches sur le changement social, est la surestimation des contraintes, c'est-à-dire la croyance en l'existence de variables " objectives ", ne dépendant pas de la volonté des acteurs et déterminant l'évolution des systèmes. L'action publique est alors considérée au mieux comme un accompagnement de tendances structurelles inéluctables permettant certains ajustements marginaux, au pire, comme une vaine gesticulation ayant pour effet de masquer aux populations le poids des " tendances objectives ". L'analyse de Mark Granovetter et Patrick MacGuire insiste sur le nombre limité de solutions possibles entre lesquelles le jeu politique infléchit le système. Cette démarche implique évidemment de disposer de méthodes permettant de mettre au jour des solutions alternatives qui ne sont pas imposées. Je reviendrai sur ce point par la suite. La question de l'imprévisibilité des situations sociales est elle-même une question politique. Comment doit-on gérer collectivement l'imprévisibilité ?

Mais qu'est-ce qui est imprévisible dans une situation ?

*Les formes de l'imprévisibilité*

L'imprévisibilité peut être organisée et prévue. Expliquons ce qui peut apparaître un peu paradoxal. Dans de très nombreuses situations de la vie sociale, les acteurs s'accordent sur l'organisation d'un moment particulier de décision dont l'issue est conçue au départ comme imprévisible. Il en est ainsi des événements sportifs : tout le monde connaît l'heure du match, les caractéristiques des protagonistes, les règles du jeu, mais l'issue est imprévisible<sup>70</sup>. En démocratie, une élection est un moment du même type : on connaît le jour des élections mais on ne peut pas prévoir avec certitude les résultats, malgré la précision des sondages. Même chose encore pour les concours de la fonction publique dans lesquels, pour les candidats, le moment et les issues possibles sont prévus. La même logique prévaut dans l'organisation de l'orientation scolaire qui fonctionne en France par paliers : à la fin d'un palier, l'élève et sa famille sont confrontés à un moment d'évaluation et de négociation (une orientation peut se refuser) qui décidera des années suivantes et créera donc des irréversibilités relatives<sup>71</sup>. Dans ces exemples, l'imprévisibilité est organisée par des dispositifs matériels et juridiques précis (les règles du jeu, l'isoloir et les urnes, la simultanéité des épreuves de concours, etc.).

En raisonnant à un niveau agrégé et en s'appuyant sur des statistiques, le sociologue peut montrer que l'imprévisibilité n'est pas celle que présentent les organigrammes des conseillers d'orientation et que certains itinéraires sont plus fréquentés par les enfants des couches supérieures et d'autres par ceux des milieux plus modestes. Mais, même un fois prises en compte ces régularités statistiques, il reste une certaine dose d'imprévisibilité dans le système. Cela explique que des enfants de milieu social favorisé peuvent connaître des formes d'échec scolaire, que des enfants d'ouvriers peuvent devenir ingénieurs<sup>72</sup> ou encore que, au sein d'un niveau d'éducation défini par les agrégats statistiques (quatre années d'études après le baccalauréat, par exemple) coexistent des parcours entre lesquels les différences sont très importantes. Même lorsque l'on parvient à dégager des régularités statistiques importantes à un niveau agrégé, il reste des imprévisibilités au niveau des parcours de vie. On peut choisir de s'en tenir à l'étude des trajectoires plus probables en considérant les autres comme négligeables, mais c'est se priver de comprendre certains phénomènes que l'on peut précisément commencer à appréhender en acceptant la présence de formes d'imprévisibilité.

Dans d'autres cas, le moment de l'imprévisibilité est prévu mais pas l'ensemble des issues possibles. C'est le cas dans les négociations diplomatiques et, au moins théoriquement, lors des négociations des contrats qui se multiplient dans la vie publique (contrats de plan État-régions, contrats quadriennaux des établissements publics d'enseignement et de recherche, etc.). On sait quand les négociations auront lieu. Les acteurs se sont mis d'accord sur un " calendrier " mais n'ont pas élaboré une gamme déterminée de solutions. Au niveau des parcours de vie, cette forme d'imprévisibilité se retrouve dans tous les changements d'états amenant une ouverture des possibles, comme le passage à l'âge adulte ou la retraite. On pourrait certainement montrer que ces imprévisibilités prévues se multiplient dans toutes les sphères d'activité et organisent le cantonnement de la contingence dans des lieux et des moments précis et maîtrisés.

Mais l'imprévisibilité peut aussi se produire sans qu'on s'y attende : on parle alors de crise, de bouleversement, de révolution, etc. Un changement s'opère sans que les acteurs impliqués l'aient collectivement envisagé, ce qui n'empêche pas que certains aient pu rechercher consciemment et activement le changement qui s'opérera en définitive. Dans la plupart des cas toutefois, la situation échappe à toute programmation et les conséquences se révèlent aussi inattendues pour tout le monde. Il arrive aussi que, même si l'on ne peut prévoir le moment où la " crise " va se produire, on dispose

---

<sup>70</sup> Il faut qu'elle soit imprévisible pour que l'événement ait un intérêt (la " glorieuse incertitude du sport "). Mais cette imprévisibilité entre en contradiction avec la logique gestionnaire qui prévaut dans le sport professionnel, à tel point que l'échec d'un grand club dans une compétition peut être considéré par certains comme une anomalie, un retour sur investissement qui ne fonctionne pas comme prévu.

<sup>71</sup> Ce type de configuration correspond à ce que Jean-Claude Passeron appelle " L'institution biographique " (Passeron, 1989, p. 18).

<sup>72</sup> Jean-Paul Laurens, 1994, *Un sur cinq cents. La réussite scolaire des enfants d'ouvriers*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

d'avance d'un certain nombre de réponses possibles. Dans les situations de catastrophe climatique ou environnementale, les pouvoirs publics disposent en général de " plans " qui organisent au moins partiellement la réponse à la crise. Il en va de même avec la maladie, imprévisible dans son irruption mais appelant des réponses institutionnalisées (médecin, prise en charge, etc.).

On obtient donc une sorte de typologie des situations d'imprévisibilité en fonction du caractère plus ou moins prévu du moment de déclenchement de la situation aux résultats imprévisibles et de l'existence d'une série d'issues prévues.

Une situation peut évoluer pour passer d'un type d'imprévisibilité à un autre. Dans le modèle des révolutions scientifiques de Thomas Kuhn, tout commence avec la crise du paradigme dominant. On ne sait pas alors quel concurrent va émerger. Lorsque celui-ci s'est constitué et stabilisé, on sait que la confrontation se soldera par la victoire de l'un ou l'autre, mais qu'une troisième solution est exclue. On est alors passé d'une situation dont les issues ne sont pas déterminées à une autre dans laquelle deux issues seulement sont possibles : le maintien du paradigme antérieur ou la victoire du nouveau prétendant. À l'inverse, il arrive que des négociations au départ considérées comme bien cadrées débouchent sur une " crise " plus grave où plus rien n'est prévisible, ou qu'un événement sportif bien planifié tourne à la catastrophe. Le degré d'imprévisibilité des situations est fluctuant et, au fond, lui-même partiellement imprévisible !

TABLEAU 1. — *Les formes de prévisibilité des situations*

<i>Moment Issues</i>	<i>Moment prévisible</i>	<i>Moment imprévisible</i>
Issues prévisibles	1. Carrefour (orientation scolaire, événements sportifs)	2. Risque anticipé (événements climatiques ou environnementaux, maladie, chômage)
Issues imprévisibles	3. Transition de cycle (négociation diplomatique, passage à la retraite)	4. Crise, catastrophe (événements non anticipés)

Dans ce schéma, l'imprévisibilité est implicitement la même pour les acteurs concernés et pour un observateur. Mais évidemment, ce n'est pas le seul cas de figure. De très nombreuses situations font intervenir des groupes d'acteurs différents dont certains prévoient l'arrivée d'une certaine situation et pas les autres<sup>73</sup>. Les situations de type 2, par exemple, peuvent souvent être décrites comme mettant aux prises des acteurs pour lesquels elles sont inédites (victimes d'un licenciement, malades) et d'autres pour qui elles relèvent de la routine (personnes en charge de l'aide à la recherche d'emploi, médecins). Ce qui, au niveau individuel, est une imprévisibilité forte (en général on ne prévoit pas de tomber malade) apparaît au niveau agrégé que représentent les intervenants " institutionnels " comme sans surprise (le médecin sait qu'il y aura toujours des malades). Il y a donc là un jeu d'échelle qui s'incarne dans l'existence même des dispositifs de réponse aux problèmes dont l'apparition reste imprévisible au niveau individuel. Cela ne représente pas une grande difficulté pour l'analyse, pour peu que l'on se donne la peine de décomposer la situation en faisant apparaître les différents types d'acteurs et de ressources et qu'on les mette en perspective par rapport aux niveaux d'action qui sont impliqués.

La gestion de l'imprévisibilité est un enjeu social et peut donner lieu à des choix sociétaux très différents. Comparant le passage à l'âge adulte au Québec et en France, Johanne Charbonneau<sup>74</sup>

<sup>73</sup> Francis Chateauraynaud et Didier Tornay, *Les Sombres Précurseurs. Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1999.

<sup>74</sup> Johanne Charbonneau\_ex "Charbonneau J.", 2003, " De l'irréversibilité\_ex "irréversibilité"\_ des trajectoires dans le début de l'âge adulte ", colloque " L'anticipation : entre risque\_ex "risque"\_ et incertitude ", 30-31 janvier 2003, Paris.

montre qu'un même problème social – l'orientation scolaire et professionnelle – peut donner lieu à des modes opposés d'institutionnalisation de la contingence. En France, on le sait, les orientations scolaires se font à des moments bien précis et ont des effets très peu réversibles : un collégien orienté vers l'enseignement technique revient rarement vers l'enseignement général ; un lycéen non admis en section scientifique perd pratiquement toutes ses chances d'accéder à une classe préparatoire aux grandes écoles ou à une université scientifique ; l'absence d'un diplôme de grande école exclut de fait de certaines fonctions professionnelles, etc. Pour " réussir " dans les voies les plus valorisées par le système (à supposer que ce soit le projet de l'élève et de sa famille), il est décisif d'être performant au bon moment. Tout retard est pénalisant. La précocité est un avantage. Au Québec, à l'inverse, il est très fréquent qu'à l'âge où les lycéens français accroissent leurs efforts ou expérimentent l'échec scolaire (même relatif), leur homologues canadiens quittent l'enseignement pour travailler, accumulent un petit pécule, puis voyagent, avant de reprendre plus tard des études. Là où les premiers sont déjà en partie fixés sur leur sort (ils sont déjà exclus d'un certain nombre de " filières "), les seconds gardent ouverts beaucoup plus de futurs possibles et tendent d'ailleurs à différer le plus possible le moment des choix. Les deux systèmes peuvent produire des souffrances : celle de l'échec précoce en France, celle des illusions trop longtemps entretenues au Québec. Ils ont des effets similaires sur les inégalités sociales : on sait comment le système français, sous couvert de méritocratie, favorise les élèves d'origine aisée et que l'accroissement de la durée des études ne s'est en rien traduite par une démocratisation des chances. L'important ici est que les deux systèmes organisent différemment les moments de choix (et donc de contingence) et les conséquences de ces choix. Là où les jeunes Québécois conservent assez longtemps la possibilité de revenir sur certaines orientations, la majorité des jeunes Français (exclus des filières d'élite qui laissent le plus de possibilité de choix) font l'expérience de ces conséquences à long terme des choix : les irréversibilités.

## Chapitre 2

# Irréversibilités

« Les formes qu'affectent les groupes d'hommes unis pour vivre les uns à côté des autres, ou les uns pour les autres, voilà le domaine de la sociologie »

Georg Simmel, *Sociologie et Épistémologie*

Parfois, des situations à l'issue imprévisible, au moins partiellement contingentes, ont des conséquences durables qui deviendront les ingrédients d'autres situations. Parmi les multiples termes disponibles pour désigner ces antécédents ou conséquences des séquences d'action, j'ai choisi d'utiliser le terme d'irréversibilité parce qu'il implique la référence à la dimension historique ou dynamique des phénomènes. Ce terme a entre autres été popularisé dans le monde scientifique par les travaux de Ilya Prigogine en thermodynamique et plus généralement par la théorie des systèmes dynamiques. L'idée en est que, dans les systèmes physiques, on ne peut pas toujours revenir à un point de départ par simple inversion du sens des équations. À la suite entre autres de la publication du livre écrit par Ilya Prigogine en collaboration avec la philosophe Isabelle Stengers (*La Nouvelle Alliance*), ces idées se sont diffusées dans les sciences sociales. Des économistes ont tenté de transposer la notion d'irréversibilité dans leur discipline<sup>75</sup>. Par exemple, pour Giovanni Dosi et Stanley Metcalfe<sup>76</sup>, qui se réfèrent aux travaux de Prigogine, « la notion d'irréversibilité a trait, dans le champ économique et social, à la possibilité que des actions, engagées aujourd'hui par des individus ou des groupes, entraînent des conséquences qui vont modeler et contraindre à l'avenir les processus de décision ou la structure du système, ou encore sa trajectoire de changement » (p. 37) ; plus loin : « nous allons considérer sous le signe de l'« irréversibilité » tous les comportements pour lesquels *l'histoire individuelle et l'histoire collective comptent.* » (p. 44). La référence aux notions issues de la thermodynamique n'est pas une application mécanique mais une transposition, une traduction, qui ouvre sur les questions relatives à l'action et à l'histoire.

Que peut être une irréversibilité en sociologie ? Dans la plupart des conceptions de la sociologie et plus généralement d'ailleurs des sciences sociales, il y a des entités qui sont plus durables que l'action ou l'interaction. Même les sociologues les plus « micro », les plus proches de l'interaction, ont des mots pour désigner des entités durables distinctes des personnes : cadres, allant-de-soi, ethnométhodes, etc. Revenons sur les quelques exemples commentés dans le premier chapitre pour relever ce qui a été créé dans les situations contingentes qui sont décrites. Du côté des approches biographiques, nous trouvons la

---

<sup>75</sup> Robert Boyer, Bernard Chavance, Olivier Godard (dir.), *Les Figures de l'irréversibilité en économie*, Éditions de l'EHESS, 1991.

<sup>76</sup> "Approches de l'irréversibilité en théorie économique", in Robert Boyer, Bernard Chavance, Olivier Godard (dir.), *Les Figures de l'irréversibilité en économie*, op. cit., p. 37-68.

« valeur des atouts et des statuts » (Bidart et Lavenu, 1999), des relations sociales (Bidart et Lavenu, 1999 ; Charbonneau, 2003), des projets, des emplois, des orientations scolaires. Pour Padgett et Ansell (1993, la prise de pouvoir des Medicis), c'est à la fois un pouvoir politique et un système de relations. Pour Granovetter et Mac Guire (1998, la distribution de l'électricité aux États-Unis), c'est une organisation économique et industrielle dans un secteur, c'est-à-dire des firmes et des modes de production et de distribution d'une ressource. Pour Kuhn (1962), c'est un paradigme, c'est-à-dire (entre autres !) un modèle à suivre, une définition de la scientificité, des théories et des méthodes.

Il faut préciser ici immédiatement un point important pour éviter les malentendus que le terme pourrait induire : ces irréversibilités sont toujours relatives. Ce qui a été construit peut être déconstruit. Rien n'est définitif. Les éléments créés ne sont irréversibles que dans la mesure où ils survivent à leur moment de création et où ils interviennent dans des situations ultérieures. La notion d'irréversibilité implique toutefois que déconstruire ce qui a été construit ou défaire ce qui a été fait n'est pas revenir au point de départ. On peut chercher à faire ressembler le futur au passé, mais on ne peut pas retrouver le passé. Celui-ci laisse toujours des traces, matérielles ou immatérielles.

Quels sont ces éléments qui survivent à l'action ou qui en émergent ?

Les exemples du premier chapitre concernent des éléments de nature et de taille extrêmement variées. Qu'ont-ils en commun ? Tous sont des legs du passé avec lesquels les acteurs du futur devront compter, qu'ils soient ceux-là mêmes qui ont contribué à créer les irréversibilités ou qu'ils soient en quelque sorte les héritiers de leur action. Pour ceux qui devront compter avec eux, ces éléments deviendront des ressources ou des contraintes, des ingrédients de l'action. Les ressources peuvent se situer sur un plan cognitif, relationnel ou institutionnel, ou sur un plan matériel. Elles ont en commun d'être des legs du passé.

Chaque ressource peut être symétriquement constituée en contrainte, par les limites qu'elle assigne aux possibilités d'action, par les efforts qu'elle impose à l'acteur pour être mobilisée, par le fait qu'elle puisse être utilisée par d'autres acteurs entrant en interaction avec lui, par le sens que lui donnent les acteurs, par les effets mêmes de la configuration concrète de l'action. Réciproquement, chaque contrainte peut être transformée en ressource, ne serait-ce que parce qu'elle cadre l'action. Certains éléments constituent des ressources pour une collectivité mais une contrainte pour les individus qui en sont membres. C'est le cas des impôts, des lois, des normes plus ou moins explicites, etc. Mais il est toujours possible pour un acteur dans une situation concrète de transformer ces contraintes en ressources dans l'interaction avec d'autres acteurs : une loi peut être utilisée dans un conflit pour obtenir gain de cause, une norme peut être utilisée pour justifier certaines actions, etc. En simplifiant, on pourrait dire qu'il suffit en fait qu'un élément soit utilisé activement pour devenir une ressource, alors que, s'il est subi passivement, il constitue une contrainte. Les irréversibilités peuvent donc être à la fois des ressources et des contraintes.

Les irréversibilités sont aussi des enjeux. Si l'on se situe au départ d'une séquence d'interaction (à quelque échelle que l'on définisse celle-ci), elles se présentent comme des ressources ou des contraintes que l'on peut chercher à s'approprier ou à détruire. Si l'on se projette sur l'issue de la séquence, il peut s'agir de les redéfinir de façon plus ou moins durable. Si l'on prend la métaphore habituelle du jeu, on pourrait dire que certains cherchent à emporter les enjeux avec les cartes dont ils disposent, les gains et les pertes constituant alors la principale irréversibilité de la séquence, alors que d'autres pourront chercher à modifier les

règles du jeu, et dans ce cas, ce sont les nouvelles règles qui sont la part d'irréversibilité de la séquence<sup>77</sup>.

Mais il est un autre type d'irréversibilité, tellement évident qu'on court le risque de ne pas le voir si l'on en postule trop facilement la spécificité : les protagonistes de ces actions ou interactions. Les humains, qu'ils soient baptisés « acteurs », « individus », « membres », « agents » ou « personnes », sont le produit d'actions antérieures comportant une part d'imprévisibilité : formation d'un couple, fécondation, éducation, expériences diverses, etc. La construction d'un acteur social à partir d'un enfant d'*homo sapiens* est une longue affaire faite de continuités, de ruptures, de choix momentanés, d'accidents... C'est une histoire. La même chose peut être dite d'acteurs plus collectifs tels que les organisations. Elles sont nées d'une suite d'interactions, d'actions, de décisions, elles ont une histoire et une forme de continuité. Les « acteurs sociaux », au sens large du terme, sont donc l'une des formes de ce qui peut préexister et/ou survivre aux séquences d'action.

Acteurs et ressources se combinent de différentes façons pour constituer des entités collectives — des « formes sociales », pour reprendre un vieux terme générique. Comme nous le verrons plus loin, ces formes sociales ont donné aux sociologues l'occasion de déployer une grande créativité langagière (groupes, cercles, communautés, institutions, mondes, organisations, systèmes, configurations, etc.), ce qui est une marque de leur importance. Certaines de ces formes constituent elles-mêmes des acteurs agrégés (c'est le cas des organisations, par exemple), qui font sens pour leurs « membres », d'autres sont de simples agrégations de relations sociales, des réseaux. Comme les acteurs et les ressources, les formes collectives préexistent aux séquences d'interaction, peuvent s'y voir détruites ou altérées et y survivent en général. Elles sont aussi le fruit d'irréversibilités accumulées. Elles ont une histoire.

Ces trois formes d'irréversibilités, qui sont des types d'ingrédients de l'action, correspondent assez bien aux trois dimensions de l'« expérience » sociale que perçoit François Dubet. La construction des acteurs rappelle ce que Dubet nomme la « subjectivation », cette poursuite de la réalisation d'un soi unique. Les ressources, qui sont aussi des contraintes et des enjeux, sont sur le même registre que ce qu'il appelle la « stratégie », cet aspect de l'action tourné vers la compétition et le pouvoir, c'est-à-dire pour partie le contrôle des ressources. Enfin, les formes collectives sont bien le lieu de ce qu'il nomme l'« intégration », c'est-à-dire de la participation des acteurs à différentes formes de « nous »<sup>78</sup>. Cette convergence, non recherchée au départ, est intéressante parce que je ne pars pas du même point que Dubet, c'est-à-dire de l'expérience des acteurs telle qu'ils la décrivent et que le sociologue la décrypte, mais plutôt de l'analyse des formes sociales et de leur changement.

Au fond, peu importe que les entités durables considérées soient des institutions, des dispositifs matériels, des catégories de pensée. Pour qu'un questionnement sur la dynamique de l'action et des formes sociales puisse être intéressant, il suffit en définitive d'accepter deux idées : l'idée que certaines choses préexistent à l'action et peuvent éventuellement y survivre, et l'idée que ces choses peuvent changer. Autrement dit, il faut pouvoir considérer au moins

---

<sup>77</sup> Évidemment, le jeu n'est pas la totalité de ce qui peut être en jeu. À travers celui-ci, les relations entre joueurs sont un enjeu souvent bien plus important que les gains ou les pertes.

<sup>78</sup> Cela correspond aussi à ce que Siegwart Lindenberg nomme des « signaux relationnels », c'est-à-dire des significations produites dans l'action et distinctes de ce qui semble en être l'enjeu, signaux qui concernent les relations aux autres dans lesquelles l'acteur est engagé (« Social Rationality as a Unified Model of Man (Including Bounded Rationality) », *Journal of Management and Governance*, 5 (3-4), 2001, p. 239-251).

deux niveaux de temporalité, celle de l'action (ou de la pratique ou de l'interaction, de l'expérience) quelle que soit la façon dont on la définit, et une autre, faite de séquences plus longues.

Je commencerai par examiner la distinction entre les « acteurs » et les ressources ou contraintes avec lesquelles ils sont amenés à composer. Ensuite, je proposerai une typologie des formes canoniques de ressources avant d'aborder les configurations plus complexes que constituent les formes collectives, les « structures sociales ». C'est donc un exercice d'ontologie assez traditionnel, mais il est nécessaire à la suite du raisonnement. Les catégories que je propose sont suffisamment génériques pour rester compatibles avec de multiples constructions théoriques existantes. Je me suis attaché à les concevoir comme des entités dynamiques, susceptibles de changer, parfois de façon imprévisible.

## 1. Acteurs, ressources et contraintes

Le choix des termes de « ressource » et « contrainte » n'est évidemment pas neutre. Il suggère une conception dans laquelle des « acteurs » subissent ou manipulent toutes sortes d'« ingrédients » au cours de leurs actions et interactions. Il introduit donc une distinction entre deux types fondamentaux d'entités, celles qui agissent et celles qui peuvent être agies.

Cette distinction ne recouvre pas tout à fait celle que l'on peut établir entre les « humains » et les « non-humains ». En effet, un acteur individuel est constitué de multiples ingrédients biologiques (patrimoine génétique, caractéristiques physiques, cellules, etc.) et non biologiques (nom, identité sociale dans ses différentes manifestations<sup>79</sup>). En reprenant ici les formulations d'Harrison White, on pourrait dire que l'acteur social individuel naît d'une configuration d'éléments divers, en tant qu'« identité » cherchant plus ou moins à contrôler son environnement : « Le lever de chaque matin demande la reproduction d'un soi qui a été déconstruit dans le sommeil. Dans ce processus de reproduction, les éléments du monde biophysique sont bricolés avec des bouts de réalité sociale pour produire le soi éveillé et responsable » (White, 1992, p. 5). On peut trouver des conceptions similaires chez E. Goffman et bien d'autres auteurs d'inspiration interactionniste. En ce sens, les acteurs collectifs (les organisations, par exemple) ne diffèrent pas fondamentalement des acteurs « individuels ». Ils sont eux aussi faits de multiples ingrédients humains (les membres) et non humains (nom, identité collective, règles internes, etc.). Par ailleurs, un humain peut être constitué en ressource par un autre acteur et manipulé par lui comme un « non-humain ». La délimitation entre ce que l'on considère comme des acteurs ou comme des contraintes ne va donc pas de soi. Elle devient particulièrement épineuse pour les acteurs individuels, partiellement assimilables aux humains biologiques.

La question des critères de l'humanité n'est pas simple, mais en sociologie, il faut bien à un moment ou un autre faire un choix pour pouvoir travailler empiriquement. Même si elle ne va pas sans difficulté, l'idée que tout humain est (au moins potentiellement) un acteur social me semble la meilleure. Elle préserve l'idée de Weber sur la commune humanité du chercheur et de ceux qu'il étudie, ce qui permet de « 'comprendre' par reviviscence »<sup>80</sup>. L'humain comme acteur social se distingue de l'humain comme simple représentant de l'espèce en ce qu'il

---

<sup>79</sup> Par exemple les codes administratifs d'identification (numéro de sécurité sociale, de compte en banque, etc.).

<sup>80</sup> Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, 1904, Pocket 1992 pour la version française citée, p. 151.

intègre différents artéfacts, socialement constitués et historiquement variables<sup>81</sup>, qui contribuent à forger son identité sociale. Un humain est toujours potentiellement un acteur social, mais il ne le devient pas seul.

De la même façon, un acteur collectif n'est pas une simple collection d'humains mais un ensemble se dotant d'une forme d'identité (ne serait-ce qu'à travers une désignation collective) et cherchant aussi plus ou moins à contrôler son environnement. La notion d'acteur social, telle qu'elle est ainsi définie, est proche de la notion d'« identité » chez White : « une identité est n'importe quelle source d'action qui n'est pas explicable par des régularités biophysiques, et à laquelle des observateurs peuvent attribuer du sens. Un employé, une communauté, une foule, soi-même, peuvent être des identités. Une identité est perçue par les autres comme ayant une continuité non problématique. Les identités ajoutent, par les conflits auxquels elles les exposent, aux contingences auxquelles les autres identités doivent faire face »<sup>82</sup>. Si je préfère l'expression d'« acteur social » à celle d'« identité », c'est que le projet du présent ouvrage est de développer quelques inflexions possibles d'une tradition sociologique considérée comme partiellement cumulative, plutôt que de produire ou de renforcer une terminologie autonome telle que celle que propose White. Par ailleurs, si certaines notions que j'utilise sont proches de celles de White — proximité que je ne manque pas de signaler — quelques différences renforcent ma préférence pour un vocabulaire plus traditionnel.

La continuité des acteurs individuels est un allant-de-soi de nombreuses théories sociologiques, qu'elles relèvent de la tradition individualiste, dans laquelle les briques de base de la construction sociale ne sont pas censées se modifier au cours du temps, ou qu'elles insistent sur la détermination sociale des comportements et considèrent que les « dispositions » s'acquièrent pour l'essentiel dans l'enfance et restent stables par la suite. Quelle que soit la conception que l'on ait de l'acteur (ou agent, personne, etc.), il est possible de mettre en question sa stabilité et d'étudier les cas où s'opèrent, aux yeux des acteurs ou à ceux des observateurs, des ruptures, des redéfinitions impliquant des phases d'imprévisibilité. Les études de type biographique évoquées dans le chapitre précédent montrent l'existence, finalement pas si rare, de ces réorientations, bifurcations, ruptures de trajectoires. Certains travaux se sont même concentrés sur ces moments<sup>83</sup>. Même issus de cadres théoriques différents, ils convergent autour de scénarios finalement assez proches de la façon dont Kuhn décrit les révolutions scientifiques : fragilisation d'une situation (professionnelle ou familiale en général) jusque-là considérée comme stable — moment de crise, de doute, d'indétermination —, reconstruction d'une stabilité relative. Dans ces situations, se modifient certains des éléments constitutifs des acteurs sociaux considérés, que ces éléments soient biologiques (altération de la santé, de l'intégrité physique), ou sociaux (éléments identitaires, dispositions, routines, etc.). La continuité des acteurs individuels est le résultat d'une construction permanente du soi, à travers toutes les formes de présentation et les interactions. Parfois, des individus biologiques peuvent choisir d'être plusieurs acteurs sociaux (cas de

---

<sup>81</sup> Il n'est pas nécessaire ici de rappeler toutes les analyses de la construction historique de la notion d'individu (Durkheim, Elias) et ses variations dans le temps. C'est un des acquis de la sociologie que, sur la même base biologique (l'espèce humaine), des formes d'acteurs très différentes ont pu être constituées dans différents contextes historiques.

<sup>82</sup> Harrison C. White, *Identity and Control*, Princeton University Press, 1992, p. 6.

<sup>83</sup> Catherine Negroni, « La bifurcation à partir d'expériences de reconversions professionnelles volontaires » ; Sophie Pochic, « Les bifurcations à la lumière du chômage : le poids des conseils et des contraintes » ; Sophie Denave, « À partir des ruptures professionnelles volontaires », communications pour le colloque « L'anticipation : entre risque et incertitude », Paris, 30 et 31 janvier 2003.

« doubles vies »)<sup>84</sup> ou de devenir « quelqu'un d'autre » (changements d'identités). Au fond, il faut prendre au sérieux jusqu'à un certain point les récits dans lesquels des personnes déclarent que « leur vie a changé » ou « qu'ils ne sont plus les mêmes » et accepter l'idée que la définition sociale des acteurs peut se trouver modifiée à l'issue de certaines séquences, ce qui fait des acteurs individuels l'une des formes de l'irréversibilité<sup>85</sup>.

Le raisonnement est encore plus facile pour les acteurs collectifs, qui peuvent se redéfinir à différents moments sous l'impulsion de jeux internes et d'interactions externes. Une association ou une entreprise se crée, change de nom, se « restructure », se « recentre », se dissout, etc. La complication pour les acteurs collectifs vient plutôt du niveau d'analyse. Si l'on se place au niveau des acteurs individuels — les « membres », — le collectif est en général un enjeu, une ressource, un contrainte, bref, un non acteur que l'on peut essayer d'orienter dans un sens ou un autre. En revanche, si l'on modifie le niveau d'analyse pour se centrer sur les collectifs d'un certain type, alors ceux-ci apparaissent comme des acteurs, « réunitarisés » pour reprendre l'expression d'A. Giddens. Or, le niveau pertinent pour comprendre le comportement des acteurs collectifs n'est pas toujours le même. Dans certaines situations on peut analyser leurs interactions à un niveau agrégé alors que, dans d'autres cas, il est absolument nécessaire de « descendre » au niveau des membres, de leurs projets, de leurs relations. C'est la question délicate de l'encastrement et du découplage sur laquelle je reviendrai dans le troisième chapitre.

Il y a donc deux types d'irréversibilités : celles qui peuvent être considérées comme des acteurs, individuels ou collectifs, et les autres, qui sont pour les acteurs des ressources et des contraintes. La gamme des éléments qui peuvent être désignés ainsi est évidemment très vaste, mais il est intéressant de les catégoriser parce que leur sensibilité à la contingence peut se révéler très variable.

## 2. Les ressources cognitives

Certaines ressources semblent essentiellement matérielles : objets, sources d'énergie, outils... D'autres semblent immatérielles : information, connaissances, règles, normes... Mais la plupart des ressources sont les deux à la fois. Un objet a des propriétés physiques mais aussi des propriétés symboliques, une signification, une dimension esthétique. L'information est enregistrée sur des supports matériels, elle peut être codée, manipulée. Les connaissances sont implantées dans des objets techniques. Les règles se matérialisent dans des dispositifs de sécurité, des garde-fous, des procédures. Elles s'écrivent. Comme les acteurs, les ressources sont des assemblages hétéroclites d'éléments matériels, éventuellement biologiques, et de formes non matérielles. Ce sont les acteurs qui construisent ces assemblages et leur donnent du sens, le sens en étant d'ailleurs une composante essentielle. Comme toujours, la définition de ce qui fait ressource peut se faire « de l'extérieur » par l'observation des pratiques et des usages, ou bien « de l'intérieur », à travers la désignation des acteurs et l'importance qu'ils accordent à quelque chose.

---

<sup>84</sup> L'intégrité et l'unicité des acteurs individuels est un autre allant-de-soi. Or, les comportements d'une personne peuvent être si différents selon les registres d'activités considérés et sans lien apparent d'une activité à l'autre que l'on peut aussi bien considérer parfois que l'on a affaire à un acteur social différent dans chacune des sphères d'activité.

<sup>85</sup> On peut d'ailleurs assez raisonnablement avancer l'hypothèse que les constructions réflexives de soi prennent de plus en plus d'importance dans la vie des personnes.

Certaines ressources ont la particularité d'être essentiellement présentes dans la tête des acteurs individuels. Toutes les sociologies ont des mots pour désigner ce qui oriente « de l'intérieur » les comportements : « projets », « finalités », « intentions », « stratégies », « tactiques », « valeurs », « traditions », « routines », « affects », « ethnométhodes », « allant-de-soi », « dispositions », « habitus ». Les notions ne manquent pas. Avant de les examiner de plus près, je voudrais mettre en évidence leurs points communs. Ce sont tous des éléments que les sociologues supposent installés quelque part dans la mémoire des acteurs individuels et qui interviennent dans leurs choix, leurs comportements, leurs pratiques, leurs interactions. Ils sont la dimension « psychologique » ou « cognitive » des théories sociologiques. Je les appellerai ici par commodité « ressources cognitives » puisqu'elles sont censées relever de cette dimension. En simplifiant un peu, on peut distinguer deux types d'attitudes possibles en ce qui concerne ces ressources. Soit on émet l'hypothèse que l'on peut effectivement les mettre en évidence « de l'extérieur », ce qui oblige à formuler des hypothèses, ou plutôt des postulats, sur l'organisation cognitive des êtres humains, en faisant éventuellement appel aux acquis de la psychologie, de la psychanalyse (le caractère « inconscient » de l'habitus) ou des sciences cognitives. Soit, par prudence méthodologique, on renonce à faire ce type d'hypothèse et on se concentre sur ce qui apparaît dans les actes discursifs des acteurs, en se contentant de repérer et catégoriser des régularités dans ces actes. Ce qui différencie fondamentalement les « valeurs » de Weber et les « grandeurs » de Boltanski et Thévenot<sup>86</sup>, c'est que pour le premier, les valeurs sont les raisons de l'action (leur cause), que le sociologue peut « comprendre par reviviscence », alors que pour les seconds, les grandeurs sont des formes de justification qui font suffisamment sens commun pour être utilisables par les acteurs dans des négociations, des débats ou des conflits, et qui peuvent être objectivées à travers leurs usages discursifs par un observateur extérieur. Pour Weber, les acteurs croient en ces valeurs et ajustent leurs comportements en fonction de celles-ci. Pour Boltanski et Thévenot, il n'est pas nécessaire de faire des hypothèses sur la sincérité des acteurs, il suffit de constater qu'ils font comme si les grandeurs pouvaient être partagées par ceux avec lesquels ils débattent. Entre les deux, on pourrait citer Merton pour qui les normes (dans ce cas celles des scientifiques) peuvent être plus ou moins internalisées : « Dès lors que l'institution [scientifique] demande une activité désintéressée, il est de l'intérêt des scientifiques de s'y conformer, sous peine de sanctions et, si la norme a été internalisée, sous peine de conflit psychologique »<sup>87</sup>.

Une façon d'interpréter la différence entre ces deux orientations est de dire que, dans l'orientation « cognitive », on s'intéresse plutôt aux ressources individuelles, alors que dans l'orientation « discursive », les ressources sont nécessairement collectives. Mais une même ressource peut être considérée des deux points de vue. Une valeur par exemple peut être vue comme une raison de l'action (Weber), qui, à la limite, peut être spécifique à celui qui y adhère, ou comme une convention collective, ou encore comme un allant-de-soi partagé par les acteurs qui s'y réfèrent (Boltanski et Thévenot). Ce qui change, c'est l'angle choisi par l'observateur, qui, dans le premier cas, prend le point de vue d'un acteur individuel face à une situation, et dans le second, essaie de comprendre ce qui se passe entre plusieurs acteurs en interaction.

Il y a donc entre les deux orientations deux différences distinctes en ce qui concerne les ressources cognitives : une différence d'attitude sur ce qui peut être observé et une différence

---

<sup>86</sup> Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification : Les Economies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

<sup>87</sup> Robert Merton, *The Sociology of Science*, University of Chicago Press, 1973, p. 276.

d'angle. Même s'il y a une certaine logique dans leur association, puisque les hypothèses cognitives concernent les cerveaux individuels, ces deux différences pourraient être dissociées. On pourrait très bien refuser les hypothèses « cognitives » mais choisir l'angle de vue des individus confrontés à des situations (angle privilégié par les approches « individualistes » mais parfois adopté aussi par des approches plus structurelles). On se contenterait alors d'observer des comportements récurrents sans faire d'hypothèses sur le mécanisme cognitif de leur production. On retrouve là l'attitude « comportementaliste » qui a longtemps été associée aux enquêtes par questionnaires dans la sociologie américaine. À l'inverse, on pourrait adopter un angle de vue « interactionniste » et poser des hypothèses cognitives sur la façon dont chacun interprète les attitudes des autres.

Les deux orientations convergent largement sur certaines des formes des ressources cognitives et il est possible d'élaborer une typologie de ces ressources qui ne soit pas nécessairement dépendante de l'orientation que l'on choisit. Il suffit pour cela que les types ne soient pas des types de raisons de l'action mais des types d'ingrédients de l'action. La différence est toutefois importante. Des ingrédients ou des ressources ne sont pas comme les raisons des déterminants de l'action, des causes qui s'insèrent dans le schéma classique faisant correspondre à chaque cause sa conséquence. Les ingrédients peuvent être activés ou non, ils peuvent se combiner. Ils sont partie prenante de la construction des actions, mais dans un schéma plus complexe que le modèle unicausal classique.

Mon intention ici n'est pas d'élaborer une théorie sophistiquée de la dimension cognitive de l'action, qui mériterait des développements autrement plus approfondis, mais de construire quelques outils robustes permettant d'intégrer cette dimension à l'étude des dynamiques sociales tout en restant compatibles avec des théories plus approfondies.

Pour construire cette typologie des ingrédients cognitifs de l'action, autrement dit des ressources cognitives, j'ai choisi de repartir de la célèbre typologie de Weber sur les rationalités de l'action, et de m'appuyer sur le prolongement que lui a donné R. Boudon dans sa typologie des « bonnes raisons »<sup>88</sup>. Ce qui m'intéresse dans ces deux typologies, ce n'est pas la question de la rationalité. Toute action sociale présente une forme de rationalité et la démarcation entre le rationnel et l'irrationnel ne m'intéresse pas. Mais ces typologies font apparaître des ingrédients de l'action qu'il est intéressant de discuter pour comprendre les ressources collectives.

Pour Weber, il y a quatre formes de rationalité : en finalité, en valeur, traditionnelle, affectuelle. Quatre formes possibles de ressources cognitives : les finalités, les valeurs, les traditions et les affects. Les affects posent le problème des sentiments et des passions, souvent bien difficiles à intégrer à l'analyse sociologique : « Agit de manière affectuelle celui qui cherche à satisfaire le besoin d'une vengeance actuelle, d'un dévouement actuel, d'une félicité contemplative actuelle, ou encore celui qui cherche à se débarrasser d'une excitation actuelle »<sup>89</sup>. Weber rapproche ce type de la rationalité en valeur par le centrage sur l'action elle-même et non sur ses conséquences, la différence entre les deux étant le caractère

---

<sup>88</sup> J'aurais pu tout aussi bien utiliser les « régimes d'action » définis par Laurent Thevenot (1994, 1999), assez proches dans leur principe des types de rationalité de Weber (le régime de familiarité fait écho à la rationalité traditionnelle, le régime du public à la rationalité en valeur, etc.) sans que cela affecte fondamentalement les types robustes de ressources cognitives développés plus loin.

<sup>89</sup> Max Weber, *Économie et société*, p. 56.

conscient et conséquent de la rationalité en valeur<sup>90</sup>. On pourrait aussi défendre l'idée que les affects orientent les finalités. Le point de vue que j'adopte ici est que, même si les affects ne sont pas tout à fait sur le même plan que les autres ingrédients cognitifs, rien n'empêche d'en faire une ressource parmi les autres. C'est d'ailleurs ainsi qu'ils sont appréhendés par les analyses de réseaux sociaux, qui évaluent très empiriquement le « soutien affectif » dont les personnes peuvent bénéficier ou l'« intensité émotionnelle » qui caractérise une relation sociale.

Reprenant cette typologie, R. Boudon laisse en chemin la rationalité affectuelle mais en introduit une autre, la rationalité « cognitive », qui suppose que l'acteur interprète une situation donnée à partir d'une « théorie » qui fausse son jugement<sup>91</sup>. Cumulées, ces deux typologies nous donnent donc une liste d'ingrédients « cognitifs » de l'action — des finalités, des valeurs, des traditions, des affects et des théories — à partir desquels on peut constituer des classes d'équivalences incluant de nombreux autres termes utilisés dans différentes traditions sociologiques. Je les examinerai l'un après l'autre en essayant de montrer que chacun se prête aussi bien à une interprétation « individualiste » qu'« interactionniste ».

## Finalités

Les finalités constituent la première de ces classes d'équivalence. Selon leur degré de formalisation, on peut aller de l'intention (l'« action intentionnelle », ou « purposive action » des théories individualistes) à l'objectif, au but ou au projet.

L'adaptation des moyens aux fins est une des évidences les mieux déconstruites par les sociologues au fil du temps. Erhard Friedberg a montré avec une grande clarté comment la théorie des organisations est partie d'une conception rigide de la rationalité pour assouplir et complexifier progressivement la notion. Les travaux de Simon, March, Elster et autres aboutissent selon lui à montrer que : « 1) les préférences d'un décideur à un moment donné ne sont pas précises, cohérentes et univoques, mais au contraire multiples, floues, ambiguës et contradictoires (...) 2) ces préférences ne précèdent pas nécessairement l'action mais peuvent lui être postérieures, créées par elle et par sa dynamique (...) 3) elles ne sont pas stables et indépendantes des conditions de choix, mais au contraire adaptatives et soumises à des modifications endogènes, c'est-à-dire produites par la situation de choix elle-même (...) et, enfin, 4) elles ne sont pas intangibles, mais au contraire soumises à des manipulations volontaires ou involontaires, conscientes ou inconscientes de la part des décideurs »<sup>92</sup>. On aboutit alors au simple postulat selon lequel « dans leur action, les hommes se préoccupent des conséquences de leurs actes, du moins de ceux dont les conséquences ne sont pas trop distantes, et poursuivent ce qu'ils considèrent (à tort ou à raison) leurs intérêts ou du moins, sauf cas exceptionnel, n'agissent pas contre eux »<sup>93</sup>. Ce travail d'« assouplissement » de la

---

<sup>90</sup> On pourrait classer les types de rationalités de Weber en fonction de deux caractéristiques, la première qui serait leur caractère réflexif (les finalités et les valeurs le sont plus que les affects et les traditions) et la seconde qui serait leur dépendance relative aux résultats de l'action (les finalités et les traditions en sont dépendantes alors que ce n'est pas le cas des valeurs et des affects).

<sup>91</sup> Je laisse ici de côté la distinction que Boudon établit entre la rationalité « utilitaire » (« [X avait de bonnes raisons de faire Y] car Y correspondait à l'intérêt (ou aux préférences) de X », Boudon, 1994, p. 37) et la rationalité « téléologique » (« X avait de bonnes raisons de faire Y car Y était le meilleur moyen pour X d'atteindre l'objectif qu'il s'était fixé », *idem*), deux variantes de la rationalité en finalité.

<sup>92</sup> Voir Erhard Friedberg, *Le pouvoir et la règle. Dynamiques de l'action organisée*, Seuil, 1993, p. 50.

<sup>93</sup> *op. cit.* p. 215.

notion est en quelque sorte transversal à la typologie de Weber et prend pour référence principale la rationalité en finalité<sup>94</sup>, les préférences et les conséquences des actes faisant écho aux « fins propres, mûrement réfléchies » évoquées par Weber pour définir celle-ci. L'assouplissement opéré a surtout pour effet de rendre les finalités dépendantes du contexte et des interactions, et de les relativiser (un observateur réputé parfaitement informé n'est plus censé être capable de définir les intérêts des « décideurs »).

Comme pour les autres ressources cognitives, on peut choisir de considérer que les finalités sont effectivement des raisons de l'action, ou refuser de faire des hypothèses sur l'organisation cognitive des acteurs et se contenter d'analyser des projets ou des « motifs »<sup>95</sup> qui font l'objet d'une explicitation et deviennent alors une ressource partagée par plusieurs acteurs. Les finalités collectives peuvent aussi émerger de façon plus ou moins confuse des interactions sans prendre une forme. À l'inverse, un projet individuel, s'il fait l'objet d'une formalisation, peut devenir une ressource pour d'autres acteurs que celui qui est directement concerné. L'exemple des projets d'orientation ou des projets professionnels peut illustrer cela : l'individu est incité à élaborer un projet qui devient à la fois une ressource et une contrainte. D'autres peuvent s'y référer même si le projet ne lui convient pas vraiment. En ce sens, la formalisation d'un projet est bien une irréversibilité : on doit faire avec, que ce soit pour l'accepter, le remettre en cause, le détourner. Faire des projets, c'est fermer des portes, c'est créer des irréversibilités.

Les finalités apparaissent comme l'un des ingrédients les plus flexibles ou instables de l'action, un des plus sensibles aux contingences. C'est aussi l'un des enjeux importants de la liberté d'action des uns et des tentatives de contrôle des autres. L'injonction à faire des projets, de plus en plus forte dans différents secteurs de la vie sociale, peut être vue comme une tentative de cadrer la réversibilité des orientations des acteurs, une tentative de créer des irréversibilités. À l'inverse, ne pas « abattre ses cartes », ne pas dévoiler ses projets, ou même refuser d'en avoir, c'est évidemment se conserver des marges de manœuvre. L'enjeu de la réversibilité des orientations individuelles et collectives se cristallise souvent sur cette question des projets et de leur degré d'irréversibilité. La recherche d'une « démocratie technique<sup>96</sup> », par exemple, passe par les dispositifs permettant de différer ou en tout cas de contrôler plus collectivement les irréversibilités dans les projets techniques.

## Valeurs

La seconde classe d'équivalence permet d'associer à la notion de valeur celle de norme (Merton), celle, à mon sens proche, de « grandeur » (Boltanski et Thévenot), et pour partie, celle de « disposition » (Bourdieu, Lahire), à condition de ne conserver dans cette catégorie

---

<sup>94</sup> La théorie de l'action organisée n'a pas forcément grand chose à dire sur les autres formes de rationalité définies par Weber. Friedberg note : « d'autres mécanismes peuvent également expliquer les choix humains : ceux-ci peuvent être le fruit de la tradition (" je fais cela parce que cela s'est toujours fait ainsi !"), de la foi ou de la norme (" je fais cela parce que cela se fait ainsi, un point, c'est tout !"), voire de l'intuition (" je fais cela parce que je le sens ainsi !") » (p. 50-51), mais c'est à peu près la seule référence qui leur est faite dans son ouvrage.

<sup>95</sup> Notion proposée par Dany Trom (« Grammaire de la mobilisation et vocabulaires de motifs », in Daniel Cefaï et Dany Trom, *Les Formes de l'action collective. Mobilisation dans des arènes publiques*, « Raisons Pratiques » n°12, Éd. EHESS, Paris, 2001, p. 99-125).

<sup>96</sup> Michel Callon, Pierre Lascoumes et Yannick Barthes, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, La découverte, 2001.

que les dispositions relatives aux jugements éthiques ou esthétiques. Que l'on postule que ces entités cognitives soient consciences ou inconscientes, individuelles ou collectives, discursives ou non discursives, revendiquées ou subies, elles ont en commun de permettre la hiérarchisation intrinsèque des comportements, selon la définition de Weber : « Agit de façon purement rationnelle en valeur celui qui agit sans tenir compte des conséquences prévisibles de ses actes, au service qu'il est de sa conviction portant sur ce qui lui apparaît comme commandé par le devoir, la dignité, la beauté, les directives religieuses, la piété ou la grandeur d'une 'cause', quelle qu'en soit la nature »<sup>97</sup>.

Les valeurs sont des critères de hiérarchisation des options qui ont pour particularité d'être indépendants des conséquences de l'action. En ce sens, elles s'opposent dans leur principe aux finalités. Accepter l'existence des valeurs oblige à considérer comme réductionniste toute forme d'utilitarisme, même modéré comme celui de Friedberg cité plus haut : il y a des situations dans lesquelles les acteurs ne se préoccupent pas des conséquences de leurs actes. On peut même aller un peu plus loin en observant que certaines valeurs peuvent concerner l'existence des comportements stratégiques eux-mêmes, soit pour les mettre en avant (il faut avoir des stratégies), soit pour les dénigrer (les personnes trop stratégiques ne sont pas intéressantes).

L'opposition entre valeurs et finalités peut toutefois être considérée autrement si l'on distingue, comme le font F. Dubet ou S. Lindenberg, la dimension stratégique de la dimension intégrative de l'action. Les valeurs peuvent alors être conçues comme des finalités intégratives de long terme, elles sont une ressource de maintien de l'intégrité des groupes. On peut encore les voir comme des tactiques, dont l'acteur peut espérer des bénéfices à long terme sans se livrer à un quelconque calcul : agir de façon « juste » finira bien par payer un jour...

On peut repérer empiriquement des valeurs assez facilement dans les discours, en particulier lorsqu'ils se situent sur le registre de la justification. De ce point de vue, les « cités » de Boltanski et Thévenot sont une typologie possible des valeurs les plus partagées dans nos sociétés. Observer des références récurrentes à certains ordres de justice, même de la part d'acteurs dont on soupçonne qu'ils ne sont pas d'une sincérité totale (les hommes politiques, par exemple), permet de mettre en évidence leur existence comme référence pour un collectif donné. Comme toutes les ressources, les valeurs ont leur domaine de validité : il y a une zone de validité des droits de l'homme comme il y a une zone de validité de l'euro. Il est plus difficile de repérer les valeurs dans les conduites individuelles, ce qui explique peut-être que de nombreux travaux individualistes se rabattent sur la rationalité en finalité, plus facile à manier. Mais c'est possible à condition de se donner des critères pour décider qu'une action est conduite sans considération pour son résultat.

Les valeurs sont bien des ressources parce qu'elles sont mobilisables dans l'action ou dans la justification, pour résoudre des problèmes qui impliqueraient autrement un long examen : le juste et l'injuste, le bien et le mal, le beau et le laid, le digne et l'indigne, etc. Ces problèmes ont tous d'une façon ou d'une autre un rapport avec les contraintes de la vie sociale. Les solutions qui leur sont apportées par les groupes définissent des formes de régulation de la vie en collectivité. Disposer d'un système de valeurs offre une sorte d'économie de moyens dans la réalisation des choix : face à un choix aux conséquences incertaines, nous pouvons toujours hiérarchiser les comportements possibles en fonction des valeurs que nous adoptons. Plus

---

<sup>97</sup> *Économie et Société*, p. 56.

généralement, les valeurs peuvent conduire à éliminer d'emblée un certain nombre d'options qui leur sont contradictoires. Considérées sous cet angle, les valeurs ne sont pas seulement des contraintes (dont le respect est nécessaire pour être accepté dans un groupe ou pour maintenir une certaine image de soi par rapport à soi-même), mais bien des ressources permettant d'opérer plus rapidement des choix.

Rien n'interdit que les valeurs adoptées par un acteur se modifient au cours de l'action ou de la justification, mais on peut aussi émettre l'hypothèse qu'elles peuvent être stables pour une période donnée et que c'est précisément cette stabilité qui en fait une forme de ressource, raccourcissant les processus de décision. Les acteurs ne créent pas des valeurs facilement et n'y renoncent pas aisément. Il existe pourtant une marge de jeu avec les valeurs qui est l'absence de cohérence entre les différentes valeurs revendiquées et l'on peut transposer ici le raisonnement de Lahire sur les dispositions<sup>98</sup> : selon les situations, certaines valeurs peuvent être mises en avant et d'autres rester en sommeil. Dans les situations de crise, par exemple, certaines valeurs peu importantes dans le quotidien peuvent passer au premier plan : courage, esprit de décision, prise de risque. Dans certaines situations, c'est la hiérarchie des valeurs elle-même qui peut se modifier durablement, ce qui là encore laisse une place à la contingence : accident qui amène à reconsidérer négativement le courage et la prise de risques ; guerre ou affrontement douloureux qui amène à revaloriser la notion de compromis ; changement de milieu social qui amène à appréhender des valeurs nouvelles.

## Affects

Si les sociologues ont eu tendance à laisser de côté cette catégorie des rationalités de Weber, c'est qu'on accède là à un monde infiniment complexe et difficile à appréhender. Il est toutefois possible dans une certaine mesure d'en étudier empiriquement certaines manifestations. De nombreuses études évoquent l'importance que prend le « soutien affectif » procuré par des « proches » pour ceux qui sont confrontés à des situations difficiles. Par exemple, dans une vaste étude sur les réseaux sociaux en milieu urbain, Claude Fischer évalue ce soutien à partir de questions portant sur les personnes à qui l'on peut parler de « problèmes personnels »<sup>99</sup>. Dans la même étude, il demande aux personnes interrogées de signaler celles qu'elles considèrent comme « proches » parmi les relations qu'elles ont énumérées. Dans une étude similaire réalisée par Barry Wellman<sup>100</sup>, les entourages relationnels sont reconstitués à partir d'une question portant sur les personnes « dont on se sent proche ». Granovetter fait de l'« intensité émotionnelle » l'un des quatre critères de la « force des liens »<sup>101</sup>. Les affects sont donc une dimension des relations sociales. Est-il possible de les considérer comme une ressource cognitive ? Il ne faut certainement pas aller trop loin dans le sens de la métaphore induite par le terme ressource, qui pourrait faire croire à l'existence d'entités qui s'échangent et qui circulent, ce qui serait simplificateur. Les ressources cognitives en général et les affects en particulier sont des choses infiniment plus complexes que cela. Les affects « colorent »

---

<sup>98</sup> Bernard Lahire, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Nathan, coll. « Essais et recherches », 2002.

<sup>99</sup> Claude S. Fischer, *To Dwell Among Friends*, Chicago, University of Chicago Press, 1982.

<sup>100</sup> Wellman Barry, "The Community Question : the Intimate Networks of East Yorkers", *American Journal of Sociology*, 84, 5, 1979, p. 1201-1231.

<sup>101</sup> Granovetter Mark. "The Strength of Weak Ties." *American Journal Of Sociology*, vol. 78, 1973, pp.1360-1380.

toutes les autres ressources. Mais dans la mesure où les affects contribuent à cadrer les actions et les interactions, dans la mesure aussi où ils peuvent d'une certaine façon se transmettre (« le soutien affectif »), il n'est pas absurde de les considérer ou de considérer au moins certaines de leurs manifestations comme des ressources, particulièrement impliquées dans toutes les formes de relations (avec d'autres acteurs, avec des objets, avec des collectifs) dans lesquelles les acteurs sont investis. Les affects peuvent expliquer la mise en retrait ou l'activation des autres ressources cognitives dans certaines interactions. Être engagé affectivement vis-à-vis de quelqu'un peut conduire à ignorer dans certaines situations ses propres finalités, ses valeurs, ses théories, pour privilégier le maintien ou la fin de la relation.

Les affects peuvent se révéler très durables mais ils peuvent aussi changer de façon brutale, entraînant parfois des conséquences importantes dans les relations sociales, donc dans les engagements, les ressources mobilisables. Le mot « rupture » est souvent utilisé pour décrire la fin d'une relation associée à des changements décisifs dans les orientations affectives. « Ne plus s'aimer », « ne plus s'entendre », « se réconcilier » forment l'ordinaire des histoires relationnelles et pas seulement des histoires amoureuses. L'imprévisibilité de ces changements est relative. La place des acteurs concernés dans les systèmes relationnels, leurs engagements respectifs dans des groupes et bien d'autres éléments peuvent rendre une rupture plus ou moins probable. Il en est de même de la construction des amours ou des amitiés. Les sociologues savent mesurer l'homophilie et l'homogamie et expliquer ainsi comment les discours sur le « coup de foudre » ou les affinités électives peuvent très bien coexister avec des régularités statistiques. Il reste que les possibilités de prévision sont évidemment très limitées pour des cas particuliers. Or, un changement affectif dans une relation entre deux personnes situées à certaines places de la structure sociale (à l'interface entre deux groupes ou deux parties de réseau par exemple) peut avoir des conséquences non négligeables. Il est donc parfois nécessaire de faire intervenir les affects dans l'analyse des situations.

## **Routines**

Je choisis de ne pas conserver le terme de Weber (« tradition ») mais d'en utiliser un autre (proposé entre autres par la sociologie cognitive ou par Giddens), qui me semble faire partie de la même classe d'équivalence, avec là encore les dispositions (dans le registre du « sens pratique »), les « ethnométhodes », voire les « rôles ».

Pour Weber, « Le comportement strictement traditionnel (...) se situe absolument à la limite, et souvent au-delà, de ce qu'on peut appeler en général une activité orientée 'significativement'. Il n'est, en effet très souvent qu'une manière morne de réagir à des excitations habituelles, qui s'obstine dans la direction d'une attitude acquise autrefois. La masse de toutes les activités quotidiennes familières se rapproche de ce type qui entre dans la systématique non seulement comme cas limite, mais aussi parce que (...) l'attachement aux coutumes peut être maintenu consciemment »<sup>102</sup>. La notion de tradition revêt donc pour Weber un double sens : la répétition « morne » d'activités et le maintien conscient des coutumes. Il me semble plus juste d'appeler routines<sup>103</sup> les actions relevant du premier type et

---

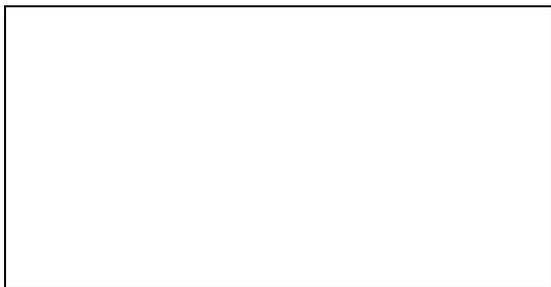
<sup>102</sup> Max Weber, *Économie et Société*, op. cit., p. 55.

<sup>103</sup> C'est la terminologie utilisée par Anthony Giddens (voir plus loin). Il est intéressant de noter qu'en anglais le terme de routine désigne aussi un programme informatique, c'est-à-dire une suite d'opérations destinée à être répétée. La notion de routine est aussi au cœur de certains travaux de sociologie cognitive (Reynaud, 1998 ; Conein, 1998).

traditions celles qui se classent dans le second et impliquent en général des valeurs (la tradition comme valeur) ou des finalités (maintenir les coutumes est aussi maintenir la position de ceux qui les maîtrisent).

La rationalité routinière, qui ne semble guère passionner Weber, présente un intérêt du point de vue de la place du passé dans la production des actions sociales et de la question de l'irréversibilité. Si nous nous centrons sur la question des choix, cela apparaît avec plus de clarté.

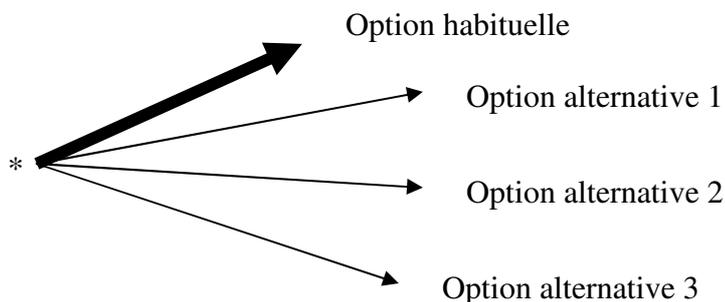
Une situation demandant à un acteur de choisir entre plusieurs options est généralement présentée par un graphique du type suivant :



Les options se différencient par leur degré d'adéquation aux objectifs ou aux valeurs, la plus ou moins grande incertitude sur leurs conséquences possibles, les ressources dont dispose l'acteur et les contraintes qui s'exercent sur son action.

Mais dans la plupart des situations, il existe une autre forme de différence, celle qui est liée à l'histoire de l'acteur. De nombreux choix sont récurrents et ont déjà été effectués par le passé. Par exemple, je ne reconsidère pas tous les jours ma façon de démarrer mon ordinateur : je me contente le plus souvent de reconduire des choix qui ont été faits à un moment donné<sup>104</sup>. Nos pratiques sont pleines de ces options déjà connues, habituelles, routinières.

Mais, même si j'apprehende la situation de façon réflexive, l'existence d'une routine fait que le choix se présente en fait sous une forme très déséquilibrée :



L'option habituelle présente plusieurs avantages : information maximum, connaissance des conséquences, mais aussi économie de temps.

---

<sup>104</sup> Cet exemple est traité entre autres par Laurent Thévenot (« L'action qui convient », *Raisons pratiques*, 1990, p. 40-68).

Autrement dit, face à un problème donné, un acteur peut ne pas réellement choisir et s'en remettre à ses options habituelles, ses routines. S'il entre réellement dans une procédure de choix, celle-ci peut se trouver biaisée par l'existence d'une option de routine qui n'a pas tout à fait le même statut que les autres. Les « vrais » choix, au sens où l'entendent les théoriciens de l'action intentionnelle, sont finalement assez rares dans la pratique, comparés à toutes les situations où une routine s'impose.

La notion de routine est présente d'une certaine façon chez les partisans de l'ethnométhodologie. Le travail d'Agnès pour devenir femme, tel que le décrit Garfinkel, peut être vu comme un processus de construction réflexive de routines<sup>105</sup>. La sociologie cognitive fait aussi un usage fréquent de cette notion : « des activités accomplies tous les jours ou de façon suffisamment régulière pour être quasi automatiques, sans planification ou délibération, exécutées dans des échelles de temps brèves »<sup>106</sup>. Certaines des « typifications » qui constituent la trame de la vie sociale dans la tradition phénoménologique (Schütz, Berger et Luckman) peuvent aussi être vues comme des routines. Les routines sont observables dans les pratiques, à travers la répétition d'enchaînements identiques de certains actes. Mais les routines ne sont pas seulement des solutions pratiques à des problèmes quotidiens. Elles incorporent de l'ordre social. Il suffit de penser aux habitudes de politesse, de maintien, d'hygiène, longuement enseignées aux enfants.

Anthony Giddens<sup>107</sup> fait de la routinisation le concept central de sa théorie : « La routine, tout ce qui est accompli de façon habituelle, est un élément de base de l'activité sociale de tous les jours. (...) Le caractère répétitif des activités qui sont entreprises jour après jour est le fondement de ce j'appelle la nature récursive de la vie sociale, et par nature récursive, je veux indiquer que les propriétés structurées de l'activité sociale (...) sont constamment recrées à partir des ressources mêmes qui sont constitutives de ces propriétés. La routinisation est essentielle aux mécanismes psychologiques qui assurent le maintien d'un sentiment de confiance, une sécurité ontologique dans les activités quotidiennes de la vie sociale. La routine loge surtout dans la conscience pratique, elle insère un coin entre le contenu potentiellement explosif de l'inconscient et le contrôle réflexif de l'action qu'exercent les agents » (p. 33). On remarque que Giddens glisse de la routine comme activité répétée (« tout ce qui est accompli de façon habituelle ») à la routine comme principe d'action (« La routine loge surtout dans la conscience pratique »)<sup>108</sup>, très similaire aux schèmes constituant l'habitus chez Pierre Bourdieu (de même que la « conscience pratique » de Giddens a beaucoup de points commun avec le « sens pratique » dont parle Bourdieu). Que certaines routines, notamment celles qui sont liées à des compétences de base (faire du vélo, conduire une automobile, se déplacer lors d'un exercice sportif, etc.) finissent par devenir incorporées, par ne plus faire l'objet d'une mobilisation consciente, cela paraît tout à fait évident. On connaît d'ailleurs les processus par lesquels il est possible d'incorporer des routines par le jeu de la répétition.

---

<sup>105</sup> Harold Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs (N.Y.), Prentice Hall, 1967. Agnès est une personne née garçon qui cherche à devenir une femme et dont Garfinkel a étudié les pratiques. Garfinkel évoque les « tentatives d'Agnès pour routiniser ses activités quotidiennes ».

<sup>106</sup> Bernard Conein, 1998, « La notion de routine : problème de définition », *Sociologie du Travail*, n°4/98, p. 479-489, p. 481).

<sup>107</sup> *La Constitution de la Société*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987.

<sup>108</sup> Dans la perspective de Giddens, on pourrait définir d'ailleurs une « routine du choix » qui offre à l'acteur une représentation des situations en termes de choix à opérer. Il y a tout lieu de parier que l'on pourrait montrer que la routine du choix est en progression dans les sociétés « modernes », ce qui explique l'importance qui lui est attribuée par certaines théories.

On peut considérer avec Bourdieu ou Lahire les routines comme des formes incorporées, partiellement inconscientes, extrêmement stables, ou au contraire comme des ressources que l'acteur peut toujours décider d'abandonner au profit d'un examen critique de la situation : lorsque je change de voiture, je suis amené à faire moins confiance à mes routines habituelles pour passer les vitesses ou enclencher l'essuie-glace, et reviens alors à un état de vigilance et de choix plus raisonnés qui était celui de mes premières expériences de conduite<sup>109</sup>.

Les routines vont au-delà des comportements les plus « mécaniques ». Même dans une activité réflexive, nous utilisons de nombreuses routines (de calcul, par exemple) sans lesquelles la pensée serait impossible. La distinction entre le comportement routinier et le comportement réflexif n'est donc pas toujours si simple à effectuer. Empiriquement, on peut observer des répétitions dont certaines prennent suffisamment l'allure d'automatismes (identité quasi absolue des gestes et des procédures) pour que nous puissions les décrire comme des routines. Mais il faut garder à l'esprit qu'il existe toujours une possibilité que la répétition soit le fruit d'un même processus réflexif donnant les mêmes résultats à cause de l'identité des conditions de sa réalisation et des intentions de l'acteur considéré.

Considérées sous un angle plus collectif, les routines sont des ressources de coordination entre acteurs. On trouve alors toute la gamme des procédures, mais aussi des rôles sociaux, qui peuvent être vus comme des routines comportementales qui fonctionnent comme des allant-de-soi dans certaines situations et permettent aux acteurs de se coordonner sans avoir à débattre longuement de ce que chacun attend des autres.

Quel que soit le statut qu'on leur donne, les routines sont des produits du passé produisant du présent : « Produit de l'histoire, l'habitus produit des pratiques, individuelles et collectives, donc de l'histoire, conformément aux schèmes engendrés par l'histoire ; il assure la présence active des expériences passées »<sup>110</sup>. C'est en posant la question de la répétition, donc du temps et de l'histoire, que peut s'opérer le lien entre l'individu et des entités sociales d'un autre niveau. Il n'est donc pas étonnant qu'elles intéressent plus les sociologues qui cherchent le lien entre les origines sociales et les actions, que ceux qui posent l'acteur comme opérant à tout moment des choix rationnels, pour qui la rationalité en finalité constitue la forme la plus agréable à manipuler. Il y a donc un lien entre la conception des temporalités et la théorie de l'action.

Les routines sont particulièrement intéressantes pour une réflexion sur le rapport entre contingences et irréversibilités. En effet, comment se construit une routine ? Beaucoup d'entre elles sont le fruit de l'éducation, d'un apprentissage long et graduel, et ce sont probablement les plus stables. Mais d'autres sont issues d'expériences très contingentes ayant abouti à des solutions satisfaisantes et reproduites par la suite sans examen. L'exemple le plus simple est celui des trajets routiers. Pour aller de chez moi à mon lieu de travail, j'ai expérimenté un jour une solution qui s'est révélée acceptable. Par la suite, je n'ai pas cherché à optimiser mon trajet et je puis le conserver alors même que d'autres options seraient plus rapides ou plus sûres. C'est le principe de la rationalité limitée de James March et Herbert Simon : les acteurs s'arrêtent à la première solution acceptable plutôt que de chercher indéfiniment la solution « optimale ». Il en est de même de beaucoup de solutions à des problèmes domestiques ou

---

<sup>109</sup> Cette capacité de l'acteur à « débrancher le pilote automatique », à réexaminer les choix routiniers, est acceptée par Giddens, ce en quoi il se différencie de Bourdieu, pour qui l'habitus est profondément incorporé, et peu susceptible d'être mis à l'écart : seul le travail du sociologue permet aux acteurs, on ne sait trop comment d'ailleurs, de se soustraire aux déterminations sociales qu'il incarne.

<sup>110</sup> Bourdieu, *Le sens pratique*, 1980, p. 91.

professionnels. Répétée suffisamment longtemps, la solution « acceptable » devient une routine. On peut même aller plus loin et imaginer que la routine soit transmise par l'éducation à des apprentis ou des enfants : elle devient alors un « savoir-faire », un « tour de main », voire, avec le temps, une « tradition ». Pour peu qu'un ethnologue passé par là ait soigneusement consigné la pratique dans un ouvrage, la routine devient un élément de culture. Or, la situation d'origine pouvait comporter une forte part de contingence : avec les ressources disponibles du moment, l'acteur (ou les acteurs, s'il s'agit d'une routine collective) a bricolé une solution « acceptable » qui aurait pu être extrêmement différente si la configuration de ressources, l'humeur de l'acteur, ses projets du moment avaient été différents. Une situation contingente a créé de fortes irréversibilités. Aller à l'encontre de ces irréversibilités, les déconstruire, en faire émerger d'autres, ne se fait ni facilement, ni gratuitement. Ce qui s'est constitué parfois sans effort peut se révéler très résistant au changement et nécessiter des moyens importants pour être mis en question.

## Théories

En introduisant les « théories » dans la rationalité « cognitive », Boudon cherchait à expliquer des comportements « erronés », semblant « irrationnels » à l'analyste, alors même que, lorsque le comportement semble bien adapté à l'intérêt de l'acteur, tel que le sociologue se le représente, on est dans la rationalité « utilitaire ». Cette différence est fondée sur le postulat selon lequel le sociologue, mieux informé que l'acteur, sait toujours si celui-ci « se trompe ». Ce postulat est parfois efficace mais il pose aussi des problèmes, naguère bien identifiés par Schütz ou par Garfinkel. Si, comme je m'y efforce, on ne cherche pas à opérer une typologie des rationalités mais une typologie des ingrédients de l'action, ce postulat n'est pas très important. On conserve seulement l'idée qu'il existe un ingrédient de l'action qui est ce que R. Boudon appelle une « théorie », c'est-à-dire une certaine représentation des entités, des phénomènes et des liens de cause à effet. On pourrait y voir une autre forme de routine, une routine de raisonnement, mais il me semble plus intéressant d'autonomiser ces ressources et de conserver le mot routine pour les comportements les plus répétitifs.

En détaillant un peu cette catégorie des « théories », on trouverait une grande partie de ce que Kuhn fait figurer dans les paradigmes qui guident les scientifiques : des catégorisations des entités, des modèles à suivre, des allant-de-soi sur les méthodes et les modes d'évaluation. C'est aussi le registre des schèmes explicatifs établis par Jean-Michel Berthelot<sup>111</sup>. Les théories peuvent être des analyses toutes faites, des problèmes déjà résolus, sur lesquels on peut fonder ou en tout cas justifier une décision sans avoir à opérer une déconstruction et un retour aux éléments qu'ils agrègent. Ils contribuent à donner un cadre et un support à la formulation des problèmes et à leur solution.

Les « mythes » politiques dont parle François Lacasse<sup>112</sup> me paraissent relever de ce registre. Lacasse explique comment des experts peuvent être dans certaines circonstances amenés à cautionner des mythes, définis comme « des représentations de liens de causalité entre une action gouvernementale et ses effets ; représentations qui contredisent les savoirs validés et pertinents »<sup>113</sup>, c'est-à-dire comme des théories contradictoires à celles des experts. Là encore,

---

<sup>111</sup> J.-M. Berthelot, *Les vertus de l'incertitude*, op. cit.

<sup>112</sup> F. Lacasse, *Mythes, savoirs et décisions politiques*, Presses Universitaires de France, 1995.

<sup>113</sup> op. cit., p. 20

rien n'oblige à limiter l'existence des « mythes » aux cas de contradiction avec des analyses d'experts. On peut repérer ces « mythes » dans les énoncés de différents acteurs lorsqu'une même séquence discursive semble fonctionner comme un tout<sup>114</sup>. Cela n'implique pour autant aucune hypothèse sur la façon dont ces formes sont produites et reproduites par les acteurs, mais il apparaît qu'elles peuvent avoir dans certaines situations un pouvoir organisateur de l'action et qu'elles constituent en tout cas une forme de justification de l'action et de la décision. Par exemple, dans une recherche sur la création d'une école d'ingénieurs (l'Institut électrotechnique de Toulouse), Béatrice Milard et moi-même avons mis en évidence un bloc argumentatif revenant dans différents discours d'élus municipaux ou d'universitaires : l'idée que le développement économique de la région de Toulouse ne se ferait qu'en tirant parti de l'hydroélectricité issue des Pyrénées<sup>115</sup>. Cette idée fonctionnait dans les discours comme un allant-de-soi sur lequel s'appuyaient les différents acteurs pour justifier la création d'un enseignement à l'électricité destiné à former les ouvriers et les techniciens nécessaires à ce projet de développement. Les adversaires du projet de création ne mettaient nullement en doute cette idée mais seulement la conséquence qu'en tiraient les promoteurs du projet. Il y avait donc un consensus sur cette idée, qui ne s'est d'ailleurs pas concrétisée par la suite, pour diverses raisons (entre autres parce que l'hydroélectricité des Alpes était plus facile à produire). Autre mythe du même type, relevé par Lucien Sfez dans son ouvrage sur la décision<sup>116</sup> : l'idée de la « vocation aéronautique de Toulouse » sur la base de laquelle a été décidée la décentralisation de plusieurs écoles et d'un centre d'études spatiales à Toulouse en 1963. Sfez montre que cette idée n'a pas été mise en débat ou soumise à examen et qu'elle a fonctionné comme une évidence pour ceux qui ont élaboré la décision. En revenant sur l'histoire locale, j'ai montré que ce mythe avait sciemment été mis en place par les services de la préfecture régionale dans les années 1950 et qu'il a été accompagné d'une activité de lobbying bien conduite par ces mêmes services et le préfet lui-même, devenu ministre<sup>117</sup>.

Les mythes de ce genre prolifèrent dans le domaine politique où il faut agir vite, sans toujours réexaminer les bases de la décision, et de façon impérative, même si l'on n'est pas sûr que cela sera utile<sup>118</sup>. Mais on trouve des équivalents dans de nombreux domaines de la vie sociale et en particulier en sciences, où l'on pourrait croire que règnent le « scepticisme organisé »<sup>119</sup> ou la « falsification » permanente<sup>120</sup>. De nombreuses études d'histoire et de sociologie des sciences montrent que les scientifiques sont obligés de travailler avec un certain nombre d'allant de soi qu'ils ne remettent pas en question facilement. J'ai déjà largement évoqué la théorie de Thomas Kuhn sur les révolutions scientifiques, qui suppose que le changement dans ce domaine s'opère relativement brusquement à travers un conflit à l'issue imprévisible. Cette théorie a été critiquée d'un point de vue plus gradualiste, critique sur laquelle je

<sup>114</sup> Ce qui rejoint la conception du mythe comme discours non discuté de Roland Barthes par exemple (« tout peut être mythe, qui est justiciable d'un discours (...) le mythe est une parole *excessivement* justifiée. C'est tout, cela suffit », R. Barthes, *Mythologies*, Seuil, coll. "Points", 1970) ou de G. Dorflès (*Mythes et rites d'aujourd'hui*, Klincksieck, 1975). On pourrait là aussi parler de « typification » à la Peter Berger et Thomas Luckman ou d'« allant-de-soi » à la E. Goffman.

<sup>115</sup> Michel Grossetti et Béatrice Milard, "Une ville investit dans la science : genèse de l'Institut électrotechnique de Toulouse", André Grelon et Girolamo Rammuni (dir.), *La Formation des ingénieurs en électricité et électrotechnique*, PUF, 1997, p. 133-148.

<sup>116</sup> Lucien Sfez, *Critique de la décision*, Paris, FNSP, 1976.

<sup>117</sup> Michel Grossetti, *Science, industrie et territoire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1995.

<sup>118</sup> Keating Michael, "Les interventions économiques des collectivités locales aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en France. Les effets politiques et économiques", in S. Biarez et J.-Y. Nevers (dir.), *Gouvernement local et politiques urbaines*, CERAT 1993.

<sup>119</sup> Merton Robert, *The Sociology of Science*, University of Chicago Press, 1973.

<sup>120</sup> Karl Popper, 1937, *La Connaissance objective*, édition française 1991, Flammarion, coll. *Champs*, n° 405.

reviendrai dans le quatrième chapitre. Mais tous les travaux d’histoire et de sociologie des sciences s’accordent sur l’existence d’une dose plus ou moins élevée d’imprévisibilité dans l’apparition des énoncés nouveaux et, surtout, dans leur succès ou leur échec.

On pourrait définir d'autres formes du même ordre (modèles, notions, règles, plus généralement tous les types de savoirs ou savoir-faire). L'important est qu'il s'agit d'éléments discursifs et/ou cognitifs mobilisés pour fonder, faciliter ou justifier la décision ou l'action. Une théorie peut très bien être élaborée après coup pour justifier une décision. Elle peut aussi se construire de façon procédurale. Mais elle peut aussi préexister à l'action. Elle est dans ce cas un produit du passé permettant de prendre rapidement des décisions, de produire plus facilement le présent. Plus elle est stable dans le temps et partagée par d'autres acteurs, plus elle peut constituer une ressource pour l'action.

### **Stabilité variable des ressources cognitives**

Nous avons donc à présent cinq types de ressources cognitives, construits à partir des formes de rationalité de Weber revues par Boudon. Ces cinq types sont les représentants de classes d'équivalences dans lesquelles peuvent se retrouver des notions issues de traditions sociologiques différentes. Chaque classe est construite sur une sorte de dénominateur commun qui ne prétend pas épuiser la richesse de chaque notion et annuler les différences entre elles. Elle signale simplement des proximités logiques qui permettent des traductions, partielles et limitées autour de quelques principes simples.

**Tableau 2. Classes d'équivalences partielles des ingrédients de l'action**

Mot représentant la classe	Mots associés	Caractéristiques communes
Finalités	Intentions, projets, objectifs, buts, motifs	Ressources que les acteurs cherchent à contrôler
Valeurs	Grandeurs, normes, dispositions, conventions, typifications	Modes de hiérarchisation de l'action indépendamment de ses conséquences
Routines	Tradition, dispositions, ethnométhodes, conventions, rôles, typifications	Réitération du passé
Affects	Intensité émotionnelle, intimité	Caractérisation des relations
Théories	Cadres, allant-de-soi, représentations, catégories de pensée, connaissance, typifications	Mode de catégorisation des événements et de leurs relations

--	--	--

Cette typologie n'est certainement pas la seule possible. Elle vise simplement à proposer quelques repères. Il est aisé d'imaginer que toutes les ressources cognitives puissent être considérées comme des combinaisons de ces types de base, auxquels il faut ajouter toutes les formes matérielles auxquelles ils sont souvent associés. En effet, dès lors qu'un projet, qu'une valeur, qu'une procédure ou qu'une théorie, est matérialisée sous la forme d'un discours, d'un texte, d'images, de symboles graphiques, il devient difficile de dissocier la dimension cognitive de la dimension matérielle. Cette distinction, toujours un peu factice, est ici une simple commodité de raisonnement.

Il y a probablement un gradient de stabilité entre les finalités, les affects, les théories, les routines et les valeurs, les premières étant plus contingentes et les dernières plus durables. Les affects sont les ressources les plus soumises aux aléas des interactions, les plus imprévisibles. Les finalités sont sensibles aux évaluations régulières de leur réalisme, évaluations qui peuvent conduire assez rapidement à des révisions (parfois « déchirantes ») ou des abandons. À l'inverse, une situation partiellement contingente peut être lue comme une opportunité et favoriser l'émergence rapide d'un nouvel objectif (« l'occasion fait le larron »). Les théories peuvent être discutées, amendées, ajustées, collectivement ou plus individuellement, mais avec plus de difficulté. Les routines peuvent s'acquérir (l'entraînement des sportifs ou des soldats, la formation pratique) ou se réformer (« perdre ses mauvaises habitudes »). Même les attitudes les plus « incorporées » peuvent se réformer réflexivement : un accent provincial peut se perdre ou s'acquérir, le maintien peut se travailler, le goût peut s'éduquer. Mais cela prend du temps et mobilise des ressources. Il faut que « le jeu en vaille la chandelle ». Les valeurs sont les plus difficiles à faire évoluer parce qu'elles sont par définition peu sensibles aux résultats des actions. Pour autant, elles n'échappent pas à la possibilité d'examen réflexif, de mise en débat, de formulation. Elles sont particulièrement sensibles aux changements dans l'entourage relationnel des personnes. Changer de « milieu social » (à la suite d'une réussite scolaire, d'un succès économique ou d'un mariage), c'est faire l'apprentissage d'un autre système de valeurs.

Plus les sociologues s'intéressent à des temporalités longues et des niveaux d'action agrégés, plus ils donnent de poids aux ressources les plus stables, en particulier les routines, les théories ou les valeurs. Lorsque, au contraire, ils étudient des objets situés sur des temporalités plus brèves et des niveaux d'action moins massifs, ils accordent une place centrale aux finalités ou aux affects (selon les choix théoriques). Le lien entre les conceptions du temps et les théories de l'action trouve une traduction dans l'importance relative accordée aux différents types de ressources cognitives.

Les acteurs et les ressources ne sont pas suffisants pour comprendre la dynamique des phénomènes sociaux. Beaucoup de ressources ne sont mobilisables qu'à travers des interactions avec d'autres acteurs avec lesquels on entretient des relations. Elles sont liées à des ensembles sociaux au sein desquels elles prennent sens et efficacité et dont elles constituent en même temps une base. De leur côté, les acteurs ne sont pas nécessairement des individus et peuvent être des collectifs plus ou moins organisés. Il faut donc s'intéresser aux combinaisons complexes de ressources, d'acteurs et de relations, que j'appelle ici des formes sociales.

### 3. Relations et formes sociales

Je reprends dans ce travail l'expression de « forme sociale » que G. Simmel avait naguère utilisée pour désigner différentes formes de groupements des acteurs sociaux qui sont aussi des registres d'activité. J'aurais pu choisir tout aussi bien le terme de « configuration » que N. Elias utilisait pour sa relative neutralité, ou l'expression de « structure sociale » dans le même registre que l'usage qu'en font les analystes de réseaux sociaux<sup>121</sup> ou que dans l'article consacré à cette notion par N. Smelser dans un traité de sociologie qu'il a dirigé il y a quelques années<sup>122</sup>, ou encore l'expression « organisation sociale » dans le sens que lui donne H. White<sup>123</sup>.

La sociologie abonde en notions désignant des formes collectives (classes, groupes, cercles, réseaux, etc.). Toutes ont un intérêt dans le cadre théorique dont elles sont issues. Mais ce foisonnement contribue à compliquer la question qui m'intéresse ici, celle de la dynamique de ces formes. Je voudrais donc essayer de clarifier ce paysage très encombré. Pour cela, je partirai de la notion de relation, en m'appuyant de façon critique sur les acquis de l'analyse des réseaux sociaux et plus généralement de la sociologie « relationnelle ». Ensuite, je distinguerai deux types canoniques de formes collectives (de « configurations »), les réseaux et les groupes.

#### Relations

Qu'est-ce qu'une relation sociale ?

Dans la tradition de l'analyse des réseaux sociaux, une relation sociale est fondée sur des interactions répétées produisant une connaissance réciproque entre les acteurs, connaissance qui favorise la circulation de ressources. Il s'agit là d'un choix de définition très précis, qui laisse à l'écart bien d'autres situations pourtant qualifiées parfois de relations.

On peut en effet concevoir des relations non fondées sur des interactions directes. C'est le cas de certaines situations d'interdépendance, comme les postulants pour un même emploi, qui peuvent ne jamais se rencontrer et dépendent des performances de leurs concurrents, ou encore les chercheurs travaillant sur le même objet. Dans ce dernier cas, on déduit les relations entre acteurs d'une relation commune avec un objet et cela permet de définir un réseau hybride associant objets et chercheurs<sup>124</sup>. Les travaux qui utilisent ce type de définition élargissent le critère de définition des nœuds du réseau pour y inclure des objets, mais n'envisagent pas en général l'existence des relations directes entre les humains, ce qui

---

<sup>121</sup> « [Les analystes de réseaux] étudient la "structure sociale" directement et concrètement. Ils analysent les arrangements ordonnés de relations qui sont contingents aux échanges entre les membres des systèmes sociaux. Ils cartographient les structures, décrivent leurs formes (...), et cherchent à mettre en évidence les effets des formes sur le comportement des membres de ces structures — qu'il s'agisse de personnes, de groupes ou d'organisations. » (Wellman and Berkowitz, 1988, p. 3).

<sup>122</sup> Neil Smelser, 1994, « Social Structure » in Neil Smelser (ed.), *Handbook of Sociology*, Sage p. 103-129.

<sup>123</sup> White Harrison C., 2002, *Markets from Networks. Socioeconomic Models of Production*, Princeton University Press, Princeton et Oxford.

<sup>124</sup> Michel Callon, « Les méthodes d'analyse des grands nombres », dans (collectif) *Sociologie du Travail, 40 ans après*, Elsevier, 2001, p. 335-354.

n'aurait pourtant rien d'incompatible. Un autre cas de « relation sociale » ne passant pas des relations directes est constitué de toutes les formes de ressemblance ou de dissemblance induites par les caractéristiques sociales. Les travaux sur les hiérarchies sociales ou plus généralement sur l'« espace social », comme ceux de P. Bourdieu, organisent les regroupements et oppositions à partir de caractéristiques (type d'emploi, revenu, diplômes, etc.) ou de pratiques (consommation), et non à partir de relations directes entre les acteurs (ou les « agents », ou les « individus »). Ou encore, on peut déduire la ressemblance, non des caractéristiques sociales, mais de la similarité des positions dans les relations interactives. La notion d'« équivalence structurelle », très utilisée par les analystes de réseaux, correspond bien à ce cas de figure : les acteurs sont structurellement équivalents s'ils sont en relation avec les mêmes partenaires (les médecins avec des patients, par exemple)<sup>125</sup>. Dans ce cas, la ressemblance est plus directement structurelle, mais elle ne suppose pas nécessairement l'existence d'interactions entre ceux qui se trouvent dans cette situation de similarité.

Toutes les relations fondées sur des interactions ne débouchent pas sur une connaissance réciproque. E. Goffman distinguait d'ailleurs soigneusement les relations « ancrées » (celles qui correspondent à la définition de l'analyse des réseaux sociaux) des relations « anonymes », qui l'intéressaient plus particulièrement. L'interaction anonyme entre un client et un commerçant n'est pas une relation au sens de l'analyse des réseaux sociaux. Ceci pose la question du degré de connaissance réciproque<sup>126</sup> à partir duquel on considère qu'il y a relation. Lorsque l'on examine la littérature sur les réseaux sociaux, on se rend compte que les critères varient selon les problématiques et les travaux mais qu'il existe une sorte d'allant-de-soi selon lequel il faut au minimum que chaque protagoniste connaisse l'autre par son nom et puisse s'adresser à lui en faisant référence à des interactions passées. Mais dans d'autres travaux, on insiste sur l'importance de relations qui sont en deçà de ce seuil, en particulier celles qui se tissent par exemple entre des personnes en situation de dépendance (les sans-abris ou les personnes âgées) et les membres des services sociaux, la « frange anonyme de service »<sup>127</sup>. Entre les deux situations polaires, d'une part de la relation purement anonyme de deux personnes qui ne se sont jamais rencontrées, n'ont pas entendu parler l'une de l'autre et qui interagissent en puisant dans un répertoire plus ou moins générique de rôles, d'attitudes, d'allant-de-soi, et d'autre part de la relation très spécifique entre deux amis proches ou une mère et sa fille, il y a place pour une grande variété de situations relationnelles. Au fil des interactions et en dehors de celles-ci (par l'accès à des informations publiques ou par des intermédiaires), se construisent à la fois la connaissance que chacun a de l'autre et des allant de soi partagés. Une relation est donc constituée d'un ensemble d'ingrédients cognitifs qui sont présents, au moins sous forme tacite dans les interactions. Selon l'importance des ces ingrédients, les acteurs peuvent plus ou moins largement anticiper les réactions de leurs partenaires et s'engager dans des formes spécifiques d'interaction. Plus la relation est forte, plus elle est personnalisée, plus les acteurs s'éloignent de rôles standards, plus ils construisent des rôles spécifiques, qu'à la limite ils sont les seuls à comprendre, et plus aussi la relation se

---

<sup>125</sup> Je m'en tiens là au principe général, mais il y a plusieurs définitions de cette notion, selon que les partenaires soient eux-mêmes en situation d'équivalence, que l'équivalence soit totale ou plus limitée, etc. (Degenne et Forsé, 1994).

<sup>126</sup> La réciprocité ne signifie pas que la relation soit considérée de la même manière par les deux protagonistes. Il est assez fréquent qu'une relation considérée comme forte par l'un des deux soit plus secondaire pour l'autre. Mais il suffit que, du point de vue du moins engagé des deux, la connaissance ne soit pas nulle pour que l'on puisse parler d'une relation sociale.

<sup>127</sup> Sanjek R., « What is Network Analysis and What is it Good For? » *Reviews in Anthropology*, n° 4, 1974, p. 588-597 ; Sanjek R., « A Network Method and its Uses in Urban Anthropology », *Human Organisation* n° 37, 1978, p. 257-268.

trouve « colorée » affectivement. Le passage de l'anonymat à la personnalisation passe aussi par la reconnaissance chez l'autre de caractéristiques partagées. Les ressemblances sociales (d'âge, de sexe, de profession, d'origine géographique, d'intérêt pour telle ou telle activité, etc.) se traduisent par des attitudes corporelles, des formes de langage, des souvenirs qui sont autant d'ingrédients de l'interaction et de constituants potentiels de la relation.

Enfin, toutes les relations sociales fondées sur des interactions et comportant une connaissance réciproque ne favorisent pas la transmission de ressources. Si la relation est très conflictuelle (après une rupture ou un conflit, par exemple), « le courant ne passe plus », la transmission de ressources, même si elle n'est pas nulle, est plus difficile. Aucune relation n'est exempte de rapports de force et de conflits partiels. Tout le problème pour l'étude des réseaux sociaux est de savoir dans quelle mesure la dimension conflictuelle inhibe l'échange ou le partage de ressources.

Ces différents ingrédients des relations sont au fondement des deux concepts habituellement utilisés dans la tradition de l'analyse des réseaux sociaux pour qualifier les relations, la force du lien et la polyvalence.

M. Granovetter définissait la force du lien comme « une combinaison (probablement linéaire) de la quantité de temps, de l'intensité émotionnelle, de l'intimité (confiance mutuelle) et des services réciproques qui caractérisent un lien »<sup>128</sup>. Cette définition comporte en fait quatre critères assez différents. La quantité de temps est un indicateur de la répétition et de la durée des interactions, qui peut être appréhendé assez simplement dans des questionnaires ou des entretiens par des questions sur la fréquence des rencontres. L'intensité émotionnelle renvoie à la dimension affective, qui colore tous les liens sociaux. Dans les enquêtes classiques sur les relations sociales en milieu urbain<sup>129</sup>, cette dimension est saisie à travers la notion de proximité affective (« ceux dont on se sent proche »), ce qui est une approximation très raisonnable. L'intimité fait référence à l'importance de ce que chacun est prêt à révéler de lui-même à l'autre. Des questions sur les confidences en matière de santé ou dans le domaine sentimental peuvent permettre de traduire empiriquement cette dimension du lien. Enfin, les services réciproques abordent la question des ressources qui circulent par le biais d'une relation, question très centrale dans tous les travaux sur les réseaux. Là encore, cette dimension peut donner lieu à la construction d'indicateurs empiriques assez simples. Lorsque l'on met en relation ces divers indicateurs dans une étude empirique, on ne trouve pas du tout de « combinaison linéaire » comme le prévoyait Granovetter. Dans une étude sur les relations sociales d'une population du Sud-Ouest<sup>130</sup>, j'ai retrouvé un résultat déjà mis en évidence dans l'étude classique de C.S. Fischer sur les relations sociales en milieu urbain<sup>131</sup> : les liens les plus « forts » affectivement (ceux dont on se sent proche) sont ceux qui résistent le mieux à la séparation physique (par l'éloignement géographique en particulier) et donc à la faiblesse du temps passé ensemble. Il en est de même pour les deux autres critères (l'intimité et l'importance des services rendus). Le premier critère (le temps passé ensemble) s'oppose donc aux trois autres, qui ne vont pas non plus toujours dans le même sens (on peut être intime avec quelqu'un à qui l'on ne demande pas de service et demander de l'argent à

---

<sup>128</sup> Mark Granovetter. "The Strength of Weak Ties", *American Journal Of Sociology*, vol. 78, 1973, p. 1360-1380, p. 1361.

<sup>129</sup> Barry Wellman, "The community question : the intimate networks of east yorkers", *American Journal of Sociology*, 84, 5, 1979, p. 1201-1231 ; Claude S. Fischer, *To Dwell Among Friends*, Chicago, University of Chicago Press, 1982.

<sup>130</sup> Michel Grossetti, « Relations sociales, espace et mobilités », rapport pour le Plan Urbanisme Construction Architecture, programme "Mobilités et territoires urbains", 150 pages, 2002.

<sup>131</sup> Fischer, 1982.

quelqu'un dont on ne sent pas particulièrement proche : un riche parent éloigné, par exemple). Il y a donc toute une gamme de situations relationnelles plus ou moins « fortes » selon le critère choisi, mais aussi des relations « faibles » pour tous les critères. Cela fait de la notion définie par Granovetter une approximation intéressante mais assez grossière et qu'il faudrait affiner.

La polyvalence<sup>132</sup>, qui s'oppose à la spécialisation, est une façon de qualifier les relations en fonction des ressources qui circulent ou des rôles sociaux. On la mesure soit en examinant la variété des situations dans lesquelles les acteurs pensent pouvoir mobiliser une même relation (pour surveiller la maison, prêter de l'argent, recueillir des confidences, etc.), soit en recensant le nombre de rôles différents attribués au partenaire de la relation (membre de la famille, collègue, voisin, etc.). La notion de polyvalence implique donc, soit une catégorisation des ressources, soit une catégorisation des rôles, qui correspondent à des groupes (famille, organisation de travail, club de loisir) ou à des contextes spécifiques d'interaction (voisinage). Comme le remarquait Granovetter, polyvalence et force des liens sont liées (quelle que soit la façon dont on mesure cette dernière) mais traduisent deux aspects différents de ce qui constitue une relation.

Faut-il se limiter à la définition très restrictive des relations sociales que proposent les analystes de réseaux sociaux ? Peut-être pas systématiquement. Par exemple, l'élargissement de la définition des protagonistes à des objets ou des « non-humains » en général n'est pas absurde, à condition de définir avec un minimum de précision les ingrédients de la relation<sup>133</sup>. Mais la définition des analystes de réseaux constitue un bon garde-fou contre les confusions auxquelles pourraient conduire un usage très général de la notion de relation. Pour la suite du raisonnement, je m'en tiendrai à cette définition, les autres acceptions du terme (absence d'interaction, conflit, etc.) étant alors renvoyées à la notion plus générale de « rapport social ».

Une relation a une histoire et, pour partie, elle est une histoire partagée par les protagonistes. Une relation se crée, évolue, se complexifie, se renforce, ou au contraire s'affaiblit et puis s'arrête. La probabilité qu'elle s'arrête dépend de son ancienneté : les relations récentes sont les plus sujettes à des ruptures relationnelles décidées par les acteurs alors que les plus anciennes sont plutôt arrêtées par la mort de l'un des protagonistes<sup>134</sup>. La poursuite d'une relation devient donc d'autant plus probable qu'elle est ancienne, ce qui signifie que l'imprévisibilité est la plus forte au début.

Comment naissent les relations ?

---

<sup>132</sup> Ou « multiplicité », dans un langage plus technique qui ne présente aucun intérêt ici.

<sup>133</sup> Par exemple, je peux définir une relation avec mon ordinateur personnel dans la mesure où je le connais jusqu'à un certain point (souvent très insuffisant !) et où il est pour sa part adapté à mes usages par tous les paramètres que j'ai configurés au fil du temps. En revanche, on voit bien que la relation entre des humains et une machine non personnalisée (un distributeur de billets, par exemple) est totalement asymétrique (je peux devenir familier du distributeur le plus proche de chez moi mais il ne s'adapte pas à moi en particulier) et s'apparente plus à un partage de caractéristiques entre les deux humains qui partageraient la même familiarité. C'est la même situation relationnelle que celle qui existe entre un artiste et ses admirateurs. Ceux-ci peuvent interagir avec lui d'une certaine façon en venant assister à l'un de ses spectacles, mais ils restent anonymes à ses yeux. L'admiration pour l'artiste est bien aussi une caractéristique commune qui peut jouer dans les interactions entre deux admirateurs.

<sup>134</sup> Michel Grossetti, 2002, « Relations sociales, espace et mobilités », *op. cit.*

Claude S. Fischer, qui dirigea une enquête empirique très importante sur les réseaux personnels à la fin des années 1970 résumait ainsi ses conclusions : « La plupart des adultes rencontrent les gens par leur famille, au travail, dans le quartier, dans les organisations, ou par l'intermédiaire d'amis ou de parents ; ils continuent à voir certaines personnes rencontrées dans des situations antérieures, comme l'école ou l'armée ; il est rare que des rencontres contingentes, dans un bar, une salle des ventes ou autre, deviennent autre chose que de brèves rencontres » (p. 4). Autrement dit, dès que l'on pose la question de l'origine des relations individuelles, on retrouve des cadres collectifs (organisations, familles, etc.) au sein desquels elles se forment le plus souvent avant de prendre leur autonomie. E. Goffman ne dit pas autre chose : « La plupart des relations ancrées naissent, semble-t-il, pour des raisons qui leur sont extérieures et sont le résultat direct et immédiat de dispositions institutionnelles, (On peut citer en exemple les frères et sœurs, les clients, les collègues de travail, les voisins) (...) Bien entendu, ces contacts [au cours desquels se nouent des relations] renvoient eux-mêmes aux organisations sociales qui en constituent le cadre large et l'occasion : voisinage, écoles et facultés, lieux de travail, réceptions, villégiatures et ainsi de suite »<sup>135</sup>. Plus récemment, dans son beau travail sur l'amitié, Claire Bidart va dans le même sens : « On ne trouve pas des amis dans la rue, dans la foule, à partir de rien. Certains cadres, certains lieux, certains milieux sont relativement favorables à la construction de liens interpersonnels, alors que d'autres la rendent très difficile »<sup>136</sup>.

Dans l'enquête sur les relations sociales dans le Sud-Ouest que j'évoquais plus haut, était inclus un questionnement sur les contextes initiaux de rencontre avec les personnes citées. Le tableau 3 présente une catégorisation des réponses.

**Tableau 3. Contextes de construction des relations sociales (Enquête Toulouse, 2001)**

Contexte de rencontre	N	%
Famille	487	30,3
Ecole	79	4,9
Université	79	4,9
Travail	218	13,6
Associations	90	5,6
Organisations	466	29
Total famille et organisations	953	59,3
Voisins	123	7,7
Amis d'enfance	17	1,1
Par les enfants	110	6,8
Par le conjoint	100	6,2
Par un ami	202	12,6
Total sociabilité ("par...")	429	26,7
Autres (hasard, etc.)	101	6,3

Cette enquête, réalisée dans l'agglomération de Toulouse et dans un canton du Tarn en 2001, transpose la méthode utilisée en 1977 par Claude Fischer dans la région de San Francisco (Fischer, 1982). Elle utilise une série de générateurs de noms (des questions suscitant de la part de l'enquêté l'énumération de relations sociales, par exemple : « qui pourrait s'occuper de votre logement durant un absence ? » ou : « À qui confieriez-vous un problème grave ? ». Les réponses à ces questions permettent de constituer une liste de relations (27 en moyenne dans l'enquête de Toulouse) dont on extrait un sous-échantillon de 5 relations maximum pour des questions complémentaires.

399 personnes ont été interrogées (300 dans l'agglomération de Toulouse et 99 dans un canton rural du Tarn). Elles ont cité 10932 personnes dont 1624 ont fait l'objet de questions complémentaires. Pour 1606 d'entre elles, l'origine de la rencontre a été donnée avec suffisamment de précision par l'enquêté.

<sup>135</sup> Erwin Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1977, t. II, p. 196-197.

<sup>136</sup> Claire Bidart, *L'Amitié, un lien social*, Paris, La découverte, 1997, p. 52.

Total	1606	100,0

Ces catégories et ces proportions sont bien sûr dépendantes de la procédure d'enquête et de la sélection de la sous-population pour laquelle cette question a été abordée. Les résultats sont assez proches de ce qu'avait obtenu Fischer avec la même procédure pour une population de la région de San Francisco dans les années 1970, ce qui lui confère quand même une possible généralité.

Ce qui m'intéresse dans ces résultats, c'est que l'on voit apparaître, à l'origine d'une grande part des relations sociales, des contextes collectifs (familles et organisations) qui ne sont pas réductibles à la figure du réseau. Il est donc nécessaire de définir plusieurs types de formes sociales pour comprendre leur dynamique.

## Réseaux et groupes

À partir de la définition des relations sociales comme connaissance réciproque fondée sur des interactions et favorisant la transmission de ressources, il est aisé de définir ce que peut être un réseau social, c'est-à-dire la simple agrégation des relations. Si l'on choisit un seuil très peu contraignant pour le niveau de connaissance réciproque et la transmission de ressources, on peut définir un réseau unique couvrant l'ensemble de l'humanité, c'est-à-dire tel qu'il y ait toujours une chaîne de relations entre deux individus pris au hasard. Cette notion de réseau général est au principe des travaux sur les « petits mondes »<sup>137</sup>. Toutefois, le plus souvent, l'étude des réseaux sociaux passe par un découpage destiné à isoler des fragments de réseaux plus faciles à analyser. Il existe trois façons de réaliser ces découpages. La première façon (les études de réseaux « personnels ») est de partir des acteurs et de mettre en évidence leur entourage relationnel en définissant un critère de repérage des relations et une distance relationnelle (on peut prendre uniquement les relations directes de l'acteur dont on est parti — les relations de premier ordre — ou élargir aux relations de second ordre, de troisième ordre, etc.). La seconde méthode consiste à se centrer sur les processus d'accès à des ressources (emploi, logement, etc.) et de mettre en évidence les chaînes de relations qui sont impliquées<sup>138</sup>. Enfin, la troisième façon de découper un morceau de réseau consiste à utiliser les frontières d'une organisation ou d'un ensemble existant pour sélectionner les acteurs dont on cherche à objectiver les relations. C'est l'étude des réseaux « complets ».

Le point commun de toutes les analyses de réseaux sociaux est de considérer ceux-ci comme des constructions analytiques et non comme des constructions collectives voulues par les acteurs. Chaque « membre » d'un réseau que l'observateur construit analytiquement peut en

<sup>137</sup> Stanley Milgram avait conçu dans les années soixante une expérience consistant à demander à des personnes d'envoyer un colis à une personne qu'elles ne connaissaient pas en passant par des amis que devaient eux-mêmes renvoyer le colis, et ainsi de suite. Le résultat principal est le nombre de moyen d'intermédiaires (5,2) qui fut jugé à l'époque surprenant par sa faiblesse, d'où l'expression « petit monde » (Stanley Milgram, "The Small World Problem", in *Psychology Today*, n°1, 1967, p. 62-72 ; Harrison White, « Search Parameters for the Small World Problem », *Social Forces*, n°49, 1970, p. 259-264 ; Duncan J. Watts, « Networks, Dynamics, and the Small-World Phenomenon », *American Journal of Sociology*, Vol. 105, n° 2, 1999, p. 493-527).

<sup>138</sup> Ce type d'analyse de réseau, qui correspond à l'étude de Milgram sur la mobilisation des relations (1967) ou au travail de Granovetter sur l'accès à l'emploi (1974), échappe à la division habituelle entre réseaux « personnels » et réseaux « complets » que l'on retrouve dans la plupart des présentations de l'analyse des réseaux sociaux. Il n'en constitue pas moins à mon avis un type à part entière d'analyse de réseaux.

avoir une perception. Chacun peut décrire jusqu'à un certain point son « entourage » ou définir les relations qu'il perçoit de l'extérieur entre d'autres acteurs. Mais un réseau n'implique pas une définition partagée par ses « membres ». En cela, il diffère d'autres formes sociales comme les familles ou les organisations. Une organisation est reconnue comme un ensemble par ses membres qui, au-delà des variations de conception de ses frontières et de ses contenus, considèrent tous qu'il y a bien quelque chose de commun à définir. Une organisation ne peut pas se réduire au réseau de ses membres.

Cela se comprend bien si l'on se reporte à l'analyse que fait Nicholas Mullins du processus de constitution des spécialités scientifiques à partir des cas de la biologie moléculaire et de l'ethnométhodologie<sup>139</sup>. Pour Mullins, ce processus comprend quatre étapes. Dans la première étape, des scientifiques appartenant à des spécialités différentes, préoccupés au départ par un problème similaire (le « groupe paradigmatique »), finissent par se repérer mutuellement. Dans la seconde étape, certains d'entre eux se rencontrent, travaillent ensemble (discussion, échanges de résultats, rédaction d'articles en commun), construisant au passage simultanément un réseau social et des références communes (homogénéisation du vocabulaire, définition commune des problèmes). Puis, troisième étape, prenant conscience de leur collectivité et de leurs structures de communication, ils « commencent à tracer des frontières autour de ceux qui travaillent sur leur problème commun » (Mullins, 1972, p. 69) et deviennent ainsi un « groupement » (*cluster*), identifié par un nom « à la fois par ceux qui sont à l'intérieur ou à l'extérieur » et partageant une « culture spécifique », des références scientifiques communes, une idée de l'histoire même du groupe. Enfin, dans la quatrième et dernière étape, celle de la « spécialité », le groupe a « développé des processus réguliers de formation et de recrutement dans des rôles qui sont institutionnellement définis comme relevant de cette spécialité (...), des procédures de recrutement, des tests d'appartenance, des revues, des colloques » (p. 74) et son activité relève alors de ce que Th. Kuhn appelait la « science normale ». L'intérêt de cet exemple est de mettre en évidence ce qui se joue entre la deuxième et la troisième étape, lorsque les acteurs commencent à partager leur représentation de ce qui n'est au départ qu'un réseau : ils établissent des frontières, se dotent d'un nom, d'une histoire commune. Or, tous ces ingrédients ne sont pas nécessaires à l'existence d'un réseau et il est logique que N.C. Mullins choisisse une autre désignation pour en rendre compte.

Le « groupement » de Mullins ressemble fortement à ce que R. Merton appelait un « groupe de référence » : « le concept sociologique de groupe définit un ensemble d'individus en interaction selon des règles établies, ou encore un certain nombre de gens ayant entre eux des rapports sociaux caractéristiques et fixés. Dans les deux cas, le critère *objectif* est l'interaction (ou rapports sociaux). (...) Un deuxième critère est implicite dans ces deux définitions : les individus en interaction se définissent eux-mêmes comme membres du groupe : autrement dit, ont des idées précises sur les formes d'interaction et ces idées sont des attentes moralement contraignantes pour eux et pour les autres membres, mais non pour les hors-groupes. Un troisième critère serait un corollaire des précédents : les gens en interaction sont définis par les autres, membres et non-membres, comme membres du groupe. Dans les groupes organisés la définition est explicite ; dans les groupes formels, elle est tacite et manifestée par le comportement plus que par les mots. La combinaison de ces trois critères (un objectif et deux subjectifs) permet de tracer clairement les frontières d'un groupe d'appartenance. Quand les définitions subjectives s'estompent, l'interaction sociale change de caractère et le sociologue

---

<sup>139</sup> Nicholas C. Mullins, "The Development of a Scientific Speciality: the Phage Group and the Origins of Molecular Biology", *Minerva*, vol. 19, 1972, p. 52-82 ; Nicholas C. Mullins, "The Development of Specialities in Social Science : the Case of Ethnomethodology", *Science Studies*, 3, 1973, p. 245-273.

détermine des « groupes en constitution » qui ne sont pas perçus comme tels par les intéressés »<sup>140</sup>.

La différence entre les deux définitions est que pour Mullins, seuls les critères « subjectifs » (la désignation du groupe par les acteurs qui en sont membres ou par ceux qui sont à l'extérieur) sont pris en compte<sup>141</sup>. Comme toujours, les sociologues ont le choix entre une définition « analytique », c'est-à-dire par le chercheur observant des rapports entre des acteurs, et une définition « par les acteurs eux-mêmes ». Évidemment, les termes « objectif » et « subjectif » utilisés par Merton sont discutables. Merton suppose que l'objectivité est du côté des constructions analytiques du sociologue, mais pour d'autres chercheurs, seule la définition par les acteurs est un élément réellement objectivable, puisque donnant lieu à une expression discursive.

En sociologie, commencer à évoquer les « groupes », c'est ouvrir une sorte de boîte de Pandore : on se retrouve immédiatement face à une variété de termes et de notions qui se recouvrent partiellement, s'opposent parfois, et qui, pris ensemble, forment une belle cacophonie sémantique. Chaque terme renvoie à une tradition de pensée bien précise et ses adeptes le conçoivent comme exclusif des autres, par définition voués à l'oubli. Je voudrais en souligner plutôt les ressemblances.

L'intérêt du modèle de Mullins pour une réflexion sur les formes sociales, c'est qu'il opère une distinction claire entre le réseau, qui ne peut être défini que d'un point de vue analytique, et le « groupement », qui n'existe que lorsque les acteurs s'accordent, ne serait-ce que partiellement, sur une désignation de l'ensemble qu'ils constituent. Les acteurs ont bien une désignation des relations dans lesquelles ils sont impliqués, mais c'est seulement de l'extérieur que l'on peut définir le réseau qui résulte de l'agrégation des relations. Dès lors que les acteurs commencent à désigner collectivement le réseau, celui-ci n'en est plus un, il devient un « groupement ». Si l'on suit Mullins, et l'on aura compris que c'est ce que je souhaite faire ici, un réseau qui se dénomme lui-même « réseau » n'en est plus un<sup>142</sup>.

Le « groupement » de Mullins et le « groupe de référence » de Merton (en le réduisant à ses définitions « subjectives ») sont des ensembles d'acteurs qui s'accordent au moins partiellement sur une désignation collective et des frontières et qui partagent jusqu'à un certain point des ressources cognitives (théories, valeurs, etc.) ainsi parfois que ce que Mullins appelle un système de communication (réunions spécifiques, formes de mise en mémoire de la vie du groupe, publication collective, procédures de régulation, etc.). Cette définition correspond pour partie à celle que Simmel proposait pour la notion de « cercle », reprise et développée par Degenne et Forsé (1994) pour qui le cercle « au sens strict » implique une reconnaissance de son existence par ses membres. Elle ressemble aussi aux « communautés » de certains anthropologues, à certaines des « configurations » de N. Elias, aux « organisations » qui préoccupent de nombreux sociologues, pour partie aux

---

<sup>140</sup> R. Merton, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Plon, 1965, p. 240-241.

<sup>141</sup> H. Becker utilise le terme de « groupe » dans le même sens : « Toutes les personnes concernées partagent une même idée des choses, les comprennent de la même façon, (...) elles savent en outre que leur idée est partagée, que celles avec qui elles travaillent savent, aussi bien qu'elles, ce que sont ces choses et la manière de les utiliser » (*Propos sur l'art*, L'Harmattan, 1999, p. 20-21).

<sup>142</sup> Selon cette définition par exemple, assez ironiquement, le « réseau international pour l'analyse des réseaux sociaux », l'association des analystes de réseaux n'est pas un réseau mais bien un « groupement » ou une « spécialité ».

« disciplines » de H. White<sup>143</sup>. Les « nébuleuses » dont parlent Claire Bidart et Didier Le Gall<sup>144</sup> à propos des regroupements informels de jeunes sont des groupes en formation, aux contours flous, mais capables d'un minimum de repérage collectif. Les familles peuvent être vues comme une forme de groupement, même si la notion n'épuise pas la complexité des liens familiaux : il y a bien un nom, des frontières, des critères d'appartenance, une histoire partagée. Une « nation » est aussi un groupe (je garde ce terme comme désignation générique pour simplifier l'écriture, mais « groupement » ou « cercle » aurait tout aussi bien fait l'affaire), ainsi que toute forme de collectivité territoriale. Les « institutions » (l'école ou l'armée, par exemple) peuvent être vues comme des groupes particulièrement vastes et complexes.

On voit bien que la notion de groupe peut désigner des entités dont la taille et la stabilité dans le temps sont très variables. L'un des aspects importants de cette définition, partiellement commune aux différentes notions que je viens d'évoquer, est qu'un groupe ainsi conçu est, au moins potentiellement, un acteur collectif. À partir du moment où les acteurs se désignent collectivement, communiquent au sein de frontières, même floues, qui les constituent en groupe, ils sont capables de prendre des décisions engageant le groupe, par rapport à ses membres et vis-à-vis des acteurs extérieurs. C'est en cela que réside l'une des différences essentielles entre le groupe et le réseau : dans le sens où j'utilise ce terme ici, qui est celui des analystes de réseaux, un réseau n'est pas un acteur. La seule situation dans laquelle réseau et groupe coïncident est la relation sociale prise isolément. La relation est alors le plus petit réseau et elle est aussi un groupe, puisque les deux partenaires s'entendent jusqu'à un certain point sur les frontières qui existent entre eux et les autres, constitutives de la relation comme allant-de-soi partagé. Ils peuvent même aller jusqu'à se désigner (le duo X, les frères Y, etc.). Mais dès que l'on passe à trois acteurs, le réseau et le groupe se séparent puisque les trois membres du réseau n'ont pas nécessairement de définition commune de la collectivité qu'ils constituent<sup>145</sup>. Le réseau n'a pas non plus de frontière collectivement négociée.

Mais le réseau n'est pas la seule forme sociale que les sociologues sont capables de définir analytiquement alors même que les acteurs n'en ont pas de désignation collective ou que les acteurs ont une désignation mais que celle-ci est décalée par rapport à la définition analytique. On peut refuser de constituer des entités collectives que les acteurs concernés ne considèrent pas comme telles. Mais si on le fait pour les réseaux, il n'y a pas de raison de se l'interdire pour d'autres formes. Il faut simplement éviter de confondre définition analytique externe et définition par les membres.

R. Merton parle de « groupe » (au sens « objectif ») s'il y a entre les acteurs des « rapports sociaux caractéristiques et fixés ». On peut retrouver ici toutes les formes de relations non fondées sur des interactions, que j'ai rassemblées plus haut sous le vocable de « rapport » : ressemblance selon des caractéristiques sociales ou des ressources, similarité de position dans les réseaux ou dans des systèmes d'opposition. Là encore, les notions ne manquent pas.

---

<sup>143</sup> Dans la théorie de White (1992), les disciplines sont des formes d'ordre social émergeant des efforts de contrôle et de mise en comparaison des « identités ». Elles désignent moins des groupes, au sens classique que je reprends ici que des principe d'ordre. Pour White, il y a trois sortes de disciplines : l'« interface » (l'ordre du groupe est orienté par et vers les transactions externes), l'« arène » (l'ordre résulte de la compétition au sein du groupe) et le « conseil » (la mobilisation des acteurs selon un ordre établi dans le groupe).

<sup>144</sup> Bidart Claire et le Gall Didier, « Les jeunes et leurs petits mondes. Relations, cercles sociaux, nébuleuses », Caen, *Cahiers de la MRS*, n° 5, 1996, p. 57-76.

<sup>145</sup> Exemple trivial : le trio classique du théâtre de boulevard (le mari, la femme et l'amant ignoré du mari) constitue bien un réseau au sein duquel peuvent circuler des ressources (une maladie sexuellement transmissible par exemple), mais pas un groupement.

Les catégories classiques telles que le sexe, l'âge ou la profession sont fondées sur des similarités partielles de ressources, qui se traduisent par certaines similarités dans les pratiques et les comportements. Pour autant, cela ne suffit pas à leur assurer une existence qui dépasserait le registre strictement analytique. Il peut arriver que des acteurs perçoivent leur proximité de ressources comme relevant de l'appartenance à un même groupe ou une même communauté, et entreprennent des actions visant à se coordonner sur cette base, mais alors, ce groupe devient un groupement au sens défini plus haut, passant par des actions de définition et de délimitation, de multiples interactions, la production de chartes, de manifestes, de normes d'appartenance.

Il en est de même avec des groupes définis par des similarités de position structurelle, comme les « niches » identifiées par H. White<sup>146</sup> ou E. Lazega<sup>147</sup> : ce qui n'est qu'une construction analytique peut changer de nature si les acteurs ainsi considérés comme « proches » entrent en contact, discutent de leurs positions respectives, d'intérêts communs, se donnent des frontières.

Il existe encore une autre façon de définir analytiquement un ensemble d'acteurs, c'est de partir de l'intérêt partagé des acteurs pour un même type de ressource ou d'activité. C'est à peu près la définition du « champ » chez Bourdieu et cela se rapproche de celle du marché chez White<sup>148</sup>. Évidemment, rien n'empêche les acteurs qui s'intéressent à la même chose d'entrer en contact, de structurer leurs relations, de définir des frontières, etc. D'ailleurs, tout cela est considéré comme forcément présent dans le « champ » de Bourdieu qui est censé être simultanément une construction analytique et un allant-de-soi pour les « agents ». On pourrait dire la même chose de la « scène » d'E. Goffman, une métaphore analytique censée rendre compte d'un collectif défini (au moins de façon latente) par les acteurs à travers leurs interactions.

Les similarités de caractéristiques ou de positions dans les réseaux peuvent fonder la construction analytique d'« espaces sociaux » dans la ligne de pensée qu'avait initiée P.A. Sorokin<sup>149</sup> et reprise entre autres par Bourdieu. Mais l'espace défini par un réseau diffère d'un espace défini par des caractéristiques parce que le type de proximité est différent (proximité relationnelle dans le premier cas, de similarité dans le second). Les deux types d'espace diffèrent aussi par les hiérarchies qu'ils peuvent éventuellement mettre en évidence (centralité dans le réseau pour le premier, volume des ressources pour le second).

Définir un groupe analytiquement, « de l'extérieur », peut évidemment contribuer à le faire exister comme groupement. Les catégories et désignations peuvent devenir des références pour ceux qui en font l'objet et servir ainsi de base à des « prises de conscience » d'intérêts ou d'objectifs communs entre membres des groupes. Elles peuvent aussi amener des acteurs « extérieurs » à attribuer aux membres des groupes ainsi désignés des caractéristiques censées être communes (effet d'« étiquetage »). C'est tout l'aspect performatif des sciences sociales et

---

<sup>146</sup> Harrison White, 1992, *Identity and Control...*, op. cit.

<sup>147</sup> Emmanuel Lazega, *The Collegial Phenomenon. The Social Mechanisms of Cooperation among Peers in a Corporate Law Partnership*, Oxford, Oxford University Press, 2001.

<sup>148</sup> Les « marchés » de White sont d'abord fondés sur l'équivalence structurelle des firmes par rapports à leurs fournisseurs et leurs clients, mais cela lui permet d'identifier en définitive des ensembles de firmes spécialisées dans le même type de produit.

<sup>149</sup> Pitrim A. Sorokin, *Social and Cultural Mobility*, Londres, Collier Macmillan Limited, 1964 (1ère éd. 1927).

tout le poids des catégories administratives et statistiques, bien analysés par de nombreux travaux.

Il est temps à présent de récapituler les différents types de formes sociales auxquelles on aboutit à l'issue de ce rapide recensement (tableau 4) avant de réfléchir sur leur stabilité.

**Tableau 4. Classes d'équivalence partielle des formes sociales**

Formes sociales	Mots associés	Caractéristiques communes
<i>Définies par les acteurs</i>		
Groupement ou groupe défini par ses membres	Configuration, groupe, cercle, communauté, organisation, famille, système d'action, scène, nation, institution, discipline, scène	Existence d'une désignation collective et de frontières discutées par les acteurs, acteur collectif
<i>Définies par l'observateur</i>		
Groupe analytiquement construit	Configuration, champ, marché, monde, cercle, niche, sphère d'activité, discipline, scène	Existence de caractéristiques ou d'enjeux communs, ou équivalence structurelle. Construction analytique, la frontière est construite par l'analyste
Réseau	Configuration, système relationnel	Structure sans frontières a priori, fondée sur des relations, construction analytique
Espace social	Proximité, distance	Structure sans frontières a priori, fondée sur une distance, construction analytique

Tout acteur collectif peut être analysé par les sociologues au moyen de ces diverses notions analytiques. Par exemple, une organisation peut être vue comme un réseau et il y a toute une tradition de recherche qui s'attache à comprendre les jeux de pouvoirs qui s'y déroulent à partir des systèmes de relations<sup>150</sup>. On peut aussi chercher à mettre en évidence des enjeux perçus ou non par les acteurs et la définir comme un champ ou un système d'action. C'est en fait une question de niveau d'analyse sur laquelle je reviendrai plus loin.

<sup>150</sup> Henk Flap, Bert Bulder et Beate Völker, "Intra-organizational Networks and Performance : a Review", *Computational & Mathematical Organisation Theory*, vol. 4, n° 2, 1998, p. 1-39.

Les acteurs sont investis dans de multiples relations et groupes. C'était le point de vue de Simmel pour lequel la place d'une personne dans la société se définit par les multiples « cercles sociaux » à laquelle elle appartient, sa singularité étant précisément définie par l'intersection de ces cercles : « plus les groupes [auquel un individu appartient] deviennent nombreux, plus ils deviennent rares<sup>151</sup> ; il est invraisemblable que d'autres personnes fassent encore de semblables combinaisons et que cette multitude de cercles se touchent encore en un point. La personnalité s'abandonne dans le cercle social et se perd en lui pour ressaisir ensuite sa manière d'être propre par le croisement des circonférences sociales. »<sup>152</sup>

L'engagement des acteurs dans les relations et les groupes contribue à délimiter des registres d'activité. Les activités récurrentes (travail, loisirs, sociabilité, etc.) sont effectuées dans des cadres collectifs et relationnels plus ou moins stables. En retour, les activités définissent des groupes de référence et les relations. Il y a ainsi une relation duale entre les activités et les formes sociales, chacune définissant l'autre. Il ne faut toutefois pas surestimer la stabilité des groupes comme des activités. Le travail peut s'effectuer dans des contextes très variables et donner lieu à des situations qui se renouvellent régulièrement. La sociabilité peut donner lieu à des changements fréquents de partenaires. De plus, de nombreuses situations impliquent de multiples contextes et groupes. On pourrait alors transposer aux situations ce que G. Simmel disait des individus : c'est l'intersection des groupes et des éléments de réseaux impliqués qui les spécifie au point éventuellement de les rendre uniques.

La stabilité des formes sociales est très variable. Les relations peuvent être extrêmement éphémères (les « brèves rencontres ») ou au contraire très durables (des couples « unis pour la vie », des amis « de toute éternité »). La stabilité des réseaux ou des entourages relationnels est une fonction de la proportion de relations instables qui les composent. On peut penser qu'un fragment de réseau très stable a de fortes chances de devenir un groupe. C'est l'un des aspects de l'analyse de Mullins : si les relations acquièrent une certaine stabilité, les acteurs peuvent plus facilement prendre conscience de l'ensemble qu'ils constituent et entreprendre des actions collectives, construisant ainsi un nouvel acteur collectif. Cela dépend de la structure du réseau et des registres d'activités concernés par les différentes relations. Dans le cas de la constitution des spécialités scientifiques, toutes les relations étaient sur le même registre. Ce n'est évidemment pas le cas pour des entourages relationnels mêlant des liens familiaux et des relations de travail, de voisinage ou de sociabilité. Selon la façon dont les acteurs segmentent leurs activités et leurs relations ou les laissent au contraire se recouvrir, le réseau peut évoluer très différemment. Les groupes ont aussi des stabilités extrêmement variables. On pense souvent que la stabilité est liée à la taille. Ainsi, distingue-t-on souvent, dans les travaux sur les institutions scientifiques, les spécialités des disciplines par l'ampleur (le nombre de personnes concernées) et la stabilité, les deux aspects étant censés varier dans le même sens<sup>153</sup>. C'est vrai en général, mais il serait facile de trouver des contre-exemples dans lesquels une grande institution s'effondre assez rapidement. En fait, il ne faut pas confondre durée dans le temps et stabilité. Si la durée des groupes est globalement corrélée à la taille (le contre-exemple type étant les familles), la stabilité dépend des équilibres internes et externes du groupe considéré.

---

<sup>151</sup> Il faut comprendre : « leur intersection devient étroite ».

<sup>152</sup> Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981, p. 218.

<sup>153</sup> Harriet Zuckerman, « The Sociology of Science », in Neil Smelser (ed.), *Handbook of Sociology*, Sage, 1974, p. 511-574.

La dynamique des formes sociales peut se voir comme une recombinaison permanente des groupes et des systèmes de relations qui passe par des phases de ralentissement et d'accélération. Dans ce mouvement général des formes, qui en voit de nouvelles émerger, d'autres se dissoudre ou se recomposer, on passe souvent d'un type de forme à un autre. Les relations se créent souvent à partir de groupes, les groupes à partir de réseaux. Il y a donc une sorte de dialectique entre les deux formes canoniques du réseau et du groupe, dialectique que l'on peut saisir entre autres au moyen des notions d'encastrement et de découplage.

## Chapitre 3

# Encastremets, découplages, et jeux d'échelles

Les réseaux et les groupes définis au chapitre précédent sont des entités particulièrement intéressantes à étudier à un niveau d'analyse que l'on pourrait qualifier d'intermédiaire, entre les recherches sur les interactions (Goffman, Garfinkel) et celles qui traitent des grands mouvements historiques (Wallerstein, Scockpol, Giddens) ou même des grandes institutions (Bourdieu, Boudon, Touraine). C'est le niveau des travaux sur les réseaux sociaux, les groupes, les parcours de vie. Celui de Becker, White, Granovetter, Bertaux, Callon et bien d'autres. Cela ne signifie pas qu'elles soient cantonnées à ce niveau : l'étude des interactions peut être mise au service de l'analyse du fonctionnement d'un groupe ; les grandes institutions peuvent être vues comme des groupes plus vastes ; les mouvements historiques de long terme affectent les modes de formation des réseaux et des groupes. Mais la dynamique de ces formes sociales, qui forme le propos de ce livre, est plus facile à percevoir à ce niveau intermédiaire : au niveau fin des interactions les « cadres » apparaissent stables, immuables et au niveau très agrégé des civilisations, seuls les changements les plus massifs sont perceptibles. L'étude de la dynamique des formes sociales implique donc de choisir un niveau d'analyse dans lequel cette dynamique puisse faire sens.

### Trois échelles d'action

La question des niveaux d'analyse est complexe parce qu'elle ne peut se réduire à la classique opposition micro-macro (Knorr-Cetina et Cicourel, 1981). Dans le paragraphe précédent, j'ai entremêlé la dimension de la masse (le nombre d'acteurs pris en compte) et celle de la durée. Poser la question de la dynamique invite logiquement à considérer l'échelle du temps. L'échelle des masses et l'échelle du temps peuvent parfaitement être dissociées : il existe des phénomènes très massifs et très éphémères (un mouvement de foule, un spectacle télévisé) et des phénomènes peu massifs et très durables (une vie humaine, une dynastie familiale). C'est seulement par une généralisation abusive à partir de phénomènes souvent étudiés que les deux échelles sont implicitement superposées dans beaucoup de raisonnements (peu d'acteurs sur une courte durée, de grandes masses sur une longue durée). Cette superposition contribue à effacer la dimension historique de l'analyse sociologique. Restituer à l'échelle du temps sa spécificité serait un grand progrès dans la clarification des registres d'analyse qu'ont entrepris divers sociologues<sup>154</sup>. En particulier, cela permettrait d'éviter de réduire la question des temporalités à la nécessaire mais parfois réductrice étude des rythmes à laquelle se ramènent la plupart des travaux sur les temps sociaux. Mais les deux échelles de la masse et du temps ne sont pas encore suffisantes pour caractériser les phénomènes sociaux (et les objets de la sociologie). Il y a au moins une troisième échelle, qui est très directement liée aux formes sociales. C'est l'échelle de la spécialisation. Les sociologues ont consacré beaucoup d'efforts à montrer la segmentation de la vie sociale en « sphères d'activité », « mondes », « champs », « sous-systèmes ». La segmentation de la vie sociale trouve d'ailleurs un écho dans celle des spécialités de la sociologie (et plus généralement des sciences humaines) : sociologie du travail, des activités économiques, des sciences, de l'éducation, de la famille, ... Un

---

<sup>154</sup> en particulier Bernard Lahire à travers un texte très inspirant pour la réflexion proposée ici (« La variation des contextes en sciences sociales. Remarques épistémologiques. », *Annales Histoire et Sciences Sociales*, 1996, n°2, pp.381-407) ou encore Bruno Péquignot et Pierre Tripier (*Les fondements de la sociologie*, 2000, Nathan).

phénomène peut se trouver confiné dans un de ces ensembles spécialisés ou au contraire en impliquer d'autres. Le choix des méthodes, des angles d'observation, des terrains dépend évidemment des « contextes » que le sociologue considère comme pertinents pour comprendre le phénomène. Un enjeu de l'analyse peut d'ailleurs consister à déterminer dans quelle mesure ce qui est observé au sein d'un contexte donné peut se comprendre à partir des seuls éléments du contexte ou implique d'élargir la focale à d'autres contextes.

Poser la question de la spécialisation c'est interroger l'intégrité d'un contexte comme forme sociale, vis-à-vis d'autres formes. Cette question peut être posée dans un cadre de raisonnement statique, ce qui conduit à ramener « en dernière instance » un registre d'activité spécifique à une explication par un autre registre, par exemple à expliquer les pratiques culturelles par les ressources économiques ou encore les activités économiques par les relations sociales. On arrive assez vite alors à une impasse puisque le choix de la « dernière instance » ne peut être finalement qu'arbitraire. Dans un cadre de raisonnement dynamique, il n'y a pas de « dernière instance », ce qui permet d'évacuer sans douleur des questions aussi lancinantes et insolubles que le débat fondamental et paradigmatique sur la priorité historique de la poule et de l'œuf... Les acteurs, les ressources et les différents types de formes sociales interagissent en permanence, s'engendrent mutuellement, se reconfigurent et disparaissent. Ce processus de création, de destruction et de transformation a ses propres rythmes, ses accélérations et ses ralentissements. La constitution de nouvelles formes (relations, réseaux, groupes) et leur évolution est un enjeu important pour les acteurs qui consacrent beaucoup d'efforts à tenter de modeler ce qui constitue pour eux un environnement immédiat, les « structures sociales » telles qu'elles se présentent au niveau où ils peuvent agir. Pour saisir la dynamique des formes, leur émergence et leur dissolution, les dépendances qu'elles entretiennent, je reprends ici les deux notions d'encastrement et de découplage dans une acception proche de celle que leur a donnée Harrison White (1992, 2002).

Je commencerai par préciser le sens que je donne à ces termes, en revenant en particulier sur les notions d'encastrement et de découplage en sociologie économique, où elles ont été particulièrement développées et discutées. Puis je montrerai comment elles peuvent être généralisées pour comprendre la dynamique des formes sociales, d'abord en les reformulant, puis en développant l'exemple empirique d'une recherche sur des relations entre organisations.

## **1. Encastrement et découplage des activités économiques**

Il y a une soixantaine d'années, dans un livre sur l'évolution du capitalisme (*La grande transformation*, publié en anglais en 1944), Karl Polanyi avait utilisé le terme d'encastrement pour désigner le fait que l'échange marchand n'a rien de naturel mais dépend de dispositifs juridiques et matériels qui sont finalement le résultat de choix politiques. C'est l'idée qu'une sphère d'activité (les échanges économiques) est dépendante d'autres sphères d'activité (les institutions politiques). En même temps, Polanyi s'efforçait de comprendre comment l'échange marchand s'est autonomisé dans les sociétés occidentales comme sphère d'activité spécifique par rapport aux relations sociales « ordinaires » dans lesquelles il est « encasté » au sein des sociétés « traditionnelles ». L'analyse de Polanyi implique donc un processus d'autonomisation, de « désencastrement » d'un ensemble d'activités, processus résultant de la création de certaines frontières (séparation entre travail et hors travail) et de la disparition d'autres (homogénéisation d'un marché du travail général et circulation des travailleurs).

Le terme d'« encastrement » a par la suite été repris à de nombreuses reprises, dont une, très fameuse, par Granovetter dans un article sur l'activité économique (Granovetter, 1985). Dans l'utilisation que cet auteur en fait, la notion d'encastrement associe plusieurs idées. La première est le postulat sociologique de beaucoup de pratiquants de l'analyse des réseaux sociaux et plus généralement de ce que l'on pourrait appeler la « sociologie relationnelle »<sup>155</sup> : « Les acteurs [individuels] n'agissent ni ne décident comme des atomes en dehors de tout contexte social, pas plus qu'ils n'adhèrent servilement à des destins écrits pour eux par l'intersection des catégories sociales auxquelles ils appartiennent. Leurs tentatives d'action intentionnelle sont plutôt encadrées dans le système concret des relations sociales » (Granovetter, 1985, p.487). Ce postulat définit une position dans le champ de la sociologie et plus généralement dans les sciences sociales : la structure sociale pertinente est celle des relations, qui explique les comportements sociaux en général. La deuxième idée est que certains effets économiques (par exemple les relations de sous-traitance<sup>156</sup>) s'expliquent par les caractéristiques des réseaux interindividuels concernés et non par la seule logique des organisations. Il s'agit là d'une position relative aux échelles d'analyse, qui privilégie les individus et leurs réseaux par rapport aux organisations qui, à la limite deviennent une sorte de structure superficielle totalement dépendante des relations de leurs membres. La troisième idée rejoint certains aspects des thèses de Polanyi : puisque l'activité économique est encadrée dans les réseaux sociaux, les solutions économiques qui émergent (recrutement de personnel, création de firmes, de conglomérats, etc.) résultent, au moins pour partie, de logiques extra-économiques. Dans ce troisième sens toutefois, la notion d'encastrement est mise par Granovetter au service d'une thèse sensiblement différente de celle qu'avait Polanyi pour qui justement, les institutions juridiques et politiques ont permis d'autonomiser les échanges marchands vis-à-vis des relations sociales : "J'affirme que le niveau d'encastrement des comportements économiques dans les sociétés sans marché est plus faible que ne le disent les théoriciens substantivistes [parmi lesquels Granovetter place Polanyi] et qu'il a moins changé avec la "modernisation" qu'ils ne le croient" (Granovetter, 1985, p.482).

Même si elle peut être critiquée sur ses résultats, l'analyse de Polanyi comportait une dimension dynamique : l'encastrement est historiquement situé et constitué ; une sphère d'activité peut se « désencadrer » ou en tout cas s'encadrer différemment. En cela d'ailleurs Polanyi ne faisait que reprendre l'analyse classique de la différenciation des sphères d'activité effectuée par la plupart des auteurs « classiques » de la sociologie (Durkheim sur la division du travail, Weber sur l'activité économique, Simmel sur l'argent, etc.). L'analyse de Granovetter est par contre essentiellement statique, ce qui s'explique en grande partie par un jeu d'échelle : Polanyi mène une réflexion historique sur le capitalisme et son évolution alors que Granovetter entreprend de démontrer l'importance d'une dimension « sociale » (et donc relevant d'une analyse sociologique) de l'activité économique, dans une controverse avec des économistes (Becker, Williamson) qui cherchent de leur côté à généraliser leurs modèles à l'ensemble des activités sociales. Il est donc assez logique que si Polanyi envisage au moins implicitement l'évolution de l'encastrement, Granovetter le présente comme stable.

---

<sup>155</sup> pour reprendre une expression de Guy Bajoit (1992) et surtout de Mustapha Emirbayer (1997) qui désignait ainsi le regroupement de l'analyse des réseaux sociaux et de certaines tendances de la sociologie historique (Somers, 1998 par exemple).

<sup>156</sup> Granovetter reprend en particulier l'étude d'Eccles sur les entreprises de travaux publics (1981) qui montrait l'existence de relations stables et rarement remises en causes entre les donneurs d'ordres et leurs sous-traitants. Pour Granovetter : « Ce phénomène peut s'expliquer pour partie en terme d'investissement (...) mais il peut être aussi lié au désir des individus de tirer du plaisir des interactions sociales qui accompagnent leur travail quotidien, un plaisir qui serait considérablement amoindri par des procédures strictement marchandes impliquant chaque jour des partenaires entièrement nouveaux et inconnus » (1985, p.496).

On voit bien ici que la perception de la dynamique de l'encastrement est liée à la perception d'échelles d'action différentes. C'est ce que met particulièrement en évidence le travail d'Harrison White, déjà évoqué plus haut. White, qui fut le directeur de thèse de Granovetter, a travaillé sur de multiples sujets<sup>157</sup>, dont les marchés, dont il a élaboré une théorie originale<sup>158</sup>. D'abord dans un ouvrage de théorie sociologique générale (White, 1992), puis dans son livre consacré aux marchés (White, 2002), il a développé une conception plus dynamique de la notion d'encastrement, conception qui met précisément en jeu des niveaux d'action différents. White ne réduit pas la notion d'acteur aux individus biologiques, mais l'étend, non seulement aux organisations comme les firmes, mais aussi à des entités plus agrégées comme les marchés<sup>159</sup> : « Les marchés et les firmes ne sont pas moins humains que votre famille ou des cliques ou des clans. Les marchés et les firmes sont aussi des acteurs. » (White, 2002, page 304). Cela lui permet de concevoir différents niveaux d'action : « une firme peut devenir, et être connue comme, sujette à la pression hégémonique exercée par les autres firmes engagées dans la reproduction continue d'une identité distincte en tant que marché. Un tel marché est lui-même encastéré au sein de réseaux dans des formes qui contraignent en même temps (...) les actions des firmes. Un tel marché est un acteur à un autre niveau. » (*ibid.* p.204). C'est d'ailleurs du point de vue de la pluralité des niveaux d'action qu'il prend des distances avec le texte de Granovetter : « Dans son article influent, Mark Granovetter (1985) présente un compte-rendu convainquant de l'extention sociale et de ses implications en tant que point clé de l'encastrement. Encore que ce soit un portrait à deux dimensions qui néglige l'émergence de nouveaux niveaux d'acteurs à partir de l'encastrement. » (White, 2002, p.210). L'émergence de nouveaux niveaux d'acteurs, c'est ce que White appelle le « découplage » : « Le découplage est l'aspect processuel de l'établissement, et donc de l'encastrement d'une nouvelle identité. » (p.212).

Pour White, l'encastrement n'est pas un état de fait, mais plutôt un processus<sup>160</sup>, tout comme son réciproque le découplage. L'encastrement est la dépendance d'une identité (ou d'une

---

<sup>157</sup> White, qui a d'abord été formé comme physicien, a commencé sa carrière en sciences sociales entre autres par un ouvrage sur la parenté (*An anatomy of kinship : mathematical models for structures of cumulated roles*, Prentice Hall, Engelwood Cliffs, New Jersey, 1963), puis s'est intéressé à l'art ((avec Cynthia A. White) *La carrière des peintres au XIXe siècle : du système académique au marché des impressionnistes*, Paris, Flammarion, 1991, traduction de *Canvases and careers : institutional change in the french painting world*, Jonh Wiley and Sons, New-York, 1965, et plus récemment *Carreers and crativity*, Boulder, Colorado, Westview Press, 1993), aux réseaux sociaux (avec Boorman et Breiger, 1976, « Social structure from multiple networks I; Blockmodels of roles and positions », *American Journal of Sociology*, Vol. 81, pp.730-780) et enfin aux marchés.

<sup>158</sup> « Where do markets come from ? », *American Journal of Sociology*, n°87, 1981, pp.983-938 et récemment *Markets from networks. Socioeconomic models of production*, 2002, Princeton University Press.

<sup>159</sup> Un marché au sens de White n'existe que si les flux d'échanges des producteurs, avec leurs fournisseurs en amont et avec leurs clients en aval, se cristallisent en un certain nombre de « niches » structurées selon un certain ordre. Si les producteurs se renouvellent constamment, il n'y a pas de marché au sens de White. Un tel marché est donc une structure relativement stable fondée sur un principe d'équivalence structurale entre les producteurs, qui ont affaire aux mêmes fournisseurs et aux mêmes clients. Chaque transaction est alors considérée comme un signal que les autres producteurs peuvent interpréter pour ajuster leurs comportements et maintenir l'ordre existant (ou au contraire tenter de le détruire). Ces signaux finissent par constituer une sorte de langage qui est propre à un marché. Cette notion est par certains aspects proche de celle de « champ » chez Bourdieu (ce que Bourdieu avait lui même noté dans son ouvrage sur l'activité économique, *Les structures sociales de l'économie*, Seuil, 2000, voir en particulier page 255).

<sup>160</sup> White utilise essentiellement le verbe (to embed) et le participe présent (embedding) et non le substantif (embeddness). Cette nuance est difficile à traduire en français où « embedding » et « embeddednes » trouvent la même traduction, « encastrement ».

forme d'ordre<sup>161</sup>) vis-à-vis des liens qu'elle a avec les autres, autrement dit la contrainte qu'exercent sur elle les tentatives de contrôle des autres identités. Le découplage est au contraire l'autonomisation de l'identité, et donc son affirmation en tant que telle, mais cette affirmation va de pair avec la création de nouveaux liens et donc la création d'un nouvel encastrement, situé à un niveau différent. Le cas le plus abondamment traité est celui de l'émergence des marchés à partir des relations entre les firmes. Un marché émerge de la répétition des échanges et de la stabilité relative des relations entre firmes, puis se découple et devient une discipline pour les firmes qui en font partie, dont les transactions avec des firmes extérieures (fournisseurs et clients) sont en partie réglées par l'interface que procure le marché. En ce sens, les firmes sont donc encastrées dans le marché et relativement découplées de leurs relations en amont et en aval. Le même processus fait du marché un acteur agrégé, qui établit des relations avec d'autres marchés et donc s'encastre de fait dans un réseau de marchés.

Ce résumé de la théorie de White en ce qui concerne l'encastrement et le découplage est très sommaire<sup>162</sup>. Il permet cependant d'entrevoir ce que peut être une version dynamique de la notion d'encastrement. Dans la théorie de White, cette notion, et sa réciproque le découplage, vont bien au-delà de la sociologie économique et se présentent comme des outils puissants pour comprendre la dynamique des formes sociales<sup>163</sup>. Il reste qu'à mon sens, malgré sa profonde fécondité, la théorie de White présente quelques limites.

La première limite réside dans sa recherche d'un nécessaire point de départ de la théorie, point de départ par ailleurs assez flottant. Dans son ouvrage de 1992, White critique fortement les théories individualistes (et en particulier la théorie de l'action rationnelle, envahissante dans la sociologie américaine) pour mettre en avant les relations (« les individus émergent des relations », p.298), tout comme dans son livre de 2002 (« Les liens constituent toujours le matériel de base. », p.203). Dans un texte de 1995<sup>164</sup>, il critique par contre la tendance des analystes de réseaux à naturaliser les relations et met plutôt l'accent sur les domaines de sens qu'ils mobilisent dans les interactions, donc sur des groupes. J'ai exposé plus haut mon point de vue sur la question de la « dernière instance » : il n'y a pas de point de départ, ou plutôt, tous se valent. On peut très bien partir des individus, des interactions, des relations, des ressources ou des groupes. L'important est d'éviter de croire en l'existence d'une instance suprême, qui conduit inévitablement à naturaliser l'instance en question (l'individu pour les individualistes, les « structures sociales » pour les holistes, les cadres d'interaction pour les

---

<sup>161</sup> dans son ouvrage de 1992, White prend entre autres l'exemple d'une file d'attente : « Une file d'attente pour les taxis à l'aéroport découple en abrégant les interactions entre passagers et chauffeurs. » (p.12). Pour White, la file d'attente est une forme d'ordre (ce qu'il appelle une « discipline ») mais peut aussi être vue comme une identité agrégée.

<sup>162</sup> White développe dans son ouvrage de 1992 différents aspects de l'encastrement (contingence, ambiguïté et ambage) et par ailleurs, les deux notions d'encastrement et de découplage ne sont qu'un aspect d'une théorie très large, dont la profonde originalité ajoutée à l'ésotérisme de l'expression que lui a donnée White donnera certainement matière à réflexion pour les théoriciens des sciences sociales durant plusieurs décennies au moins.

<sup>163</sup> D'autres auteurs ont développé des notions très proches de ces notions. Michel Callon en particulier utilise selon les textes les métaphores du cadrage et du débordement (Michel Callon, 1999, « Une contribution de la sociologie à l'analyse des externalités. Essai sur la notion de cadrage/débordement », in D. Foray et J. Mairesse, *Innovation et performance*, EHESS., pp.399-432), celle de l'attachement et du détachement (Callon, M., 1999, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *Sociologie du travail*, 99/1, pp.1- 13.) ou encore celle de l'alignement

<sup>164</sup> Harrison White, 1995, « Passages réticulaires, acteurs et grammaire de la domination », *Revue Française de Sociologie*, Vol. 36, pp.705-723. On trouve aussi cette idée dans le livre de 1992, *Identity and control*.

interactionnistes et les relations pour les adeptes de la sociologie relationnelle). Les humains n'existent comme acteurs sociaux que dans une tension permanente avec les différentes contraintes qui s'exercent sur eux et à travers des efforts incessants pour construire de la cohérence. Les poser comme acteurs rationnels et stratégiques est une simplification qui peut être d'une grande utilité, notamment pour construire des modèles, mais oublier qu'il s'agit d'une simplification somme toute très grossière, peut conduire à des impasses. Les structures émergent des séquences d'action et peuvent toujours faire l'objet de tentatives de destruction ou de reconfiguration. Les croire immanentes ou indispensables amène à exclure la possibilité qu'ont les acteurs de les faire changer, ce qui est une erreur au regard de multiples exemples historiques. Les cadres d'interaction sont toujours multiples et fluctuants et n'ont pas la simplicité que leur prêtent involontairement beaucoup de pratiquants de l'observation participante qui tendent à considérer comme réglée une fois pour toute la question des cadres lorsqu'ils ont délimité ce qu'ils peuvent et veulent observer, oubliant facilement que les personnes qu'ils observent continuent d'agir lorsqu'elles ne sont plus observées et mettent de toutes façons en jeu des ressources et des contraintes dont la genèse et la logique échappent souvent au regard de l'observateur. Enfin les relations sont loin de se réduire à ces sortes de tuyaux inertes auxquels les réduisent souvent les analyses de réseaux sociaux. Mettre les entités en dynamique dispense de choisir un point de départ unique et systématique, puisque dans le mouvement vont se trouver forcément mobilisés d'autres niveaux d'action.

La seconde limite de la théorie de White est son peu de précision sur la dynamique des liens sociaux eux-mêmes. White nous dit qu'« il n'existe pas d'interconnexion objective établie une fois pour toutes entre des entités fixées. » (1992, p.67), ce qui est un garde-fou contre le risque de naturalisation des relations sociales et suggère l'existence d'une dynamique des identités comme des liens. Mais il fait dériver les liens de « tentatives de contrôle » des acteurs et des disciplines sans trop aller plus loin, ce qui contraste avec la finesse qu'il met en œuvre pour analyser le découplage des « identités » vis-à-vis des relations. Il émet toutefois l'idée que les liens dyadiques sont le résultat de disciplines avortées, qui fournit une piste que j'utiliserai plus loin.

La troisième limite réside dans sa difficulté à donner un statut clair à tous les dispositifs matériels et sociaux qui permettent aux acteurs de se coordonner sans s'appuyer des relations préexistantes. Ce qui structure un marché, ce n'est pas seulement la récurrence des échanges entre participants et les signaux que ceux-ci s'envoient, c'est aussi l'ensemble des revues spécialisées, des associations professionnelles, des rassemblements physiques (colloques, salons, foires), des experts du domaine, bref de tous ce qui permet au marché de s'affranchir partiellement des relations directes entre membres.

La quatrième limite de la théorie de White c'est son abstraction. White travaille avec des modèles mathématiques et des exemples puisés dans la littérature. Il ne donne guère d'éléments concrets sur la façon de mettre en œuvre une analyse des encastresments et des découplages. Granovetter avait donné dans sa recherche sur le marché du travail (1974), et d'autres qui ont suivi, une méthode pour mettre l'encastrement statique en évidence : montrer que des transactions censés être anonymes mettent en fait en jeu des chaînes de relations sociales complexes. Mais sa tendance à faire des relations sociales le point de départ de toute action et la seule structure pertinente limite la méthode pour étudier des encastresments et découplages dynamiques, à la White.

Pour aller plus loin, je vais donc être contraint d'ajuster légèrement les définitions de l'encastrement et du découplage, d'abord pour les rendre compatibles avec les types

d'irréversibilités et les formes sociales définies au chapitre précédent, ensuite pour les mettre en accord avec le principe d'absence d'une « instance suprême » ou d'un niveau d'action central. Ensuite je m'appuierai sur l'exemple d'une recherche sur les relations entre des laboratoires de recherche publique et des entreprises pour montrer comment ces notions peuvent être mise en œuvre concrètement.

## **2. L'encastrement et le découplage dans la dynamique des formes sociales**

Repartons des irréversibilités relatives, des entités sociales vues au chapitre précédent : acteurs, ressources, formes sociales. Chacune d'entre elles émerge de séquences d'actions, se modifie, disparaît. Chacune d'entre elles dépend d'autres entités, dont certaines la constituent, d'autres l'englobent et d'autres encore, qui se situent sur le même niveau, lui sont simplement liées. La question de sa spécificité par rapport aux entités auxquelles elle est liée est posée en permanence pour l'observateur, mais aussi, pour elle-même lorsqu'il s'agit d'une entité agissante (un acteur social). Il existe donc une tension permanente entre son existence comme entité autonome et sa dissolution « vers le bas » en une série de constituants, « vers le haut » comme constituant d'un ensemble plus vaste, ou encore à un même niveau comme simple expression partielle d'une entité de même niveau. Cette tension entre l'autonomie et la dépendance est précisément ce dont les notions d'encastrement et de découplage peuvent rendre compte. L'encastrement est le processus d'accroissement des dépendances et le découplage le processus d'autonomisation, de renforcement de la spécificité. Les deux extrêmes de ces processus sont mortelles, chacune à leur façon. Le découplage maximum serait la perte de tous les liens avec le reste de la société et le monde. On voit mal quelle entité sociale pourrait correspondre à une telle configuration. De l'autre côté, l'encastrement maximum se traduirait par la dissolution complète de l'entité considérée dans d'autres entités, ce qui est beaucoup plus fréquent et que l'on peut considérer comme la fin habituelle des entités sociales. Le découplage d'une entité est donc toujours relatif. C'est un équilibre précaire entre des encastrements nécessaires et le maintien d'une autonomie par rapport aux autres entités.

Pour mieux comprendre cela, le plus simple est de reprendre les catégories une par une.

### **Découplage des acteurs**

Les acteurs sociaux. En tant qu'acteurs sociaux, les humains ne sont pas des atomes isolés. Ils sont constitués de multiples ingrédients biologiques (corps, gènes, etc.), symboliques (nom, éléments d'identité, diplômes, titres, etc.), cognitifs (projets, valeurs, routines, théories). Ils sont liés à d'autres par des relations sociales, qui leur confèrent des positions dans divers réseaux et ils sont affiliés à des groupes. Leur existence en tant qu'acteurs passe par un travail permanent de construction et de maintien dans le temps de cohérences entre les différents ingrédients, et par une résistance à la pression des groupes auxquels ils appartiennent qui tendent à les réduire à des rôles. Ce travail, la « subjectivisation » de Dubet, a des résultats variés. Les acteurs ne sont pas à tout moment uniques et irréductibles. Ils peuvent se décomposer partiellement, perdre de la cohérence et de la continuité, éclater en des identités multiples et contradictoires. Ils peuvent aussi, et c'est beaucoup plus fréquent, se laisser aller à être simplement, ne serait-ce que pour un moment, un rôle social (un médecin, un enseignant, une mère, un parent d'élève) et devenir à ce titre substituables, simples exemplaires d'une catégorie, aux comportements prévisibles en tant que représentants de la

catégorie. A l'inverse, les acteurs peuvent « s'affirmer », « faire entendre leur différence », agir de façon spécifique, « immédiatement reconnaissable », « à nulle autre pareille ». Ils se découplent de leurs relations et engagements, les tiennent suffisamment à distance pour dégager les marges de manœuvre qui définissent leur capacité d'action réelle, au risque de sortir des limites acceptables pour les autres, d'être « incompris » ou « rejetés ». Le même raisonnement vaut pour les acteurs collectifs. Une entreprise par exemple n'existe comme acteur qu'à travers des actions et des ressources qui la découplent par rapport à ses membres, par rapport à d'autres organisations, par rapport aux marchés dans lesquels elle occupe une niche. Si, comme peut le suggérer le texte de Granovetter, l'action des entreprises était totalement dépendante des relations des acteurs individuels qui en sont les patrons ou les employés, alors elles sont effectivement encastrées, éventuellement au point de se dissoudre et de se réduire à des structures fantomatiques et superficielles sans réelle capacité d'action spécifique. Je montrerai qu'à l'inverse, une entreprise peut se donner les moyens de résister à cet encastrement. L'entreprise peut aussi se trouver tellement enfermée dans une niche de marché qu'elle s'y trouve piégée et finit par n'être qu'un constituant d'un acteur de plus haut niveau. Là encore, tout est affaire d'équilibre ou de rapport de force entre la tendance à l'autonomie et le risque de dissolution.

### **Découplage des ressources**

Les mêmes notions peuvent s'appliquer aux ressources. Qu'est-ce qui fait qu'un objet ne se réduit pas à un simple assemblage de constituants ou à être lui-même un simple constituant d'un autre objet ? En tant que ressource sociale il est toujours susceptible d'être décomposé ou intégré à autre chose. Soit un ordinateur personnel. Est-ce un objet spécifique ? Est-ce un simple assemblage de composants (processeur, disque dur, mémoire vive, périphériques, etc.) ? Est-ce un élément intégré dans un système (de régulation d'une chaîne de production par exemple) ? La définition de l'autonomie relative de l'objet qu'est un ordinateur personnel est un enjeu social et économique très important. C'est en partie parce que la firme IBM a accepté que ses ordinateurs personnels soient décomposables que son modèle a supplanté celui de la firme Apple qui tenait à l'intégrité de l'objet, mais en même temps c'est pour cela aussi qu'IBM en a perdu une grande partie des bénéfices de son choix au profit de fabricants de composants (Microsoft pour le système d'exploitation, Intel pour les processeurs). L'encastrement ou le découplage de l'objet ordinateur personnel est lié à de multiples autres encastrements et découplages entre producteurs, prestataires de service, utilisateurs. Le même raisonnement peut être aisément effectué au sujet de tous les objets produits par l'industrie. Mais il ne limite pas aux objets manufacturés. Dans quelle mesure une œuvre d'art est-elle plus que la somme de ses composants et des entités qui lui sont liées d'une façon ou d'une autre ? Dans quelle mesure peut-elle s'apprécier indépendamment du nom de l'auteur et de la connaissance de son œuvre ? C'est à nouveau une question d'équilibre entre encastrements et découplages. Passons à présent aux ressources cognitives. Pour éviter de répéter indéfiniment le même raisonnement, je m'en tiendrai aux théories scientifiques, ou plutôt pour utiliser le même terme que Bruno Latour, aux énoncés scientifiques. Dans *La vie de laboratoire*, Latour et Woolgar analysent le processus selon lequel un énoncé est progressivement « purifié » de toute mise en doute et de tout rappel de ses conditions de production pour devenir un fait, un objet, parfois matérialisé sous la forme d'un instrument ou d'échantillons. C'est typiquement un processus de découplage, c'est-à-dire d'autonomisation de l'énoncé par rapport à d'autres entités auxquelles il était lié au départ (nom de l'auteur, résultats expérimentaux, modalités). Mais, conformément à ce que prédit la théorie de White, ce découplage s'accompagne d'un

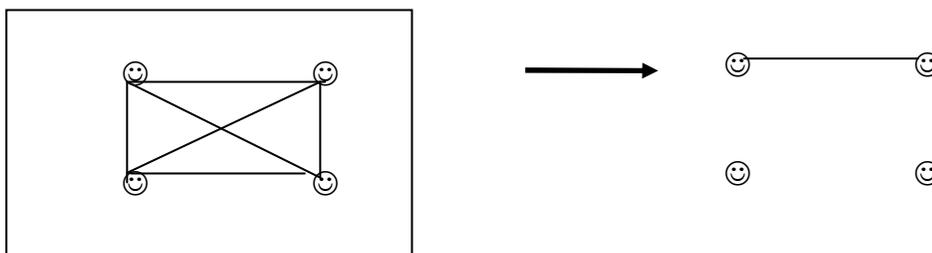
nouvel encastrement dans le réseau des faits acceptés à un moment par une communauté scientifique.

## Découplage des formes sociales

Les notions d'encastrement et de découplage ont été développées pour rendre compte des liens entre formes sociales. Il est donc assez facile de les mettre en œuvre dans ce domaine. Encore que la définition que j'ai choisie m'amène à introduire quelques nuances par rapport à la théorie de White.

### *Relations*

La typologie des formes sociales que j'ai présentée dans le dernier chapitre commence par les relations. Or, dans les analyses de réseaux sociaux où la notion d'encastrement a connu un certain succès, les relations sont très souvent un donné. Pour Granovetter, les organisations sont encadrées dans les relations individuelles. Mais dans quoi ces relations sont-elles elles-mêmes encadrées ? Pour répondre à cette question, il suffit de se revenir sur la façon dont les relations se créent. Comme je l'ai signalé dans le chapitre précédent, dès que l'on aborde empiriquement cette question on trouve des groupes : la famille, l'organisation de travail, les associations de loisirs, etc. Un exemple : soit une personne qui est recrutée dans une entreprise. Elle est amenée par l'organisation à nouer des relations avec d'autres membres de l'entreprise. L'entreprise est en faillite. Les employés vont trouver du travail ailleurs. Une bonne partie des liens faibles qu'ils avaient tissés disparaît. Mais certains liens survivent à la disparition du groupe. Pour des raisons très variables (affinité intellectuelle, proximité sociale, compatibilité des entourages) ils se sont renforcés et ne sont plus des relations de travail mais des liens qui seront qualifiés en général d'amicaux par les protagonistes. Que s'est-il passé ? Au départ ces relations étaient cadrées très fortement par l'organisation de l'entreprise, la division du travail, les procédures. Puis elles se sont progressivement découplées. Ce découplage ne nécessite pas la disparition du cadre que constitue l'entreprise, disparition que j'ai introduite ici pour contraster et dramatiser un peu la situation. Il commence lorsque la relation dépasse les rôles prévus par l'organisation, lorsqu'elle se personnalise, que les protagonistes ne sont plus substituables l'un par rapport à l'autre. Ce découplage est toujours en tension avec l'encastrement qui résulte de la discipline de l'entreprise. A présent, l'idée de White sur les relations comme résidus de disciplines avortées devient claire : d'une certaine façon une relation créée dans le cadre d'un groupe (d'une « discipline ») se développe toujours à la marge des règles du groupe et en contradiction partielle avec son intégrité, son identité en tant que collectif.

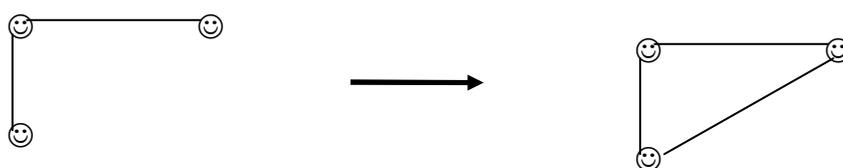


**Figure 2 : Des groupes aux relations**

Les relations peuvent donc être elles aussi encastrées dans des entités plus larges, des groupes par exemple. Elles peuvent aussi s'encastrer dans leurs composants, la suite des interactions. Le découplage de la relation c'est aussi la constitution d'une histoire partagée qui permet à la relation d'acquiescer une consistance qui dépasse la simple addition des échanges. Le découplage a évidemment quelque chose à voir avec la force du lien : une des caractéristiques d'un lien fort est d'être peu substituable.

Lorsque dans un groupe les acteurs individuels s'affirment et que leurs relations se découplent du cadre que constitue le groupe, alors d'autres relations des membres, avec des acteurs extérieurs, peuvent entrer en jeu. Dans ce cas, c'est le groupe qui est encastré dans les réseaux sociaux de ses membres, ce qui est la situation décrite par Granovetter. La question de savoir ce qui est encastré dans quoi est bien comme le souligne White une question de contrôle.

Mais les relations ne naissent pas seulement dans les groupes. Une part importante d'entre elles naît de l'existence d'autres relations : être en relation avec quelqu'un c'est accroître la probabilité d'entrer en contact avec ceux avec qui il est en relation. Par le biais des présentations, des recommandations ou des parrainages, le réseau se complète en quelque sorte de lui-même sans nécessairement mettre en jeu des groupes.

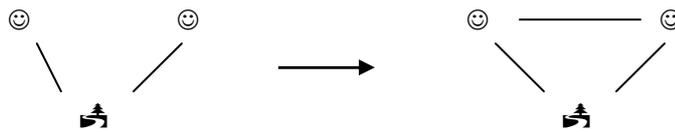


**Figure 3. Des relations aux relations**

Dans ce second cas de figure, on peut aussi voir la construction de la troisième relation directe comme un découplage par rapport aux échanges qui passaient auparavant par l'intermédiaire de l'« ami commun », donc par rapport au réseau. Le découplage peut se mesurer par la capacité des protagonistes à échanger en l'absence de l'intermédiaire, et par la capacité de la relation à résister à la disparition de l'intermédiaire. Mais en même temps que la relation apparaît et se découple, elle prend sa place dans le réseau et donc s'y encastre.

Enfin, il existe un troisième type de contexte de création des relations. C'est le cas où les deux protagonistes sont rapprochés par leur intérêt pour une même ressource, un même enjeu. L'analyse de la constitution de la biologie moléculaire par Mullins est ici à nouveau un très bon exemple. Pourquoi les chercheurs entrent-ils en contact les uns avec les autres au départ ? Mullins évoque des chercheurs « qui sont passés d'un point de vue à un autre, et qui sont ou non en communication. (...) un ensemble d'individus tel que tous se retrouvent dans une même situation cognitive par rapport à un même problème ou à des problèmes similaires » (Mullins, 1972, p.55). Ces chercheurs peuvent être rapprochés par des lectures communes (dans ce cas, un article fondateur de Schrödinger). Les acteurs sont liés ici à une même ressource cognitive, ce qui les rapproche et amène certains d'entre eux au moins à tenter de rencontrer les autres. Cet exemple se généralise assez facilement à tous les cas où des

chercheurs entrent en contact lors d'un colloque : s'ils viennent y participer c'est parce qu'ils partagent des intérêts. Ces rencontres sont bien sûr facilitées par des groupes qui les cadrent dans une certaine mesure : la communauté scientifique générale dans le cas de la biologie moléculaire, tel groupe disciplinaire pour un colloque. Les rencontres sont induites par le rapport à une même ressource mais elles s'appuient sur d'autres ressources partagées au sein du groupe. La différence avec le premier type de rencontre, directement induit par un groupe, c'est que dans cette situation, les acteurs ne sont pas mis en contact par leur simple présence dans le groupe. Le groupe est suffisamment vaste pour qu'ils puissent ne jamais être en contact s'ils ne partagent pas un même intérêt à un moment donné. Le groupe est donc dans ce cas un simple cadre. On peut généraliser encore cet exemple aux rencontres entre amateurs d'une même activité de loisir et aux relations avec des commerçants ou des professionnels de proximité. On peut aussi inclure dans ce type certaines rencontres amoureuses, qu'elles soient issues de situations de « drague » dans des lieux anonymes ou dans des lieux spécifiques (boîtes de nuit), voire à des moments spécifiques (bal). L'enjeu est ici finalement la relation sociale elle-même. Enfin pour achever cette liste, qui n'est certainement pas exhaustive, il faut mentionner les relations avec les voisins, dont un des aspect est le partage d'intérêts communs (une mitoyenneté à gérer, des espaces publics communs, etc.).



**Figure 4. Des enjeux communs aux relations**

Le découplage se produit ici à plusieurs niveaux. Il y a tout d'abord l'effacement relatif de l'objet intermédiaire au profit du lien direct, comme dans le cas précédent. Il y a aussi, comme dans le premier type de contexte de rencontre, le découplage par rapport aux groupes dans lesquels la relation est éventuellement inscrite. Le découplage se mesure par la capacité de la relation à survivre à la disparition éventuelle des éléments intermédiaires ou à la sortie du groupe.

Lorsque l'on prend en compte ces différents types de contexte, les cas de rencontres « de hasard » débouchant sur des relations sociales se réduisent à très peu de chose. Encore faudrait-il examiner en détail les cas qui semblent échapper à la typologie : on y trouverait peut-être des groupes temporaires (les gens rapprochés momentanément par une situation exceptionnelle), des effets de réseau indirects (la découverte d'amis communs) ou des enjeux partagés non repérés au premier abord.

### *Groupes*

Passons aux groupes. Dans quelle mesure un groupe se réduit-il à la somme de ses membres ? et ses relations à leurs relations ? C'est tout le problème posé par l'encastrement à la Granovetter qui postule plus ou moins cette réduction. Je montrerai à partir d'un exemple concret que la tension dynamique entre encastrement et découplage est plus efficace pour

rendre compte de qui se passe à ce niveau d'action que le réductionnisme relationnel auquel peut conduire la position de Granovetter. En effet, il existe des processus de découplage, qui permettent à l'entité collective de s'affranchir, au moins partiellement, des effets d'encastrement et d'assurer une sorte de substituabilité partielle des membres, notamment dans la gestion des échanges avec l'extérieur. Dans quelle mesure un groupe a-t-il des marges de manœuvre par rapport aux contraintes que lui imposent ses relations avec d'autres groupes d'un même niveau d'action ? Comment une entreprise sous-traitante par exemple peut-elle s'autonomiser de ses liens avec un ou plusieurs donneurs d'ordres en aval et avec des fournisseurs en amont ? Quelle est la marge de manœuvre d'un groupe politique par rapport aux diverses alliances qu'il a noué ? Là encore c'est une question d'équilibre entre encastrement et découplage. Enfin, un groupe est toujours menacé de n'être plus qu'un vague sous-ensemble d'un groupe plus vaste dans lequel il est encastré.

### **Encastrements et découplages comme opérateurs d'échelles**

Quelque soit l'entité considérée, les équilibres entre encastrement et découplage se situent à trois niveaux d'action différents, celui de l'entité considérée par rapport à ses partenaires de même niveau, le niveau inférieur de ses constituants et le niveau supérieur des entités qui l'englobent. Dans les deux derniers cas, la question de l'encastrement est aussi la question du niveau d'action pertinent. Si l'on dit que les relations entre les entreprises, ou plus largement les activités de celles-ci, sont encastrées dans les réseaux personnels de leurs membres, on suggère en même temps que le niveau d'action pertinent n'est pas celui des entreprises, mais celui des individus et de leurs réseaux. A l'inverse, le découplage de l'entreprise fait apparaître le niveau des organisations comme pertinent. Encastrement et découplage sont donc entre autres des opérateurs d'échelle, qui rendent compte de la façon dont le niveau d'action se déplace vers le haut ou vers le bas sur l'échelle des masses.

Ce sont aussi des opérateurs sur l'échelle du temps. White montre cela avec l'exemple de l'acte d'économiser : « L'habitude d'économiser sur les revenus ordinaires est une illustration de découplage dans le temps. Dans le fait d'économiser, des droits concédés qui sont prévus pour être utilisés dans l'immédiat peuvent être activés à nouveau, mais à un moment non planifié. » (White, 1992, p.12). Que se passe-t-il dans cet exemple ? L'acte d'économiser permet de construire une ressource (la somme économisée) qui se découple de ses conditions de production (les petites sommes accumulées). Dans la conception que je présente ici, l'échelle du temps est consubstantielle à la définition du découplage, puisque celui-ci concerne précisément des irréversibilités, c'est-à-dire des entités qui peuvent survivre à des séquences d'action pour intervenir comme cadres pour d'autres séquences. Le découplage est donc en ce sens toujours un déplacement sur l'axe du temps, à la fois de la temporalité des interactions vers des temporalités plus longues et de la temporalité des entités dans lesquelles se jouent les encastrements vers la temporalité de l'entité qui se découple. Reprenons l'exemple de l'ordinateur et de ses composants. Dire que le processeur par exemple se découple de l'entité ordinateur c'est simultanément donner de l'importance à la temporalité d'évolution des performances du processeur. En même temps, l'entité processeur se découple des séquences d'action dans lesquelles les utilisateurs d'ordinateur envisagent de changer ponctuellement une pièce de leur machine ou pendant lesquelles des concepteurs d'ordinateur discutent du choix de cet élément à intégrer dans leur produit. Ce découplage débouche sur d'autres séquences dans lesquelles les utilisateurs envisagent le changement de leurs machines en fonction des générations de processeurs et où les concepteurs de machines se préoccupent de la compatibilité de celles-ci avec les nouveaux processeurs. Autre exemple : le découplage

d'une organisation par rapport à ses membres et à leurs relations. Ce découplage se traduit par l'émergence d'une temporalité spécifique qui est celle de l'entreprise, avec ses engagements de plus ou moins long terme, ses rythmes de décision, ses procédures, par rapport aux temporalités des membres (cycles de vie par exemple) et de leurs relations (renouvellement des liens). L'enjeu autour duquel s'exprime la tension entre encastrement et découplage est ici la substituabilité : l'entreprise peut-elle survivre au départ d'un membre ? dans quelle mesure est-elle affectée par une reconfiguration partielle des relations entre ses membres ?

Enfin, l'encastrement et le découplage concernent aussi l'échelle de spécialisation. L'exemple de la constitution de la biologie moléculaire est à nouveau utile. Le découplage du groupe social que constitue la spécialité est un déplacement du niveau d'action vers la spécialisation, à partir d'actions au départ situées dans la communauté scientifique générale (les fondateurs de la biologie moléculaire provenaient de différentes disciplines existantes). On peut dire la même chose de l'autonomisation d'un segment de marché par rapport à un marché plus général. A l'inverse, le découplage d'une relation par rapport à un groupe dans lequel elle s'est constituée est une montée en généralité, une dé-spécialisation.

L'encastrement et le découplage sont donc des processus, en tension permanente, qui changent les formes sociales et les niveaux d'action. Ils sont au centre de la dynamique des formes sociales et constituent un enjeu d'action décisif. Comme le dit White, « Les processus d'encastrement et découplage prennent la place de la naissance et de la mort d'acteurs particuliers en tant que centre de l'analyse. » (White, 2002, p.215). Penser les processus d'encastrement et de découplage, c'est substituer ou ajouter à une ontologie des êtres (qui naissent et qui meurent) une ontologie des états (qui se transforment), un peu comme le fait la mécanique quantique.

Comment saisir concrètement ces processus ? Analyser des dynamiques n'est pas ce qui est le plus simple à faire en sociologie. Pour simplifier on peut dire qu'il y a deux façons de procéder : le suivi longitudinal et l'analyse rétrospective. Le suivi longitudinal est la réalisation à différents moments du processus étudié de séries d'observations et de collectes de données. L'étude que conduit Claire Bidart sur les relations sociales d'une population de jeunes adultes (Bidart et Le Gall, 1996) est exemplaire de ce type d'approche avec des séries d'entretiens réalisés tous les deux ans. On peut aussi bien sûr faire du suivi longitudinal avec des questionnaires ou de l'observation. L'analyse rétrospective peut prendre aussi des formes extrêmement variées, de l'historiographie au récit de pratiques. Chaque méthode a ses avantages et ses inconvénients. La première est plus précise et rigoureuse mais plus lourde. La seconde est plus facile à réaliser, mais comporte des risques liés aux effets de rationalisation après coup qui ne manquent jamais de se manifester dans les discours. Je vais présenter dans ce qui suit une étude rétrospective conçue précisément dans l'objectif de saisir des encastrements et des découplages, ce qui implique quelques choix méthodologiques particuliers. Cette étude me permettra aussi de montrer plus concrètement la mise en œuvre de l'encastrement et du découplage comme catégories d'analyse.

### **3. L'exemple des coopérations entre des laboratoires et des entreprises**

L'idée d'étudier des histoires de coopération entre des laboratoires de recherche et des entreprises, est venue de discussions avec ma collègue économiste Marie-Pierre Bès sur la place des réseaux sociaux dans les échanges entre les scientifiques et les industriels. J'insistais beaucoup sur leur importance, alors que Marie-Pierre la relativisait un peu. Nos

discussions ne faisaient d'ailleurs que retrouver des arguments de divers débats en économie et sociologie de l'innovation et en science régionale, débats qu'il est inutile de détailler ici. Finalement nous nous sommes rendus compte que notre débat revenait à évaluer l'intensité de l'encastrement de ces relations dans les réseaux sociaux des membres des laboratoires et des entreprises. Dans quelle mesure les relations entre les deux types d'organisation dépendent-elles des relations entre individus ? En particulier, dans quelle mesure la « rencontre » entre les organisations est-elle guidée par les réseaux sociaux de leurs membres ? Mais nous voulions aller plus loin que les études d'encastrement en cherchant l'origine des relations individuelles dont nous trouverions la trace. Ces relations sont-elles elles-mêmes issues de contextes précis, qui par leur intermédiaire, influencent les échanges entre entreprises et laboratoires ? Pour avancer sur ces questions, nous avons convenu de collecter des histoires de relations. D'abord obtenir des informations sur la genèse et le déroulement des coopérations, puis, lorsque des relations individuelles sont en jeu, compléter les informations sur la genèse de ces relations elles-mêmes. C'est donc une sorte de transposition de la méthode des histoires de vie et récits de pratiques<sup>165</sup>, ou de l'histoire orale, en prenant comme unité d'observation non plus des acteurs, mais des relations<sup>166</sup>.

Après avoir consulté les bases de données du CNRS sur les contrats de l'organisme avec les entreprises, nous avons sélectionné des chercheurs du domaine des « sciences pour l'ingénieur »<sup>167</sup> à qui nous avons demandé de nous raconter leur parcours personnel et surtout leurs expériences de collaboration avec des entreprises. Lorsque les chercheurs mentionnaient le nom d'une autre personne, nous demandions systématiquement des précisions sur la relation et son origine<sup>168</sup>. Nous leur avons aussi demandé de nous donner les noms de leurs interlocuteurs ou d'autres participants de ces collaborations. Nous avons ensuite rencontré ces autres participants et leur avons demandé de raconter leur propre version des histoires collectées. Le croisement des témoignages et des sources écrites parfois disponibles (rapports, publications) nous a permis d'écrire des récits des différentes coopérations, que nous avons soumis parfois (en cas de contradiction ou de problème de compréhension) à nos interlocuteurs. A l'arrivée nous avons des récits de collaborations qui s'apparentent à ce que les historiens appellent de l'histoire orale.

Durant l'analyse de ces récits (il y en avait 130 dont 110 utilisables pour l'étude de la genèse des coopérations), nous avons regroupé les contextes de mise en contact des organisations en trois types. Dans le premier type, conformément à ce que j'avais imaginé, les contacts pouvaient être considérés comme résultant de relations personnelles. Pour tous les cas rassemblés dans cette catégorie, nous pouvions reconstituer la chaîne relationnelle effectivement activée par les personnes dans le processus de mise en contact, et sans cette chaîne celui-ci eût été très improbable. Dans le second type, les contacts résultaient de l'action d'une tierce organisation, en général un service de l'état, parfois une autre entreprise ou un organisme interprofessionnel, qui volontairement ou involontairement mettait des représentants du laboratoire et de l'entreprise en contact. Par exemple un service ministériel nommait dans un groupe restreint d'experts un des chercheurs du laboratoire et un membre de l'entreprise, qui, par la suite, décidaient d'engager leurs organisations respectives dans des

---

<sup>165</sup> Bertaux, 1976, *op.cit.*

<sup>166</sup> On trouvera un descriptif de la méthode et une analyse détaillée des résultats dans un article publié peu de temps après la fin de l'étude (Grossetti et Bès, 2001).

<sup>167</sup> C'est le département du CNRS dans lequel les coopérations avec les entreprises sont les plus fréquentes.

<sup>168</sup> Même s'il est enregistré, un entretien de ce type nécessite de prendre beaucoup de notes durant l'entretien lui-même afin de poser les questions nécessaires. Nous procédions en notant chaque expérience au fur et à mesure du récit, avec la description des activités et les noms des personnes citées, puis nous revenions sur chacune des expériences avec des questions spécifiques.

coopérations. Enfin dans le dernier cas de figure, l'un des partenaires au moins avait utilisé les moyens publics disponibles (publications scientifiques, colloques) pour repérer un partenaire et entrer en contact avec lui.

Le premier type était assez fréquent (44%) pour que nous puissions étayer l'idée d'un encastrement assez fort des relations laboratoires-entreprises dans les relations personnelles, au moins en ce qui concerne la genèse de ces relations. Mais l'analyse du déroulement des coopérations montrait peu d'effets de cette situation initiale sur les contenus ou la durée des relations entre les organisations<sup>169</sup>. Elle mettait en évidence une série de mécanismes de découplage qui permettaient aux organisations de « reprendre la main » après le montage initial. Nous avons catégorisé ces processus, assez facilement d'ailleurs, parce qu'ils retrouvaient des logiques sociales bien connues. Nous avons appelé le premier type de processus « collectivisation » pour désigner toutes les procédures qui conduisent à mettre en commun des ressources liées à la collaboration. Par exemple, certaines organisations font tourner les représentants à des réunions de coordination avec l'organisation partenaire, de façon à éviter qu'une seule personne s'approprie toute l'information. D'autres organisent et systématisent la mise en commun des informations sur le projet réalisé en coopération. Comme le projet implique en général un étudiant de thèse, celui-ci est parfois suivi par un « comité de thèse » qui associe plusieurs membres du laboratoire comme de l'entreprise. Toutes ces routines organisationnelles ont pour effet de rendre collectif ce qui pourrait rester sinon une relation plus personnalisée entre un chercheur et un ingénieur par exemple. Elle contribuent à organiser la substituabilité des membres impliqués. Le second type de processus, que nous avons baptisé « formalisation » est la rédaction et la signature du classique contrat, qui donne un cadre juridique à la coopération. Le contrat est un objet intermédiaire partiellement public au sein des organisations concernées et auquel chacun peut se référer. Là aussi s'opère une mise à disposition de la collectivité d'accords qui étaient restés limités à quelques protagonistes dans la phase préliminaire. Le troisième type de processus de découplage est ce que nous avons appelé la « matérialisation » en reprenant un terme proposé naguère par Latour et Woolgar. Lorsque nous leur demandions de décrire leur travail, nos interlocuteurs évoquaient fréquemment des maquettes, parfois développées en parallèle au laboratoire et dans l'entreprise, ou des modèles numériques qui leur permettaient de se coordonner mais aussi de passer le relais à un nouvel intervenant. Grâce à ces artefacts, l'avancement du projet se trouvait matérialisée, partiellement accessible à un nouveau participant, au-delà de la seule information que les anciens veulent bien communiquer. Le passage de relais est le type même d'une opération qui implique un certain degré de substituabilité et donc de découplage.

Dans ces trois processus, les organisations s'affranchissent partiellement des logiques des individus et de leurs relations pour imposer leur identité et leur intégrité. Mais, ces processus de découplage sont en tension permanente avec des logiques d'encastrement : appropriation de l'information par certains membres, modèles peu documentés et incompréhensibles, etc. Dans divers cas, le découplage ne résiste pas au départ d'un participant clé qui « emmène la relation avec lui » pour la réactiver dans un autre contexte. De surcroît, la coopération s'accompagne en général du recrutement d'un doctorant réalisant sa thèse dans le contexte du projet avec un financement partiel de l'industriel, et ce doctorant construit des relations, se fabrique un entourage relationnel à la fois au sein de l'entreprise et du laboratoire et contribue en général à réencastrent la coopération dans des relations personnelles.

---

<sup>169</sup> Mais des effets décisifs sur le choix du partenaire et donc sa localisation, ce qui était central pour nous dans cette étude.

Pour mieux saisir cette dynamique des encastrements et des découplages entre le niveau des organisations et celui des individus, je vais m'appuyer sur trois des histoires que Marie-Pierre et moi avons reconstituées. Les trois exemples qui suivent illustrent les grands types de contact par les relations interindividuelles. Le premier implique une relation clé non professionnelle, le second une relation liée à l'enseignement et le troisième une relation professionnelle fortement personnalisée. Ces cas sont présentés de façon anonyme (les prénoms sont fictifs et les éléments de contexte ont été gommés) afin de respecter les engagements que nous avons pris auprès des personnes qui nous ont aidés à constituer ces histoires.

### **Première histoire : Thomas, la mobilisation des ressources familiales**

Thomas est étudiant en électrotechnique et soutient son DEA en 1993, au plus fort de la crise de l'emploi scientifique<sup>170</sup>. C'est l'époque où face aux difficultés d'insertion sur le marché du travail, de nombreux ingénieurs et titulaires de DEA ou DESS se lancent dans des formations complémentaires ou des thèses, alors que quelques années auparavant les salaires proposés directement par l'industrie les en dissuadaient<sup>171</sup> (situation qui prédominait à nouveau dix ans plus tard). Comme le dit son futur directeur de thèse Dominique, « c'était une période faste pour la recherche ».

Thomas envisage diverses possibilités, un MBA aux Etats-Unis ou une thèse, dans sa ville de résidence ou ailleurs. Il lui sera proposé une Convention Industrielle de Formation par la Recherche en Entreprise (en abrégé, CIFRE, un système dans lequel l'entreprise prend en charge la moitié du financement d'une allocation de recherche) dans une autre ville durant la négociation de son contrat de thèse. Il s'oriente assez vite vers une thèse au sein du laboratoire où il a soutenu son DEA, thèse qui sera dirigée par Dominique, la responsable du DEA, Annick ayant atteint son quota (règle interne de l'équipe) de deux doctorants et Dominique n'en ayant qu'un.

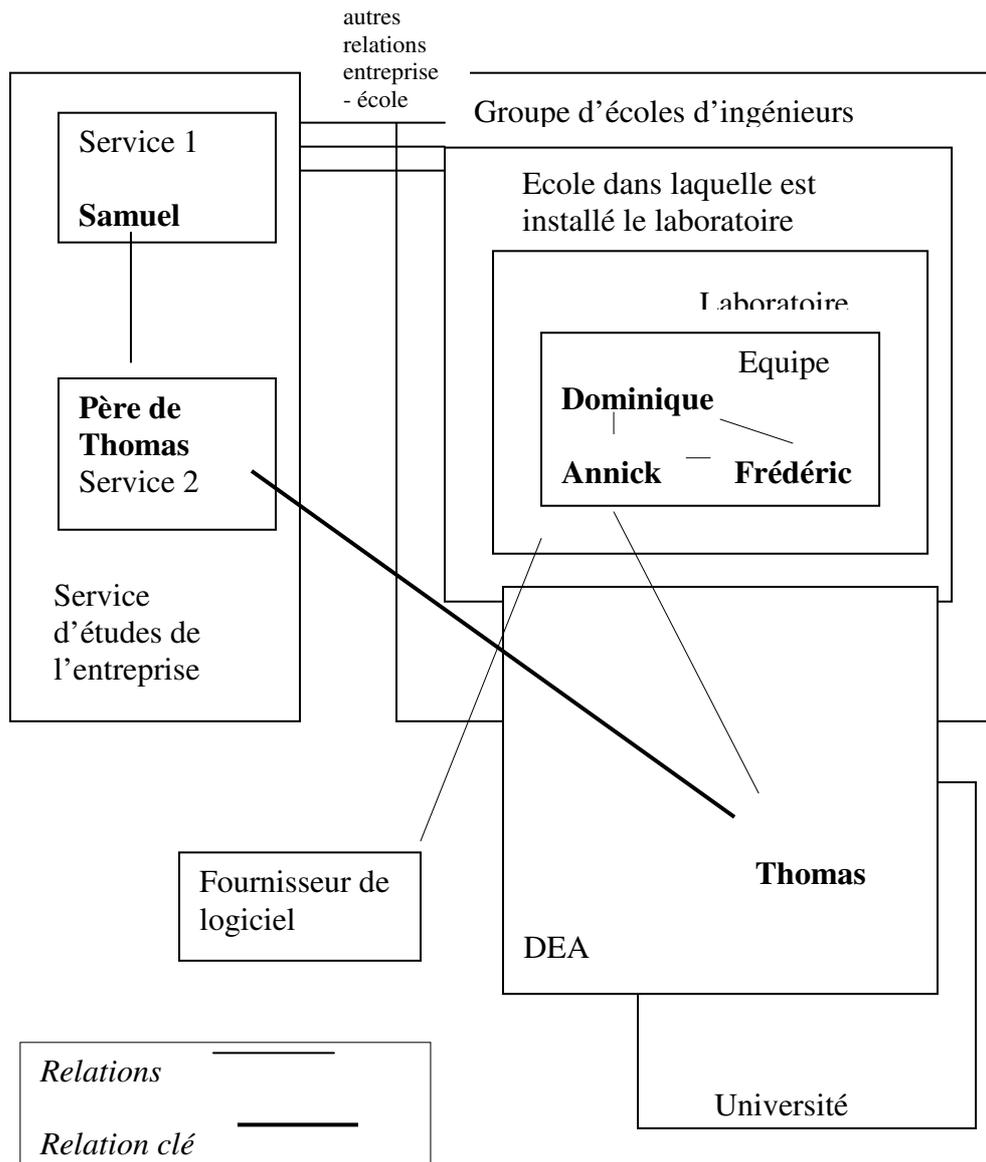
Thomas décide de démarcher une firme du secteur aéronautique, où travaille son père, au lieu de prendre part à l'une des collaborations habituelles du laboratoire. Son père connaît vaguement le responsable d'un autre service, Samuel (qui dit connaître « de vue » le père de Thomas à l'époque), qui dirige une équipe travaillant sur les problèmes d'alimentation électrique, thème que Thomas juge proche de qu'il a fait en DEA. Le père de Thomas rencontre donc Samuel et lui parle du projet de son fils. Samuel accepte de rencontrer Thomas et lui propose un sujet « qui était envisagé depuis longtemps, mais que nous avons laissé de côté » : la modélisation numérique de systèmes d'alimentation électrique jusque là étudiés par maquettage.

Le graphique suivant montre le réseau, tel qu'il apparaît dans l'histoire au moment du montage de la convention, ainsi que les organisations impliquées.

---

<sup>170</sup> Ces « crises » récurrentes touchent surtout les jeunes diplômés (Siino, de Bernardy et Grossetti, 1997).

<sup>171</sup> situation qui prédominait à nouveau dix ans plus tard avant que la situation de crise se répète à partir de 2001.



**Figure 5. Configuration des acteurs et des relations au moment du montage de la coopération construite pour la thèse de Thomas**

### *Découplage et collectivisation*

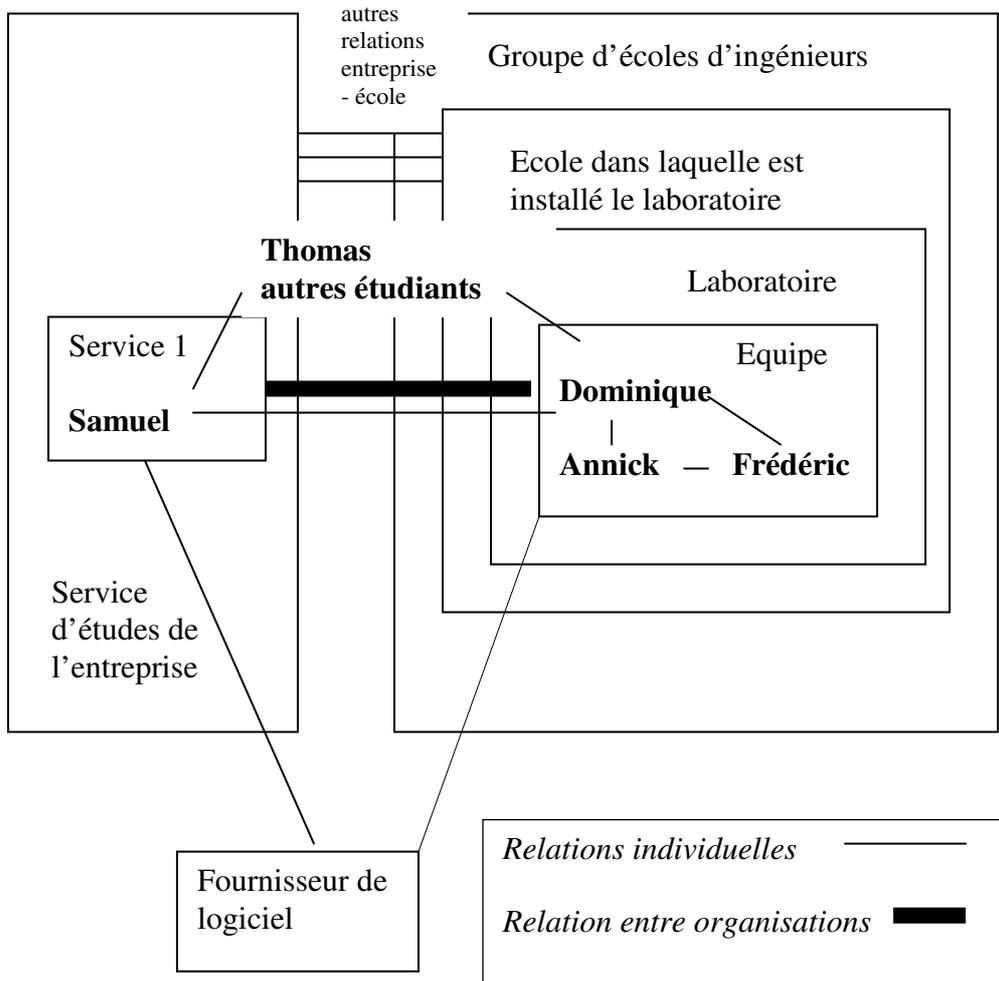
Une fois décidés les accords entre les initiateurs (Samuel, Thomas, Dominique et leurs collègues proches), les processus de découplage entrent en œuvre dans les deux organisations.

La phase de formalisation (signature du contrat) fait intervenir d'autres acteurs que ceux qui ont initié la coopération, et en particulier des services qui ont en charge l'intérêt général de l'entreprise et le respect de ses procédures internes. Dans ce cas, le montage de la convention sera difficile parce que le laboratoire demande qu'elle soit accompagnée d'un contrat finançant les équipements et le fonctionnement associés au projet, pratique habituelle avec ses autres partenaires industriels. Le service de Samuel devra alors faire passer le dossier par les services financiers de la firme qui imposeront des négociations longues, arguant en particulier

des pratiques d'autres laboratoires avec lesquels il n'y a pas de contrat d'accompagnement des conventions CIFRE. Après plusieurs mois de négociation, une solution sera trouvée : un contrat sera bien signé mais la somme sera nettement plus modeste que celle qui était demandée par le laboratoire. Une autre difficulté survient lorsque Thomas, après avoir réalisé une pré-étude, recommande l'acquisition d'un logiciel étranger très coûteux, alors en test au laboratoire. Une fois encore les services financiers s'opposent au projet et Samuel devra user de toute son influence pour débloquer la situation et obtenir cet investissement.

Le découplage passe aussi par la collectivisation qui s'opère au sein du laboratoire. Durant la thèse, deux ingénieurs issus de l'école ont été recrutés par un sous-traitant de la firme et travaillent au sein de l'équipe de Samuel. D'autres conventions suivront cette première collaboration, avec divers chercheurs de l'équipe de Dominique. Thomas ne sera pas embauché dans la firme mais dans un autre groupe. La coopération se poursuivra donc indépendamment de ceux qui l'ont initié (Thomas et son père).

Deux ans après le début de la thèse de Thomas, le réseau se présente ainsi :



**Figure 6. Configuration (simplifiée) des acteurs et des relations deux ans après le début de la thèse de Thomas**

### *Saut technologique*

Thomas deviendra rapidement un utilisateur expérimenté du logiciel et parviendra à fournir une modélisation jugée probante. Il formera divers ingénieurs de la firme à son maniement. La modélisation numérique commence alors à être adoptée pour certaines opérations. Il s'agit d'un saut technologique identifiable dans la firme, chez les sous-traitants (qui devront de plus en plus fournir les modèles mathématiques de leurs produits pour que les simulations numériques puissent être faites) et au laboratoire où cette technologie est étendue à d'autres collaborations. C'est une petite bifurcation technologique, une innovation.

La mise en contact de l'industriel et du laboratoire par l'étudiant a fait émerger un besoin, perçu chez l'industriel mais sans prévision de solution, et a abouti à la construction d'une

solution technique. La mise en contact n'est l'effet direct ni d'une stratégie du laboratoire (même si certains chercheurs nous diront avoir cherché sans succès à plusieurs reprises de monter des collaborations avec cette entreprise avant l'arrivée de Thomas), ni d'une stratégie de l'industriel. Elle résulte d'une configuration particulière de réseau et d'une situation contingente. Le réseau personnel de l'étudiant fait le lien entre l'industriel et le laboratoire en associant un lien d'études, un lien familial et des liens professionnels. Ces relations individuelles préexistent à la relation entre les organisations. Leur activation par l'étudiant pour construire son projet de CIFRE va avoir pour effet de reconfigurer le réseau et de permettre la construction d'une relation durable entre les deux organisations, relation qui devient plus collective en s'élargissant à d'autres acteurs que les protagonistes du début. La structure du réseau s'explique en partie par des logiques assez générales : la sédentarité des cadres de cette firme, dont les enfants font des études dans la ville où elle est installée. Elle s'explique aussi par l'existence de divers groupes qui sont à l'origine des relations : famille ; service R&D de la firme (d'où le soutien accordé à Thomas par Samuel qui ne connaît pas trop son père, mais ne peut refuser d'écouter un autre cadre du service) ; l'école (solidarités entre anciens qui se manifeste à diverses reprises) ; équipe de recherche (Dominique avec Annick et Frédéric).

Le projet de l'étudiant s'explique en partie par une situation contingente : la situation du marché du travail local et national au moment de son DEA. Ce projet et sa façon de le mettre en œuvre ne sont pas totalement habituels pour le laboratoire. Mais c'est un étudiant particulier : il ne vient pas de l'école mais de l'université (ce qui explique que sa famille soit dans la même ville, ce qui est beaucoup plus fréquent pour les étudiants de l'université que pour ceux des écoles d'ingénieurs). Sur ce plan, c'est un peu un cas d'innovation par la marge ou la migration.

Cet exemple n'est pas isolé. Nous avons reconstitué une histoire presque identique pour un autre laboratoire et un autre partenaire. Dans cet autre cas aussi, le saut technologique est semble-t-il significatif puisque la relation créée débouche sur une convention durable (renouvellement annuel) entre les deux partenaires et que le partenaire a fini par abandonner une coopération antérieure avec un autre laboratoire (local) au profit de la relation créée à la faveur de la thèse. Nous avons trouvé d'autres cas où des relations familiales ou issues de l'enfance avait joué un rôle dans la mise en contact d'une équipe de recherche et d'une entreprise. La proportion des histoires comportant l'activation d'une relation clé éloignée de l'univers professionnel des protagonistes n'est donc pas négligeable mais ce n'est pas la plus importante. La plus grande part des histoires faisant intervenir des effets de réseaux personnels met en évidence des relations clés issues de l'enseignement ou du travail.

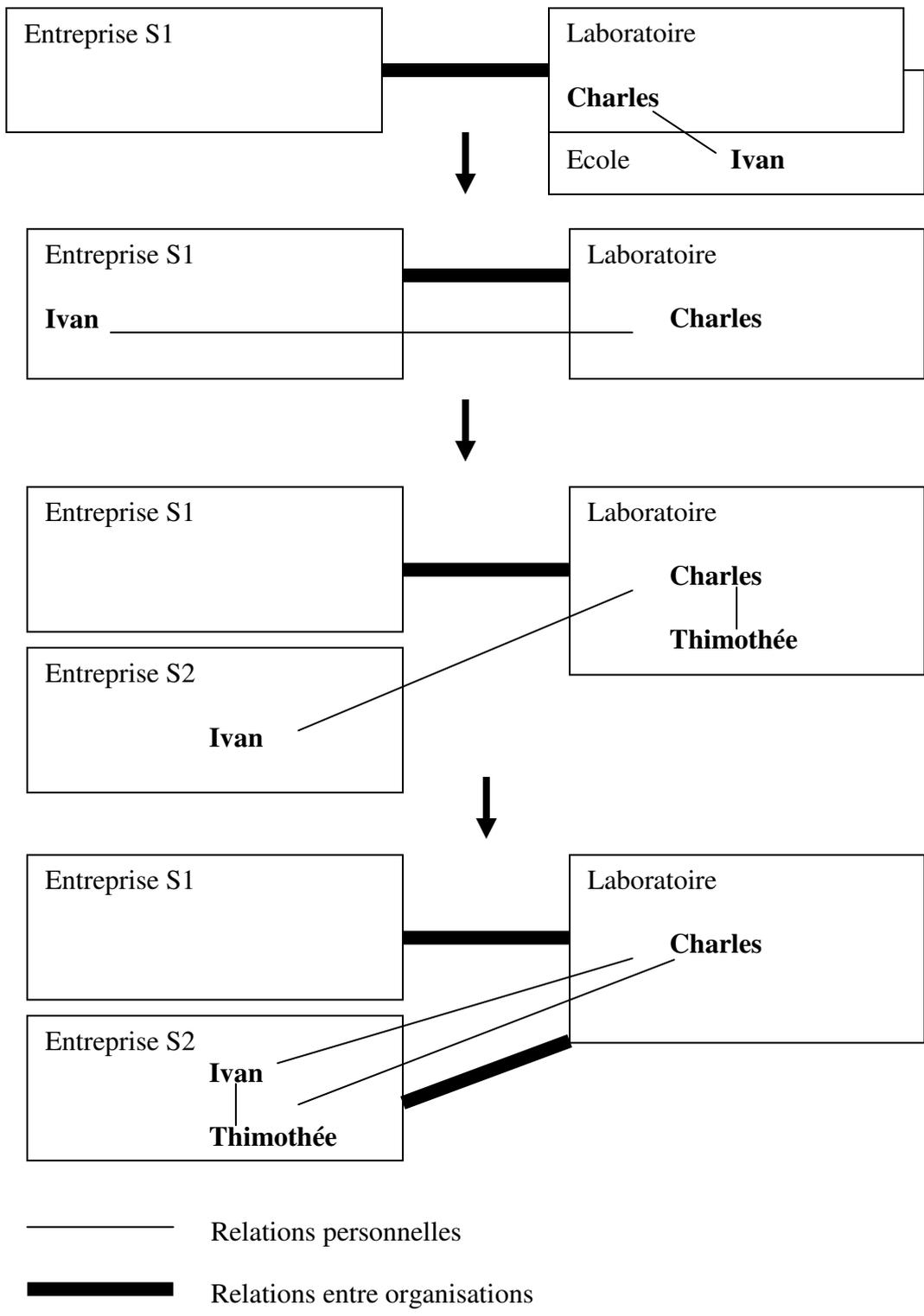
Le cas suivant illustre l'importance des relations liées à l'enseignement, liens entre un professeur et un ancien élève ou entre d'anciens étudiants d'un même cursus, et la façon dont s'effectuent les changements de niveaux d'action au fil d'une même histoire.

## **Deuxième histoire : Ivan, les aller-et-retours entre les liens organisationnels et les liens personnels**

Ivan a fait ses études dans une école d'ingénieurs, avant d'entrer au département R&D de la société S1, avec laquelle collabore régulièrement un laboratoire de l'école dont il est issu. Il participera d'ailleurs au sein de S1 à des projets communs avec le laboratoire, retrouvant ainsi ceux qui avaient été ses enseignants, en particulier Charles, le directeur du laboratoire.

Au début des années quatre-vingt, Ivan change d'emploi. Recruté par la société S2, spécialisée dans les constructions électriques, il est chargé de créer un département central de R&D en électronique, structure qui n'existait pas auparavant dans cette société dans laquelle la R&D se faisait dans les diverses usines. Il fait immédiatement appel à Charles et négocie une convention CIFRE pour un étudiant de thèse (Thimothée) avec les responsables de l'équipe : « Je connais le directeur du laboratoire depuis trente ans (...) ça gagne du temps (...) ça a permis de démarrer plus facilement ».

La structure des enchaînements de situations relationnelles est donc la suivante :



**Figure 7. Enchaînement des configurations dans le deuxième exemple**

Thimothée sera embauché après sa thèse. Il sera suivi par trois autres doctorants du laboratoire, un premier qui fait un contrat à durée déterminée d'un an mais qui rentre au CNRS, un deuxième qui devient commercial et un troisième qui était en train d'achever sa thèse au moment de l'enquête.

La construction de la relation passe donc par les relations personnelles entre Ivan, Charles et les autres chercheurs de l'équipe, relations déjà transformées en collaborations industrielles lors du passage d'Ivan dans S1, ce passage bénéficiant d'un cadre de collaboration entre les deux organisations. Au départ, c'est bien ce cadre organisationnel qui domine, Ivan ne faisant que s'y couler pour poursuivre sa carrière. Mais lors de son passage de S1 à S2, il sort de ce cadre et doit en construire un nouveau en s'appuyant sur ses relations personnelles. Le niveau d'action passe donc des organisations aux individus avant de « remonter » vers les organisations.

Le cas suivant montre à l'inverse une relation créée dans un contexte professionnel et dans le cadre d'une collaboration déjà ancienne entre une entreprise et un laboratoire, mais qui devient lien entre une personne particulière et une équipe au point que les changements d'emploi de cette personne modifient à chaque fois la configuration des partenariats de l'équipe.

### **Troisième histoire : Maurice, la personnification des relations professionnelles**

Au début de l'histoire, Maurice est ingénieur dans un service de recherche d'une société de télécommunications (S1), qui a des contacts depuis longtemps avec un laboratoire spécialisé dans les composants électroniques. Maurice prend l'initiative de demander à l'un des chercheurs de ce laboratoire, Christian, de caractériser certains types de composants. La collaboration se poursuit autour de divers problèmes liés aux composants. S1 fournit les composants et le laboratoire l'expertise et le matériel. Les financements proviennent d'un organisme national de recherche industrielle. Plusieurs stagiaires et doctorants participeront à ce travail qui débouche sur une série de publications communes. S1 décide de ne pas poursuivre parce que les profits escomptés sont insuffisants.

Maurice quitte alors S1 pour un groupe du secteur spatial, S2, et il réactive la relation avec Christian et son laboratoire (« J'avais l'habitude de travailler avec eux. Ce n'était pas très courant à l'époque d'avoir des relations avec des universitaires pour des études »). Il propose d'étudier le tri de composants par des mesures dont le laboratoire est spécialiste.

Après quelques années, Maurice quitte S2 pour un groupe de télécommunication, S3, ce qui met fin à la collaboration entre S2 et le laboratoire de Christian.

Au sein de S3, Maurice prend la direction d'une équipe et il réactive à nouveau la collaboration avec le même laboratoire (mais aussi avec une autre équipe d'une autre région). Il demande au laboratoire de caractériser les composants de certains matériels utilisés par S3. Il s'agit d'une expertise. Plusieurs doctorants et stagiaires participeront à cette collaboration. S3 continuera ce type de recherche avec une autre société. Une restructuration de S3 amène

Maurice à changer d'activité et à prendre la direction d'un grand projet, laissant à d'autres le soin de poursuivre la coopération avec le laboratoire de Christian.

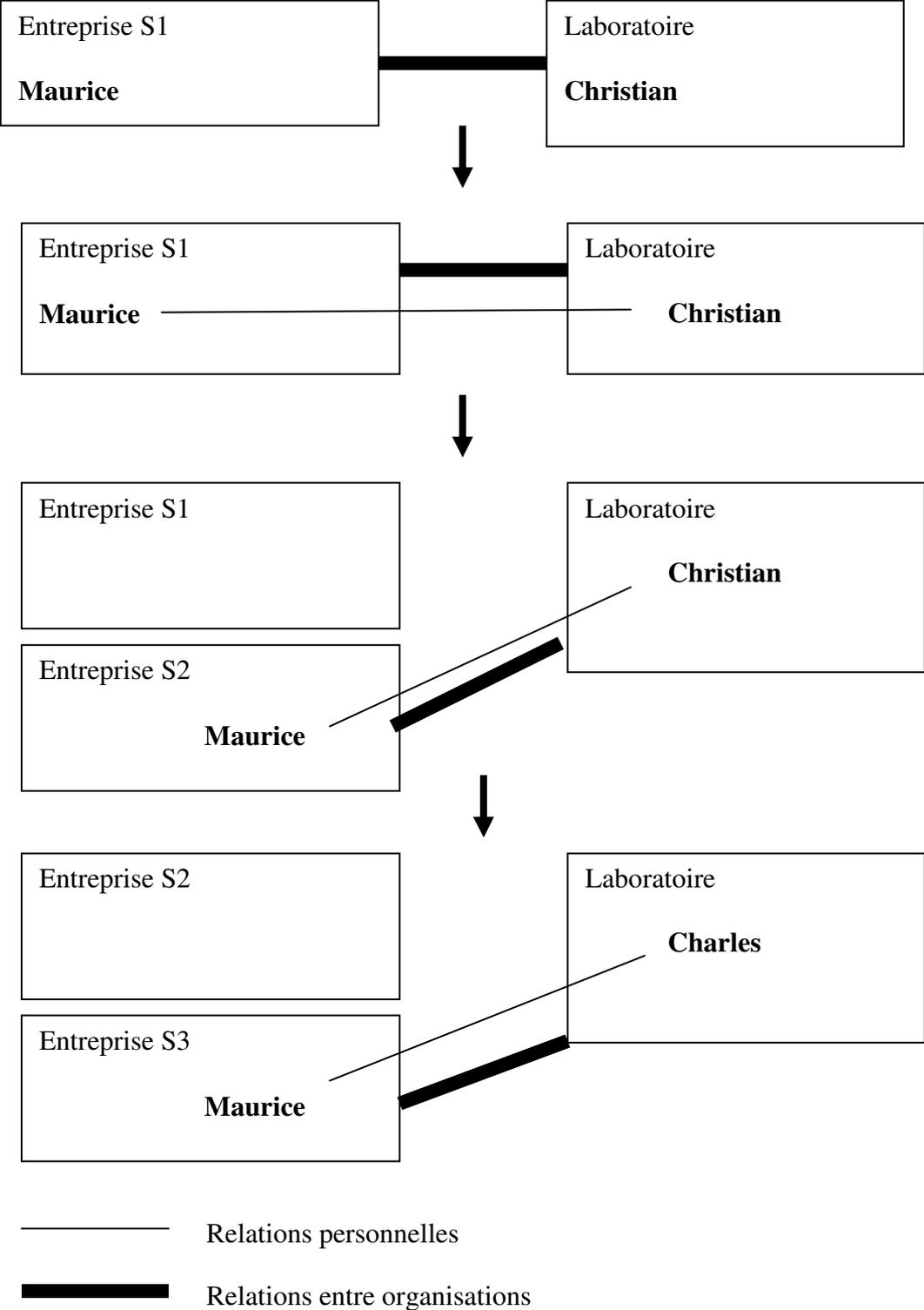


Figure 8. Enchaînement des configurations dans le troisième exemple

Dans cette série de collaborations entre le laboratoire de Christian et les employeurs successifs de Maurice, S1, S2 et S3, on perçoit très bien comment une relation industrielle, au départ située à l'échelle des organisations (entre le laboratoire de Charles et S1) peut se personnaliser et dépendre finalement d'une personne dont les changements d'emploi décident du début ou de l'arrêt des coopérations. C'est un cas d'encastrement de l'activité des entreprises concernées dans des relations personnelles et de découplage de la relation entre l'ingénieur et son correspondant chercheur, relation qui devient indépendante du cadre industriel dans lequel Maurice évolue. Ce processus, que nous avons nommé « personnalisation », va à l'encontre des processus de découplage vus plus haut (« collectivisation », « formalisation », « matérialisation ») en ce qu'il spécifie les relations personnelles et les acteurs individuels par rapport aux groupes et les rend non substituables.

Ces exemples montrent les processus d'encastrement et de découplage qui sont à l'œuvre entre le niveau des organisations et celui des individus. Ces derniers jouent sans cesse sur les possibilités qui leur sont laissées de varier les cadres et les niveaux d'action. Parfois ils se contentent de suivre les dispositifs prévus par une organisation ou se conforment à un rôle social. Parfois au contraire, ils mobilisent dans un contexte des ressources, notamment relationnelles, issues d'autres contextes. La tension entre encastrements et découplages définit donc des espaces d'action, des zones d'incertitude.

Mais ces jeux d'encastrements et de découplages impliquent en arrière-fond des entités plus vastes que les organisations, celles qui se situent au niveau des marchés, des sphères d'activité ou d'échange, des groupes constitués autour de certains types de ressources. Est-ce que les coopérations entre laboratoires et entreprises forment une sphère d'échange autonome ? Comment évaluer l'encastrement d'une sphère d'échange par rapport à d'autres ?

#### **4. Sphères d'échange**

L'indicateur le plus simple de l'encastrement d'une sphère d'échange vis-à-vis d'une autre, et le plus cohérent avec les définitions que j'ai proposées plus haut, est la part des échanges qui s'effectuent sans faire appel à des ressources extérieures à la sphère considérée. Si deux acteurs peuvent entrer en contact et interagir en s'appuyant sur les ressources internes à la sphère d'échange, alors celle-ci présente une certaine autonomie. L'exemple des marchés de produits de consommation qu'a développé entre autres auteurs Franck Cochoy (1999) est à cet égard très intéressant. Dans les petits commerces traditionnels d'il y a un siècle en Europe et dans ceux que l'on trouve encore dans de nombreux pays non industrialisés, les produits ne sont pas emballés à l'avance et le consommateur ne dispose pas d'autre information sur la qualité que celle que veut bien lui donner le commerçant ainsi que sa propre évaluation à partir de l'aspect du produit. Les évaluations de quantité sont souvent grossières et laissent place aussi à des marges d'interprétation. Le prix n'est pas standardisé, il est fixé au moins partie « à la tête du client ». Dans ce contexte, une relation régulière et personnalisée avec le commerçant peut s'avérer décisive pour être « bien servi ». Dans un hypermarché actuel, les emballages et les garanties que procurent les lois sur l'information du consommateur et les normes de qualité sont censées permettre un échange anonyme sans grands risques. Dans le premier cas, l'échange reste encadré dans les relations sociales (qui peuvent mobiliser des liens familiaux et des proximités de toutes sortes) alors que dans le second cas il est découplé de ces relations mais encadré dans le système des normes, règlements, corps de spécialistes chargés de les faire appliquer, etc. C'est typiquement la situation décrite par Polanyi.

Un marché particulier (défini par exemple à partir d'un type de bien ou de service) peut être plus ou moins encastré dans les relations des acteurs qui le composent, dans d'autres marchés de même niveau, ou dans des marchés plus vastes. Son découplage implique une stabilité relative des protagonistes et des flux d'échange, ainsi que des dispositifs spécifiques cadrant les échanges : systèmes d'informations (annuaires, guides, journaux spécialisés), experts spécifiques, vocabulaire spécifique, etc. Ces dispositifs définissent en même temps les cadres de l'échange et les frontières du marché.

Lorsqu'un marché est constitué d'organisations, le problème se complique car il faut prendre en compte au moins trois niveaux d'actions distincts : les individus, les organisations et les marchés. Le fait qu'il y ait au sein d'un marché des relations stables entre individus n'est pas contradictoire à l'intégrité du marché comme entité autonome. Cela se perçoit très clairement dans l'exemple des relations de sous-traitance dans le secteur du bâtiment commenté par Granovetter, qui insiste à la fois sur les relations stables entre les personnes et sur l'existence d'une « communauté du bâtiment » qui est très exactement un marché. Entre ces deux niveaux mis en avant par Granovetter, ce sont les entreprises comme entités collectives qui sont écrasées et qui disparaissent comme niveau d'action pertinent. Pour la « communauté du bâtiment », l'encastrement dans des relations sociales signifie simplement que les échanges entre les membres sont cadrés par des relations relativement stables. Mais si ces relations ont été initiées dans le cadre des activités de la communauté, elles ne remettent pas en cause son autonomie. L'existence des relations est alors un encastrement des échanges (des interactions) dans un niveau temporel différent qui est celui des relations. Si par contre, les relations ont souvent une autre origine (l'appartenance à des groupes ethniques par exemple), alors la communauté en tant que groupe est encastrée dans d'autres groupes, constitués sur d'autres bases. Il ne suffit pas de constater l'importance des relations, il faut en reconstruire l'origine, ce que nous avons fait avec Marie-Pierre Bès pour l'étude prise en exemple précédemment.

Reprenons cet exemple pour mettre ces idées en pratique. Dans les coopérations entre les laboratoires et les entreprises, les échanges concernent des connaissances, des méthodes, divers artefacts scientifiques et techniques. Dans quelle mesure l'entité constituée des laboratoires, des entreprises et des ressources spécifiques qu'ils échangent est-elle autonome par rapport aux relations entre les individus, par rapport aux relations entre les laboratoires et les entreprises concernant d'autres ressources (le recrutement de diplômés par exemple), par rapport aux cadres plus généraux d'une sphère d'échange plus vaste qui concernerait les activités scientifiques et techniques en France (le « système national d'innovation » pour reprendre un terme souvent utilisé par les économistes de l'innovation<sup>172</sup>) ?

Les résultats de notre enquête sur l'origine des contacts (et des contrats) entre les laboratoires et les entreprises montrent que pour une part importante (44%), les contacts résultent des relations personnelles. Mais il y a aussi de nombreux contacts (le reste, soit 66%) issus de la mise en œuvre de dispositifs de médiation. Certains (39%) ressemblent à ceux que l'on trouve sur des « marchés », comme les revues spécialisées ou les colloques (que l'on peut assimiler aux foires et aux salons), d'autres (17%) font intervenir des émanations des collectivités publiques, comme les organismes d'animation, nationaux ou locaux, chargés précisément de rapprocher les acteurs du monde scientifique et ceux du monde industriel. Les coopérations que nous avons étudiées sont donc encastrées partiellement dans des réseaux sociaux, mais aussi dans des dispositifs de médiation. Ces réseaux et ces dispositifs contribuent-ils à définir

---

<sup>172</sup> Richard Nelson (ed.), 1993, *National innovation systems. A comparative analysis*, Oxford, Oxford University Press.

une sphère d'échange relativement autonome autour des coopérations ou au contraire les rendent-ils dépendantes d'autres sphères ?

Dans l'étude, les relations mobilisées dans la mise en contact des organisations ont des origines diverses. La plus grande partie (les quatre cinquièmes environ) provient des activités d'enseignement et des activités industrielles elles-mêmes, mais peu ont été créées directement dans le cadre d'une coopération entre un laboratoire et une entreprise. Ces relations dessinent donc une sphère plus large que celle qui ne concernerait que les coopérations et qui dans l'étude englobe les différents acteurs qui s'intéressent aux activités d'ingénierie : les laboratoires du département « sciences pour l'ingénieur » du CNRS, dont nous sommes partis, les écoles et formations d'ingénieurs en électricité, mécanique ou génie des procédés, des organismes d'état intervenant dans ces domaines, de grands groupes industriels faisant usage de technologies du même type que celles qui sont mises au point dans les laboratoires, et de petites entreprises, utilisatrices de ces technologies ou participant à leur élaboration. Les contours de cet ensemble sont flous et mouvants et son degré d'institutionnalisation est assez limité, malgré l'existence du département du CNRS<sup>173</sup>, de la commission des titres d'ingénieurs et de diverses associations. Mais il cadre bien les flux d'échanges dans lesquels sont prises nos coopérations : recrutements de diplômés, changements d'emplois, stages d'étudiants, consultance, etc. Si nous étions partis des laboratoires de chimie ou de sciences de la vie, nous aurions évidemment délimité des sphères différentes. A l'intérieur de la sphère de l'ingénierie, les relations sont aussi concentrées dans certaines spécialités technologiques plus fines (l'électronique de puissance, les phénomènes et composants électriques, les milieux poreux, etc.).

C'est la même chose pour ce qui concerne les dispositifs de médiation : ils sont à la fois plus génériques et plus spécialisés que ceux que l'on attendrait si la sphère des coopérations entre laboratoires et entreprises était un niveau d'action pertinent. Il existe peu de revues ou d'associations dédiées de façon générique à ces coopérations. Par contre, il existe des dispositifs spécialisés par domaine technologique ou relevant du secteur plus large de l'ingénierie. Certains des domaines spécialisés sont très institutionnalisés, avec des associations professionnelles, des revues, des colloques réguliers et des relations stables entre les laboratoires et les entreprises. C'est le cas des « milieux poreux », un des domaines de la mécanique des fluides qui s'est constitué en groupement au sens de Mullins dans les années soixante-dix et qui associe des industriels du pétrole ou de la chimie à des laboratoires. D'autres domaines comme l'informatique sont plus faiblement institutionnalisés et les laboratoires changent fréquemment de partenaires. Les coopérations entre les laboratoires et les entreprises ne constituent donc pas un ensemble autonome. Elles sont encadrées « vers le bas » dans des sphères spécialisées par domaine technologique, et « vers le haut » dans l'ensemble des activités d'ingénierie. Ces deux types de sphères plus ou moins spécialisées représentent des niveaux d'action emboîtés dépendants l'un de l'autre auxquels les acteurs peuvent se référer dans leurs échanges. Ce sont des équivalents de la « communauté du bâtiment » évoquée par Granovetter. Toutefois dans cet exemple, on voit bien que les différents niveaux (individus, organisations, sphères d'échange) ont chacun une forme de pertinence, sont plus ou moins à la fois autonomes et dépendants les uns par rapport aux autres, et qu'il n'est pas nécessaire d'en choisir un comme « dernière instance ». Ces entités ne sont pas éternelles. Des mouvements collectifs et des choix politiques peuvent modifier leurs situations relatives. Ainsi, la création du département « sciences pour l'ingénieur » au CNRS en 1975 a-t-elle considérablement modifié les liens entre les laboratoires d'ingénierie

---

<sup>173</sup> département scindé en deux en 1999 avec la création d'un département « Sciences et technologies de l'information et de la communication ».

et ceux qui faisaient de la physique plus « fondamentale ». Cet acte politique, fruit d'un long effort de lobbying<sup>174</sup> a puissamment contribué au découplage de la sphère d'ingénierie par rapport à l'ensemble plus vaste de la recherche française. A un niveau plus restreint, chaque fois que se crée ou disparaît une association technologique, chaque fois que naît ou meurt une revue, chaque fois qu'un groupe d'acteurs se donne un nom ou l'abandonne, c'est à la fois une nouvelle entité qui se découple un peu plus et l'ensemble des liens entre les acteurs qui se modifie.

Mais le même acte, la création du département des « sciences pour l'ingénieur » au CNRS est aussi un élément favorisant l'encastrement de la sphère générale des activités scientifiques dans un ensemble sociétal plus vaste. La frontière fragile (et largement poreuse) que les scientifiques avaient patiemment construite à partir des années mille neuf cent trente autour de leurs activités<sup>175</sup> s'en est trouvée ainsi un peu affaiblie pour la France du côté des entreprises et de leurs intérêts. Or, une frontière est un élément constitutif décisif d'une identité collective. En ce qui concerne les activités scientifiques, le mouvement d'effacement ou de reconfiguration des frontières est une tendance lourde des sociétés industrialisées qui correspond à l'essor important des financements industriels de la recherche dans tous les pays depuis le milieu des années soixante-dix et à la demande croissante de contrôle de la part des politiques et de groupes de citoyens<sup>176</sup>. Une sphère d'activité qui s'était progressivement découplée du reste des activités sociales depuis trois siècles<sup>177</sup>, s'y ré-encastre partiellement.

Appliquées aux grandes sphères d'activité de la société et à leurs institutions, les notions d'encastrement et de découplage présentent l'avantage de donner les moyens d'en problématiser la dynamique sans verser dans l'évolutionnisme des sociologues du début du siècle dernier qui croyaient à la différenciation sans fin des activités sociales et des sphères qui en forment le cadre. La période des trente dernières années a d'ailleurs vu les sociologues analyser les reconfigurations de multiples frontières, entre le travail et les loisirs, entre l'école et la société, entre la famille, ses membres et les autres relations sociales<sup>178</sup>, etc. A cette échelle, la dynamique des formes sociales met en jeu à la fois des tendances de plus ou moins long terme et le jeu des politiques. La difficulté est d'éviter de tomber dans les deux pièges que constituent d'un côté le déterminisme structurel, qui ne s'intéresse qu'aux tendances et ne voit le politique comme une vaine gesticulation superficielle, et de l'autre côté le « politisme » qui ignore les contraintes et les inerties structurelles pour faire de tout phénomène le seul fruit des jeux d'acteurs et ne s'intéresse qu'aux changements de type institutionnel. Les notions d'encastrement et de découplage permettent d'éviter de tomber dans ces deux pièges en offrant les moyens de conceptualiser la création même des acteurs et l'évolution de leurs marges d'action. En particulier, elles permettent de donner plus de consistance aux institutions comme acteurs de grande masse constituées de divers types de ressources et d'acteurs, sans les naturaliser ni les ignorer. Je reviendrai au chapitre suivant sur

---

<sup>174</sup> Girolamo Ramunni, *Les sciences pour l'ingénieur. Histoire du rendez-vous des sciences et de la société*, Paris, Editions du CNRS, 1995.

<sup>175</sup> Henry Etzkowitz et Loët Leydesdorff, 2000, « The dynamics of innovation : from national systems and « mode 2 » to a triple helix of university-industry-government relations », *Research Policy*, XXIX, n°2, pp.109-123.

<sup>176</sup> Wolf Schäfer, ed., 1983. *Finalization in science: the social orientation of scientific progress*, Dordrecht, Reidel ; Michel Callon et Vololona Rabeharisoa, 1999, *Le pouvoir des malades. L'Association française contre les myopathies et la Recherche*, Paris : Presses de l'Ecole des mines.

<sup>177</sup> Robert Merton, 1970 [1938], *Science, technology and society in seventeenth century England*, New-York, Harper & Row.

<sup>178</sup> François de Singly, 2000, *Libres ensemble*, Nathan.

les dynamiques spécifiques des institutions et leur sensibilité à la contingence dans certaines situations.

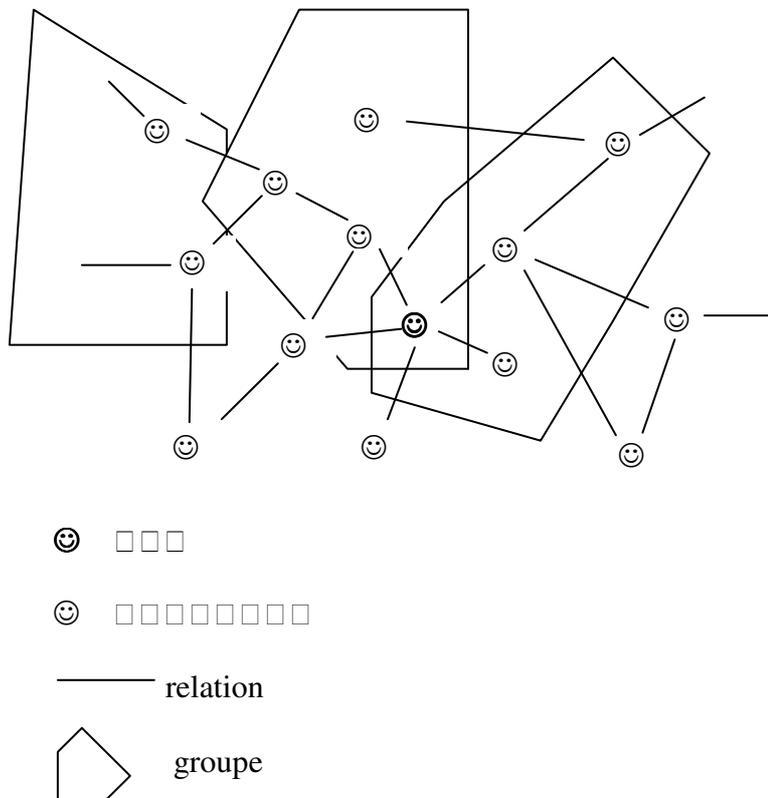
Analyser les encastréments et les découplages permet de se déplacer le long des différentes échelles définies au début de ce chapitre (masse, temps, spécialisation), de passer des individus et de leurs relations à des groupes de plus en plus vastes, des interactions à des relations ou des affiliations de longue durée, des registres d'action les plus spécialisés aux plus généraux. Cela s'effectue en déplaçant le niveau d'analyse en même temps que le niveau d'action, en adaptant en permanence la focale à l'échelle des acteurs que l'on considère comme pertinents. Mais comment se présentent les chevauchements d'entités collectives plus ou moins encastrées ou découplées à l'échelle des individus ? Que signifient l'encastrément et le découplage des groupes auxquels il appartient ou avec lesquels il est en relation ?

## **5. A l'échelle des individus**

Un acteur individuel est engagé dans des relations avec d'autres individus et avec des groupes (figure 8). En définissant des critères de sélection et de repérage des relations et des groupes, il est possible de découper autour d'un acteur donné un entourage relationnel qui est son voisinage le plus immédiat dans l'enchevêtrement des formes sociales auxquelles il est connecté d'une façon ou d'une autre. Si l'on ne tenait pas compte des groupes et que l'on s'en tenait aux relations, on obtiendrait ce que les analystes de réseaux appellent un « réseau personnel », dont on pourrait mesurer la taille, l'étendue, la polyvalence moyenne, etc. La notion de réseau personnel est très utile mais c'est une simplification qui peut facilement se transformer en réductionnisme, d'abord en naturalisant le découpage opéré dans le réseau général (alors que l'on sait bien que selon les critères choisis, le « réseau personnel » peut aller d'une poignée de parents ou d'amis très proches à l'humanité toute entière), ensuite en faisant oublier que beaucoup de relations sont associées à des activités ordinaires et à des groupes, même si elles ne s'y réduisent pas.

Chaque définition d'un type d'activité (le travail, la vie familiale, une activité de loisir, un engagement militant, les activités de consommation, etc.) implique en effet la définition d'un contexte correspondant (service ou groupe de travail, famille, club de loisir ou groupe plus informel de partenaires, groupement politique, commerces, etc.). Certaines activités impliquent beaucoup d'interactions avec d'autres acteurs individuels (famille), d'autres peuvent être menées de façon plus solitaire (consommation). On l'a vu, les acteurs peuvent influencer sur l'encastrément et le découplage des différents groupes ou acteurs collectifs avec lesquels ils sont en relation. Il faut pour cela que leurs actions soient tournées vers la définition et l'orientation des groupes et que leur propre position dans les réseaux de relations leur donne des marges d'action. Il s'agit là du découplage des groupes « en soi », vu à ce niveau précis d'action. Mais on peut aussi raisonner au niveau des acteurs individuels et percevoir l'encastrément et le découplage des groupes comme le recouvrement plus ou moins important des différentes activités et des personnes avec lesquelles elles sont effectuées. Deux groupes peuvent être très clairement distincts à leur échelle mais confondus pour certains acteurs. Par exemple, telle grande entreprise n'a rien à voir avec tel grand parti politique, mais deux membres de l'entreprise peuvent aussi être membres du même parti (cas classique de polyvalence des relations sociales) et parler de politique au travail ou du travail en réunion politique. Dans ce cas, pour l'un ou l'autre, les deux groupes sont partiellement encastrés. Pour que cet encastrément soit significatif au niveau des groupes, il faudrait que cette polyvalence atteigne une fréquence relativement élevée parmi les membres des deux

organisations. Mais même s'il est négligeable à l'échelle des groupes, cet encastrement peut présenter une grande importance au niveau des acteurs impliqués dans la relation.



**Figure 9. Entourage relationnel**

A l'échelle individuelle, la dynamique des formes sociales est la dynamique des engagements dans des types d'activités ou des relations. Alors même que les groupes et les relations qu'ils ont entre eux peuvent être stables, un acteur peut modifier considérablement ses engagements, s'impliquer dans un groupe, se dégager d'un autre, nouer des relations nouvelles, mettre fin à d'autres, etc. De son point de vue, les activités et les relations qu'elles impliquent peuvent être plus ou moins encastrées ou découplées, dans l'espace des acteurs et dans le temps.

Supposons que les deux membres d'un couple travaillent ensemble. La relation familiale est alors simultanément une relation de travail, ce qui signifie que, du point de vue des deux partenaires, la sphère du travail et la sphère familiale sont encastrées. Les collègues sont en grande partie communs aux deux membres du couple. Leurs entourages se recouvrent très largement. Supposons à présent qu'ils se séparent, dans la douleur. L'ambiance au travail devient difficile. L'un des deux au moins cherche à partir, à changer d'emploi, pour éviter son ancien conjoint. Les événements de la vie familiale ont alors un impact important sur la vie professionnelle. La polyvalence de la relation trouve un équivalent dans l'encastrement relatif (pour les acteurs de la relation) des deux sphères d'activités et des groupes.

Les relations polyvalentes présentes dans plusieurs registres d'activité ne sont que l'une des formes que peut prendre l'encastrement entre les sphères d'activité à l'échelle individuelle. Une autre de ces formes est le lien qu'un acteur peut effectuer entre les événements d'une

sphère et ceux qui se déroulent dans les autres. En particulier, comme le montre le travail de Claire Bidart<sup>179</sup>, les acteurs peuvent choisir de (ou être amenés à) synchroniser leurs activités au sein des différentes sphères ou au contraire à éviter soigneusement cette synchronisation. Un exemple classique de synchronisation est la subordination à un événement professionnel de décisions concernant la sphère privée : « si je réussis le concours, j'épouse Suzanne et nous partons nous installer à Paris ». Les choix de mobilité spatiale sont particulièrement propices à ce type de synchronisation qui représentent un encastrement au moins temporaire de différentes sphères d'activité. Partir ailleurs implique de reconfigurer au même moment différentes relations et affiliations, ce qui a pour effet de mettre en relation des sphères jusque là séparées.

A l'échelle individuelle, la dynamique des formes sociales se présente d'une façon spécifique parce que tout tourne autour d'une même personne (ou d'un même acteur si l'on transpose le raisonnement pour des acteurs collectifs, ce qui ne présente pas de difficulté majeure) et que les rythmes sont réglés à partir de cette personne. Des groupes qui apparaissent stables à une échelle plus vaste semblent ici plus facilement en mouvement. D'autres qui sont en pleine mutation à leur échelle peuvent à l'inverse se présenter pour un acteur comme relativement stables (que change pour tel ou tel employé d'un établissement périphérique non menacé la reprise d'un groupe industriel par un autre, événement pourtant considérable pour les dirigeants et certains actionnaires ?). De ce point de vue, Braudel avait raison : le temps des acteurs n'est pas celui des groupes ou des sociétés. Pourtant, contrairement à ce qu'il pensait, ces temps différents interfèrent, parfois de façon décisive pour les uns ou les autres. De ces interférences peuvent naître des rythmes, une régularité dans le changement, une transformation progressive des formes sociales. Il arrive aussi que la dynamique des formes sociales se fasse plus brusque, plus chaotique, qu'elle prenne le visage de la rupture ou de la crise.

---

<sup>179</sup> Claire Bidart, CNRS, LEST, Aix-en-Provence, « Formes et composants de bifurcations biographiques », communication pour le colloque « L'anticipation : entre risque et incertitude », Paris, Maison Suger, 30 et 31 Janvier 2003.

## Chapitre 4

---

### *Continuités et ruptures. Les bifurcations*

“ Or qu’est-ce qu’une discontinuité sociale, si ce n’est, en langage historique, l’une de ces ruptures structurales, cassure des profondeurs, silencieuse, indolore, nous dit-on (...). D’où des interférences et des surprises. Ce passage d’un monde à l’autre est le très grand drame humain sur lequel nous voudrions des lumières. ”

Fernand Braudel, 1969, *Écrits sur l’histoire*.

“ L’historien ne peut pas ne pas penser, en même temps que la force des choses et les effets pervers qu’elle entraîne, l’existence de zones de contingence, de moments précis où la décision infléchit le cours des choses. (...) Ces moments privilégiés où l’histoire reprend l’avantage sont d’abord des moments de crise, de déstabilisation, de rupture. ”

Antoine Prost,  
*Éducation, société et politiques.*  
*Une histoire de l’enseignement en France*  
*de 1945 à nos jours.*

L’activité sociale est faite de séquences d’action et d’interaction qui comportent une part d’imprévisibilité. Dans le premier chapitre, j’ai montré que l’imprévisibilité peut prendre des formes différentes selon la façon dont se combinent le moment de son apparition ou les issues possibles. Ces séquences produisent plus ou moins d’irréversibilités relatives, c’est-à-dire de changements durables de la définition des acteurs, de leurs ressources ou des formes sociales. Des activités effectuées dans des séquences de durée courte produisent des entités plus durables qui interviennent en retour dans d’autres séquences courtes comme ingrédients de l’action. Il y a donc une sorte de dialectique entre le temps court et le temps long qui est aussi une dialectique entre le petit nombre (d’acteurs) et le grand nombre, et une dialectique entre le spécialisé et le général. J’ai développé dans le second chapitre ce que peuvent être les irréversibilités et j’en ai proposé une typologie. Dans le troisième chapitre, je me suis intéressé à deux processus réciproques de déplacement sur les échelles d’action et de création d’irréversibilités, l’encastrement et le découplage.

Il faut à présent examiner comment s’articulent contingence, irréversibilités et changements de niveaux d’action. La première question à traiter est celle de l’homogénéité du degré de contingence des séquences d’action, ce qui revient à poser le problème de l’homogénéité ou de l’hétérogénéité des temps au sein d’un même niveau de temporalité. J’examinerai plusieurs formes d’articulation des imprévisibilités à différents niveaux d’action. Cela me conduira à faire apparaître un mode d’articulation particulier, associé aux situations d’hétérogénéité des séquences d’action, mode que j’appelle ici la bifurcation. Il faudra ensuite définir de façon plus approfondie cette notion et les méthodes d’étude empirique qui peuvent permettre de la mettre en œuvre. Une série d’exemples extraits de travaux antérieurs me permettront d’illustrer la fécondité de cette perspective.

#### 1. GRADUALISME OU BIFURCATIONS

Une façon de présenter l’opposition habituelle entre approches “ structurelles ” ou “ individualistes ” est de dire que les premières considèrent les séquences d’action comme largement prévisibles (largement déterminées par les structures), alors que les secondes les considèrent au contraire comme fortement contingentes, au sens où les acteurs disposent d’une liberté de choix significative (à condition de ne pas réduire la liberté à une optimisation mécanique d’ “ intérêts ” standards). Les deux types d’approches se rejoignent toutefois sur un point, qui est l’idée que le degré d’imprévisibilité des séquences d’action est homogène, toujours faible dans les approches structurelles, toujours fort dans les approches individualistes.

Le raisonnement poursuivi depuis le début de cet ouvrage plaide à l'inverse pour considérer que le degré d'imprévisibilité des situations peut varier. Certaines situations sont alors très contingentes – et justifiables d'une analyse très tournée vers les logiques d'action et d'interaction –, alors que d'autres sont plus routinières – et difficiles à comprendre sans les replacer dans un contexte plus structurel. Accepter l'idée que la contingence des séquences d'action est variable pose la question de l'articulation de situations comportant des degrés différents de contingence. Or, l'articulation des situations implique une réflexion sur les échelles d'action puisque l'on est amené alors à définir au moins deux niveaux d'action distincts, celui des séquences elles-mêmes et un niveau plus global au sein duquel elles peuvent s'articuler.

### *Opérateurs d'échelles formels*

Au chapitre précédent, j'ai défini trois échelles d'action distinctes, celle des masses (du micro au macro), celle du temps (court, long) et celle de la spécialisation (spécialisé, général). J'ai aussi développé les notions d'encastrement et de découplage en montrant qu'elles peuvent rendre compte de déplacements de l'action sur les différentes échelles et la production des irréversibilités. Ces notions rendent bien compte du déploiement des irréversibilités d'un niveau vers un autre et de la dépendance de certains niveaux d'action par rapport à d'autres. Mais l'encastrement et le découplage peuvent prendre des formes différentes selon que l'on considère les séquences d'action situées au niveau le plus "micro" sur les différents axes comme homogènes ou comme hétérogènes. En d'autres termes, les découplages et les encastnements peuvent s'effectuer de façon graduelle ou de façon plus heurtée.

Les irréversibilités sont des opérateurs d'échelles qui font le lien entre des séquences d'action différentes tout en se déployant à un niveau plus agrégé. Par exemple, une ressource créée dans une séquence d'action, dont elle constitue donc une irréversibilité, devient un ingrédient d'autres séquences d'action jusqu'à sa dissolution (autre irréversibilité). Elle existe simultanément dans deux niveaux de temps : le temps "court" des séquences d'action dans lesquelles elle se crée (au départ) ou intervient comme un ingrédient déjà là, et le temps "long" de sa durée en tant qu'entité autonome, ce temps "long" étant borné par la construction de la ressource (ou son découplage) et sa fin (ou sa dissolution). Apprendre à faire du vélo demande une ou deux après-midi pour un enfant de cinq ou six ans. Une fois cet apprentissage effectué, cette capacité devient une ressource mobilisable durant des années, jusqu'à la fin de la vie ou jusqu'à la perte de capacités motrices indispensables. Il y a donc des séquences d'apprentissage (qui restent marquées dans la mémoire de l'apprenti et de son entourage), les séances de mise en œuvre routinière (on ne se pose plus aucune question sur la façon de procéder) et éventuellement les séquences de perte de capacité (on se rend compte que les mouvements ne sont plus possibles). Le découpage des séquences est évidemment une affaire de problématique et de décision de l'analyste (et d'organisation des récits faits par les acteurs). On peut imaginer que chaque séquence va du moment où la personne monte sur le vélo à celui où elle en descend, ou encore s'étend aux journées incluant une pratique du vélo. Mais il y a une séquence plus longue, qui va de l'apprentissage à la perte de capacité et qui dure de nombreuses années. Savoir faire du vélo est donc une ressource qui fait le lien entre des séquences courtes (une journée au maximum) et des séquences longues (la durée de vie).

La création des irréversibilités peut s'effectuer à partir de séquences d'action homogènes sur le plan de la contingence ou à partir de séquences hétérogènes. L'apprentissage du vélo s'effectue en général en quelques heures et quelques chutes, mais on peut très bien imaginer un apprentissage très progressif dans lequel l'équilibre s'acquiert à un moment donné, sans que l'on sache très bien lequel, après de longues heures d'utilisation de la bicyclette avec des roues de stabilisation ou un autre système de sécurité. Il devient alors impossible de distinguer les séquences d'apprentissage des séquences d'usage routinier si ce n'est par une prise de conscience des acteurs à un moment donné que "quelque chose s'est produit". Dans ce cas, les séquences d'action sont homogènes, alors que, dans un apprentissage rapide, les séquences initiales sont plus contingentes (risques de chute, risque d'échec, risque d'être "dégouté du vélo", etc.).

La distinction entre gradualisme et changement rapide se retrouve dans les opérateurs que les sociologues utilisent pour passer du temps court au temps long. On peut regrouper ces opérateurs en trois types : ceux qui ne supposent pas de changement significatif ; ceux qui décrivent un changement par addition de séquences homogènes et ceux qui décrivent un changement par ruptures.

Le processus de “ reproduction ”<sup>1</sup> est constitué de séquences d’actions “ micro ” largement déterminées par l’état de la structure à un niveau plus agrégé, et qui contribuent en retour à reproduire cette structure. Dans ce cas, l’articulation entre temps long et temps court, petit nombre et grand nombre, champ spécialisé et espace social plus général, s’opère sur le registre de l’homologie structurale. L’homologie entre les structures générales et spécialisées, entre les structures sociales et les structures mentales (l’habitus), entre les états de la structure à des temps différents, laisse une place négligeable à l’imprévisibilité, à tous les niveaux d’action. La reproduction est un changement qui ne change rien d’ “ important ”.

D’autres processus supposent l’existence de changements, mais les conçoivent comme une agrégation de petits changements homogènes.

Dans les processus de “ typification ” définis par la tradition “ phénoménologique ” (A. Schütz, P. Berger et Th. Luckman), c’est par la répétition de séquences homogènes que se construit graduellement un “ type”, soit, dans le vocabulaire que j’ai utilisé dans le second chapitre, une ressource cognitive. Il n’y a pas de séquence particulière de genèse ou de changement brusque. Il n’y a que de l’accumulation graduelle. Le même type de processus s’applique à la formation de ressources plus matérielles, par exemple dans l’acte d’économiser progressivement pour disposer d’une somme importante au bout d’un certain temps. C’est la logique de l’accumulation ou de la sédimentation. La sédimentation est un opérateur d’échelle qui fonctionne sur l’axe du temps, construisant du temps long par la mise bout à bout des séquences courtes.

On peut trouver une logique comparable dans le processus d’agrégation (ou de composition) bien décrit par les travaux de la tradition individualiste (ceux de Raymond Boudon en particulier). Dans les processus d’agrégation, les actions d’individus séparés, en se combinant, produisent des effets collectifs imprévus (l’exemple type étant l’embouteillage sur une route que tout le monde a cru être un raccourci). La différence est que, alors que dans la sédimentation, la sommation des séquences d’action s’effectue essentiellement sur l’axe du temps, dans l’agrégation, elle se fait plutôt sur l’axe des masses. Mais le principe est bien celui d’une addition de séquences homogènes produisant des effets à un autre niveau d’action.

Sur l’axe de la spécialisation, on trouve un processus équivalent dans la montée progressive en généralité d’un problème ou d’une innovation qui, partant d’une sphère très spécialisée, se diffuse à l’ensemble des activités considérées à un niveau donné de masse et de temps. Les calculateurs numériques par exemple étaient à l’origine (dans les années 1940) une innovation technique très spécialisée destinée à des usages précis (décoder des messages secrets, effectuer des calculs par approximation) qui se sont généralisés à des domaines de plus en plus variés jusqu’à finir par envahir l’ensemble des activités sociales. Cette montée en généralité s’est effectuée par de très nombreuses petites adaptations, même si quelques accélérations sont venues marquer son histoire (l’apparition des ordinateurs personnels, par exemple).

Enfin, dans le dernier type de processus, on suppose que le degré de contingence des séquences d’action est variable et l’on peut avoir des séquences très contingentes qui produisent des irréversibilités affectant des séquences plus prévisibles, ce qui donne le principe d’une alternance entre des moments de stabilité et des moments de rupture. C’est ce que j’ai appelé le traitement séquentiel de la contingence dans le premier chapitre. Ce processus peut être appelé bifurcation.

L’opposition entre conceptions des séquences d’action comme homogènes ou hétérogènes sur le plan de la contingence se retrouve dans les travaux sur les parcours de vie. F. de Coninck et F. Godard,

dans l'article de synthèse sur les approches biographiques déjà cité, détaillent ainsi ce qu'ils appellent le " modèle du cheminement ", dans lequel " c'est à travers la mise en forme du processus étudié, à travers la construction de la logique du déroulement ou de l'enchaînement des événements que vont se dessiner des connexions causales "1. Pour les deux auteurs, ce modèle se divise lui-même en quatre sous-modèles distincts, selon que l'on considère que " le temps lui-même, en tant que durée ou chronologie, produit le changement (sous-modèle 1) ", ou que, le temps étant construit comme hétérogène, l'on étudie " les moments de rupture eux-mêmes (sous-modèle 2, dit bifurcatif) " (où " chaque existence se divise en tronçons calmes, où les choses suivent leur cours, et en moments décisifs où tout est remis en jeu, où les destinées bifurquent les unes des autres ", p. 36) ou " les investissements nécessaires pour produire ces ruptures (sous-modèle 3) ", ou encore que, le temps étant cette fois perçu comme homogène, " on dira que le changement peut se produire à tout instant, on qualifiera simplement la probabilité qu'il a de survenir en chaque instant (sous-modèle 4, dit différentiel) " (p. 34). Dans le sous-modèle 1, une grande partie des exemples cités tournent autour de l'idée que la durée d'une situation donnée (emploi ou logement par exemple) influe sur la possibilité de changement : " au bout d'un certain temps il est "coûteux" de s'en aller " (p. 35). C'est ce que j'ai appelé les irréversibilités relatives. L'autre idée est que l'ordre des événements ou des états a lui-même une importance ( " l'ordre dans lequel se produisent respectivement le mariage et la fin des études va conduire à plus ou moins de divorces à long terme ", p. 35). Dans le sous-modèle 2, les variantes dépendent de la prévisibilité que l'on accorde à l'apparition des séquences à forte imprévisibilité et à leurs issues. Le sous-modèle 3 est directement lié à la question des irréversibilités, considérées du point de vue de l'acteur et des efforts à fournir pour en réduire les effets. Le sous-modèle 4 ne diffère des précédents que par la conception gradualiste du temps. Dans le vocabulaire que j'utilise ici, le sous-modèle 4 correspond au cas où l'on considère les séquences d'action comme homogènes, alors que le sous-modèle 2 correspond à des séquences hétérogènes, les deux autres sous-modèles pouvant être associés à l'une ou l'autre de ces conceptions.

Opter pour une homogénéité des séquences d'action et des niveaux de temps, c'est concevoir le changement comme un processus graduel. Supposer l'hétérogénéité des séquences et des temps, c'est faire l'hypothèse de l'existence de moments de changement de rythme, d'accélération du changement. Ce choix entre ces deux conceptions du changement traverse toutes les sciences " historiques ". Ainsi, depuis des années, les spécialistes de l'évolution des espèces se confrontent entre autres sur cette même question des rythmes : l'apparition de nouvelles espèces s'effectue-t-elle graduellement à un rythme uniforme, ou connaît-elle au contraire des accélérations brutales, des sauts ? Les gradualistes (partisans de la première interprétation) s'opposent donc aux " saltationnistes " (ce ne sont pas des artistes de cirque mais les partisans de l'évolution par sauts), qui font l'hypothèse d'une influence de l'environnement sur le rythme d'apparition des mutations génétiques et supposent que des phases de " spéciation " (apparition d'espèces nouvelles) très rapides alternent avec des phases plus lentes1.

Des oppositions similaires se retrouvent en histoire. On connaît toute l'énergie que peuvent mettre les historiens à discuter des problèmes de périodisation et les polémiques qu'engendre toute hypothèse faisant état d'une " révolution ", d'une " mutation " ou de tout autre changement de rythme. Ceux qui défendent ce type d'hypothèse se voient pratiquement systématiquement opposer des arguments mettant en scène des " précurseurs ignorés ", des " chaînons manquants ", des " continuités sous-estimées ", etc.

L'exemple de l'histoire des sciences est intéressant pour illustrer ce point. La théorie de Kuhn évoquée plus haut attaquait les conceptions de l'histoire des sciences issues du cercle de Vienne et du positivisme logique, et plus particulièrement la théorie de Karl Popper, qui avaient en commun, au-delà de leurs divergences, de présenter une vision gradualiste de l'évolution des théories. Dans le cas de Popper, cette vision est directement inspirée du darwinisme : les théories sont des équivalents des mutations, le contexte de justification jouant le rôle de la sélection naturelle. L'imprévisibilité a toute sa place dans le contexte de découverte (l'émergence des théories), mais elle est totalement éradiquée dans le contexte de justification qui " falsifie " impitoyablement les théories qui n'apportent pas de progrès. L'expression de " dualisme génétique " adoptée par Popper dans ses travaux les plus tardifs1 est bien appropriée : le contingent d'un côté, la rationalité de l'autre, l'interaction des deux produisant l'évolution, considérée comme graduelle. À l'inverse, la thèse de Kuhn est une sorte de " "

saltationnisme ” fondé sur la fusion des contextes soigneusement séparés par Popper : “ Je donne peut-être l'impression d'avoir contrevenu à la distinction contemporaine très importante entre *le contexte de la découverte* et *le contexte de justification*. (...) Ayant été nourri intellectuellement de ces distinctions et d'autres du même genre, il me serait difficile de ne pas avoir profondément conscience de leur importance et de leur force. (...) Pourtant, mes tentatives pour les appliquer, même *grosso modo*, aux situations réelles, qui donnent naissance au savoir, à son acceptation, à son assimilation, les ont fait apparaître extraordinairement problématiques ” (*La Structure des révolutions scientifiques*, p. 27). Selon Kuhn, c'est parce que la séparation entre les contextes est impossible et que théories, expérimentations et méthodes sont intimement liées, que les crises peuvent se produire et se résoudre par une révolution, c'est-à-dire une situation contingente créant des irréversibilités relatives<sup>1</sup>. La thèse de Kuhn a été critiquée de diverses façons, mais l'attaque la plus percutante est celle que lui a portée Peter Galison (1987) en contestant la synchronisation des changements théoriques, expérimentaux et instrumentaux que suppose la notion de révolution scientifique. Pour Galison, ces changements peuvent s'effectuer selon des rythmes différents parce que les théories, les expérimentations et les instruments sont développés par des sous-communautés distinctes qui interagissent par l'intermédiaire de langages hybrides. La théorie de Galison présente une version plus gradualiste de l'histoire des sciences que celle de Kuhn.

Dans ces débats entre gradualistes et partisans des changements de rythme, la question du niveau d'analyse est fondamentale. Popper raisonnait en philosophe cherchant les solutions les plus universelles. Dans sa première recherche sur la révolution copernicienne, Kuhn associait l'analyse de seconde main d'une longue période (une dizaine de siècles) à un travail plus direct sur un moment historique particulier considéré dès le départ comme une révolution (l'expression “ révolution copernicienne ” avait été popularisée auparavant entre autres par Alexandre Koyré). Galison a effectué ses recherches sur trois périodes spécifiques de la recherche en physique du XX<sup>e</sup> siècle, soit une période globale de soixante-dix à quatre-vingts années. Au-delà des différences dans les *a priori* théoriques, les postures épistémologiques, les objets et les méthodes, les convictions gradualistes ou “ bifurcationnistes ” peuvent se renforcer plus ou moins facilement selon le niveau d'analyse qui est choisi. Plus ce niveau est microscopique, plus il est difficile d'observer des changements de rythme. Inversement, à un niveau extrêmement large, ces changements de rythme peuvent perdre du relief et se fondre dans une certaine uniformité. Il n'est pas surprenant que, chaque fois qu'une analyse qui fait apparaître un changement de rythme est attaquée, la critique s'appuie sur des études plus fines situées à un niveau plus micro.

Si le choix des visions gradualistes ou par changement de rythme dépend du niveau d'analyse, cela signifie qu'il n'y pas nécessairement d'argument définitif en faveur de l'une ou l'autre de ces conceptions. Tout dépend finalement de la définition que l'on se donne du changement et de ce que l'on cherche à expliquer.

Je donne donc simplement ici trois arguments en faveur de la thèse modérée selon laquelle une partie au moins des phénomènes sociaux gagne à être analysée sous l'angle des changements de rythme. Mon premier argument est que, le plus souvent, le gradualisme est un allant-de-soi, une simplification adoptée sans examen par les chercheurs parce qu'elle évite de se poser la question de l'histoire et qu'elle justifie le choix des niveaux d'échelle les plus micro. En effet, si les changements de rythme existent, des études microsociologiques courent toujours le risque d'étudier une période de “ calme avant la tempête ”, ou l'inverse, et donc de voir leur portée réduite. Ignorer ces changements évite de se poser cette question, au risque évidemment de laisser de côté des pans importants de la réalité. Le second argument est que, dans la plupart des études empiriques qui se donnent la peine de chercher à vérifier les rythmes de changement, ces rythmes n'apparaissent pas uniformes mais font apparaître des accélérations et des ralentissements. C'est le cas des études biographiques citées plus haut aussi bien que de l'étude d'histoire industrielle de M. Granovetter et P. Mac Guire. Le troisième argument est que la méconnaissance des irréversibilités peut conduire à confondre les logiques d'apparition d'un phénomène avec ses logiques de perpétuation et, par là même, à surestimer ou sous-estimer les possibilités de changement. Les études de carrières professionnelles sont pleines de cas où une orientation prise pour des raisons contingentes (suivre un conjoint, obéir à la volonté des parents,

suivre l'avis de telle ou telle personne) se perpétue alors même que cette raison a disparu mais que d'autres s'y sont substitués (coût d'une reconversion). Si l'on raisonne dans un cadre statique, on va attribuer la situation à des raisons synchroniques, faire comme si le choix était effectué au moment de l'observation.

À ces arguments méthodologiques, s'ajoute l'argument théorique exposé plus haut : l'idée des temporalités multiples et en interaction présente l'intérêt d'articuler des niveaux d'analyse distincts et de contribuer ainsi à rétablir le dialogue entre des conceptions sociologiques souvent présentées comme divergentes. En effet, il est logique d'utiliser le langage des " structures " au niveau de temps le plus long et celui de l'action dans l'analyse des séquences d'action, sans que cela pose de problème majeur.

Ces arguments ouvrent un espace pour le modèle explicatif que constitue la bifurcation.

On peut donc considérer que la reproduction, l'agrégation, la sédimentation et la bifurcation sont des opérateurs rendant compte de déplacements sur les échelles d'action du micro vers le macro, du temps court vers le temps long, du spécialisé au général. Les irréversibilités (acteurs, ressources et formes sociales) sont les opérateurs fonctionnant en sens inverse. Les premiers opérateurs rendent compte de la production des irréversibilités qui en retour configurent les situations dans lesquelles ils se produisent et déterminent la part d'imprévisibilité des situations. Tous sont des processus d'encastrement et de découplage. La reproduction, l'agrégation, la sédimentation et la bifurcation sont des opérateurs *formels* dans la mesure où ils décrivent la forme prise par les encastrements et découplages (graduelle ou par ruptures) et la place qu'y tient l'imprévisibilité.

Si pour simplifier, on ramène les trois échelles à une seule, en considérant que le raisonnement est similaire pour chaque échelle, l'on peut rendre compte de ces différents processus en considérant, toujours pour simplifier, deux niveaux d'action, l'un plus " micro " (ou court ou spécialisé), l'autre plus " macro " (ou long ou général). La définition de ces niveaux dépend du problème traité. Par exemple, dans la reproduction des hiérarchies sociales par l'école, le micro est constitué par les séquences d'orientation scolaire et le macro par l'état du système pris dans son ensemble. Dans les bifurcations de type " carrefour " analysées au niveau des parcours scolaires, le micro reste les séquences d'orientation (ou d'examen), mais cette fois-ci, le macro considéré n'est plus l'état du système mais le parcours de vie pris dans son ensemble. Dans ce deuxième cas, le " macro " est situé sur l'échelle du temps et non sur celle des masses. Une fois définis ces deux niveaux, on peut construire un tableau logique en fonction de la contingence forte ou faible des séquences situées à chacun des niveaux. Là encore, la dichotomie doit être prise comme une simplification pour rendre compte de ce qui est dans la réalité plutôt un continuum. Le tableau 6 rend compte des résultats de ce petit exercice logique, qui permet de mettre en scène les opérateurs d'échelles définis plus haut.

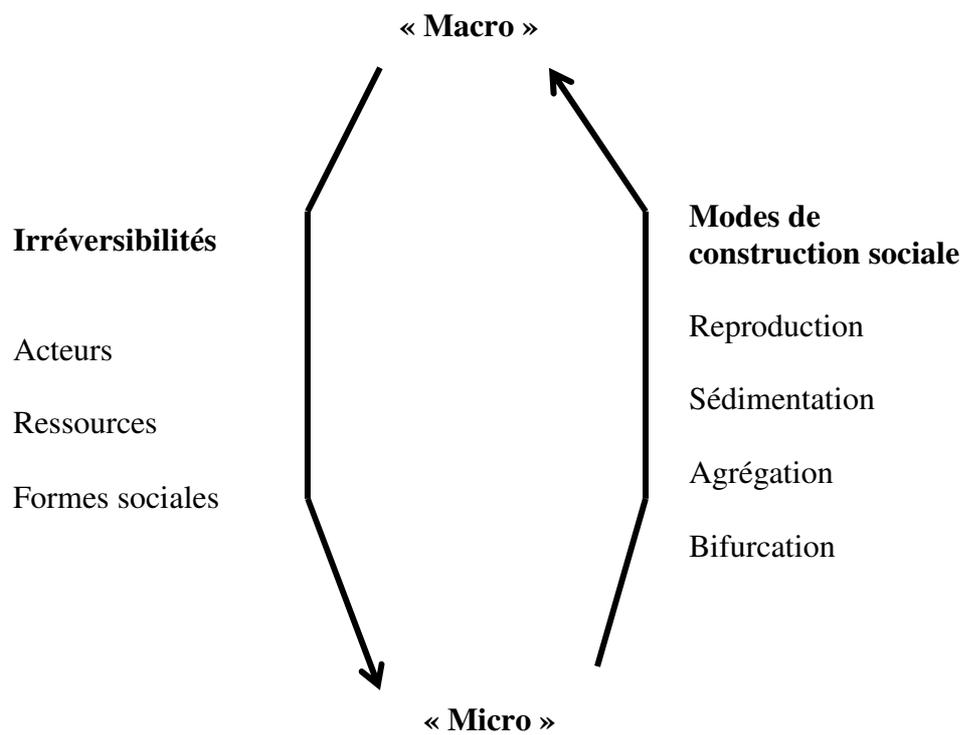
**TABLEAU 6. — Modes d’articulation “ micro ”/“ macro ”**

<i>Imprévisibilité “ macro ”</i>	<i>Faible</i>	<i>Forte</i>
<i>Imprévisibilité “ micro ”</i>		
Faible	1. Reproduction (trajectoires modales)	2 a. Changement par effet d’agrégation (axe des masses) 2 b. Changement par effet de sédimentation (axe du temps) 2 c. Changement par montée en généralité (axe de spécialisation)
Forte	3. Reproduction (trajectoires déviantes)	4. Bifurcations

Les deux cases correspondant à une contingence faible au niveau macro sont associées au modèle de la reproduction, puisque celui-ci revient à supposer la stabilité du “ système ” quel qu’il soit par rapport à des composants, que ceux-ci soient eux-mêmes stables (case 1) ou instables (case 3). Dans le cas du système scolaire, on peut très bien placer dans la case 1 l’analyse des trajectoires modales, et dans la case 3 celle des trajectoires déviantes (qui s’écartent du modèle sans le remettre en cause, voire en le renforçant par effet de masquage, comme la réussite scolaire d’enfants d’origine populaire). Mais si l’on analyse les mêmes trajectoires sous l’angle des parcours individuels en définissant le “ micro ” comme une situation d’orientation (ou d’examen) et le “ macro ” comme l’ensemble du parcours scolaire, alors on se retrouve dans la quatrième case, puisque la contingence et les irréversibilités sont faibles au niveau du système scolaire, mais peuvent être fortes au niveau d’un parcours de vie. Tout dépend donc des échelles que l’on choisit et de ce que l’on définit comme étant les niveaux d’action impliqués.

Selon l’évolution des situations, il peut être nécessaire de passer d’un opérateur à un autre. Par exemple, la sédimentation peut déboucher sur la mise en crise d’un système qui était stable auparavant. On se trouve alors dans les conditions d’une bifurcation. On est donc passé de la case 2 à la case 4.

La figure 10 reprend les différents opérateurs d’échelles dans un schéma global. Tous les opérateurs sont des processus qui se traduisent par des encastremements et découplages. Sur le côté gauche j’ai placé les irréversibilités. La présentation est un peu simplifiée. Pour être rigoureux, il faudrait dire “ mobilisation des ressources ”, “ implication des acteurs ”, “ implication ou mobilisation de formes sociales ”, pour indiquer que l’existence de ces irréversibilités n’implique pas leur présence dans toute séquence “ micro ”. À droite j’ai placé les cinq processus que je viens de détailler en les rassemblant sous l’expression “ modes de construction des irréversibilités ”, car c’est bien de cela qu’il s’agit : c’est le mode temporel et causal de construction ou de perpétuation des acteurs, des ressources et des formes sociales.



**Fig. 10. — Les opérateurs d'échelles formels**

Ce tableau et ce schéma montrent que l'on peut très bien considérer les modes de construction des irréversibilités comme non exclusifs les uns des autres et partir du point de vue selon lequel la

contingence des situations n'est pas quelque chose que l'on doive fixer d'un point de vue théorique mais un paramètre à évaluer empiriquement. On dispose alors d'un outil supplémentaire pour sortir du piège de l'enfermement dans des " paradigmes " tous aussi limités les uns que les autres.

La place de la bifurcation comme opérateur d'échelle étant maintenant mieux située, il faut approfondir la définition de ce processus et les méthodes que l'on peut mettre en œuvre pour le rendre opérationnel.

### *La notion sociologique de bifurcation*

Dans ce raisonnement sur les opérateurs d'échelles, j'ai considéré implicitement que les processus considérés produisent des irréversibilités, c'est-à-dire que les situations " micro " ont des effets, au moins sur des séquences d'actions ultérieures de même niveau. Mais contingence et irréversibilités ne vont pas nécessairement de pair.

Certaines situations peu contingentes peuvent produire des irréversibilités importantes. C'est le cas de tous les passages prévisibles, souvent marqués par des rituels (accès à la majorité civile, permis de conduire, baccalauréat, etc.). Il fait peu de doute que l'événement va se produire, et son issue est prévue, mais il produit un effet d'irréversibilité (une fois majeur, on redevient rarement mineur, même si la prise en charge collective en cas de perte de facultés mentales peut se rapprocher de cette situation).

À l'inverse, des situations très contingentes peuvent n'avoir que des conséquences négligeables, soit parce que les enjeux étaient faibles (une partie de cartes), soit parce que l'issue, bien que pas nécessairement prévisible, s'est révélée proche de la situation de départ : un accident mortel a été évité " par miracle ", un concours a été décroché " de justesse ", ou encore un gain peu attendu a failli se produire, il a été raté d' " un cheveu ". On " a eu chaud ", on " s'est fait très peur ", ou au contraire, on " y a cru un moment ".

Dans certains cas, la contingence et les irréversibilités sont faibles. Les séquences d'action sont dominées par la routine et ne provoquent que des comportements qui sont " une manière morne de réagir à des excitations habituelles ", selon l'expression de Weber. Elles sont hautement prévisibles dans leur déroulement et dans leurs issues et ont peu de conséquence sur la situation des acteurs.

Enfin, certaines séquences sont hautement imprévisibles, et leur issue a des effets importants. Ce sont des bifurcations.

Ces quatre cas de figure peuvent être résumés dans un tableau à deux entrées.

**TABLEAU 7. — *Imprévisibilité et irréversibilités***

<i>Imprévisibilité</i>	<i>Faible</i>	<i>Forte</i>
<i>Irréversibilités</i>		
Faibles	1. Routine	2. Risque sans conséquence, accident " évité de justesse "
Fortes	3. Rituel, changement d'état prévisible	4. Action, changement " structurel ", bifurcation

Les bifurcations sont donc des situations dans lesquelles des séquences d'actions à l'issue partiellement imprévisible situées dans un temps " court " peuvent influencer sur des structures relativement durables du temps " long ". Pour qualifier ces situations, d'autres termes auraient pu convenir : " tournant ", " événement structurel ", " saut ", " révolution ". J'ai choisi " bifurcation " d'abord parce qu'il est déjà utilisé en sciences humaines et ensuite parce que, comme celui d' " irréversibilité ", il rappelle la dimension " historiciste " des sciences de la nature. En effet, le terme de " bifurcation ", utilisé dans l'analyse des systèmes dynamiques pour désigner un changement d'état d'un système en fonction de certaines valeurs d'un paramètre (le dédoublement des états possibles, par exemple, ou, par extension, le passage d'un état régulier à un état chaotique<sup>1</sup>), est devenu plus ou moins synonyme d'un changement radical initié par des " petites causes ". Il s'agit d'une sorte d'extension, puisque c'est dans un certain type d'état ( " chaotique " ), que l'évolution d'un système dynamique peut être influencée par une modification infime d'une condition initiale.

Il faut cependant immédiatement lever une ambiguïté : il ne s'agit nullement de prétendre que l'on peut appliquer aux phénomènes sociaux les modèles déterministes de la théorie du chaos. Il s'agit seulement de transposer à l'analyse sociologique l'idée que l'on peut étudier " scientifiquement " des phénomènes comportant une part d'imprévisibilité. Pas de modèles mathématiques ici, encore moins de déterminisme, mais des logiques que l'on peut étudier, y compris lorsqu'elles sont associées à des formes d'imprévisibilité.

Un autre piège guette ceux qui utilisent le terme de bifurcation : la métaphore routière du carrefour. Transposée aux phénomènes sociaux, cette métaphore suggère l'existence de voies bien précises entre lesquelles le voyageur doit choisir. Cette situation correspond à certaines des situations d'imprévisibilité définies au premier chapitre, celles dans laquelle les issues d'une séquence d'action sont prévues, comme dans les phases d'orientation scolaire. Mais elle ne recouvre pas la totalité des situations correspondant à l'idée de bifurcation, qui doit pouvoir rendre compte de cas dans lesquels les issues ne sont pas prévues par les acteurs ou par l'observateur. Dans la pratique, la prévisibilité des issues possibles évolue au cours du temps, et le plus souvent, même après une phase d'imprévisibilité totale des issues, les acteurs parviennent à construire un " carrefour " et à réduire le choix entre un nombre limité d'options possibles.

Une bifurcation est donc une situation dans laquelle des changements (partiellement) imprévisibles affectent (relativement) durablement les acteurs, les ressources ou les formes sociales. C'est donc toujours une mise en rapport d'un temps court – celui de l'apparition des imprévisibilités et de leur gestion par les acteurs – et d'un temps plus long – celui des conséquences de ce qui s'est joué dans ce temps court. Il y a donc un déplacement sur l'échelle des temps. Des acteurs se transforment ou voient leurs ressources se modifier.

Le déplacement sur l'axe des temps peut se doubler de déplacements sur les échelles des masses et de la spécialisation.

Pour l'axe des masses il suffit de penser aux conséquences d'un acte politique, ou de la mise sur le marché d'une innovation. Le nombre des personnes concernées grandit très rapidement à partir d'un nombre initial qui peut être relativement faible. C'est ce que l'on peut appeler la montée en nombre d'une irréversibilité. En les faisant partager par de nouveaux acteurs, la montée en nombre accroît les irréversibilités issues de la situation initiale et en crée d'autres. Les exemples classiques d'étude des standards techniques, évoqués au premier chapitre, montrent qu'une différence initiale relativement faible et contingente peut décider du succès d'un standard ou d'un autre.

La montée en nombre peut s'effectuer dans une seule sphère d'activité, mais elle peut aussi contaminer des sphères de plus en plus éloignées de celle dans laquelle la bifurcation s'est produite. C'est un cas habituel pour les innovations techniques importantes, apparues dans un secteur souvent étroit pour des besoins précis et débordant ensuite très rapidement ce contexte d'émergence (le phonographe, dont les inventeurs cherchaient à faire un outil d'enregistrement des discours de célébrités, est devenu un instrument de diffusion de masse pour la musique ; le calculateur

électronique, conçu pour décoder des messages chiffrés, s'est transformé progressivement en ordinateur à tout faire). On peut penser aussi aux " crises " économiques ou politiques qui contaminent rapidement des domaines très différents. Cette contamination des sphères d'activité peut s'opérer à l'échelle modeste d'un individu, sans impliquer une montée en nombre importante. Imaginons simplement une mise au chômage (sphère du travail) qui provoque un divorce (sphère familiale) et une dépression (sphère de la santé). La rupture professionnelle provoque une reconfiguration des engagements relationnels et des systèmes de ressources et de contraintes de la personne touchée. La contamination des sphères d'activité est une montée en généralité des irréversibilités.

## 2. COMMENT REPERER ET ANALYSER DES BIFURCATIONS ?

On peut donc envisager qu'il existe une gamme étendue de phénomènes sociaux, qu'il s'agisse d'un itinéraire individuel, du devenir d'une organisation, d'un groupe social, ou même des structures d'ensemble d'une société, qui peuvent passer par des phases d'équilibre et des phases de déséquilibre. Durant les phases de stabilité ou d'équilibre, les routines sont dominantes, les choix relativement rares, le coût du changement élevé. Durant les phases de rupture ou de déséquilibre, beaucoup de routines perdent leur raison d'être, les valeurs ou les théories peuvent se trouver mises en cause et les choix deviennent nécessaires. Les choix effectués durant les périodes de rupture et de recomposition définissent les équilibres qui règnent durant les périodes de stabilité sous la forme d'un ensemble d'irréversibilités relatives. Analyser un système en équilibre implique dans de nombreux cas de revenir à la genèse de l'équilibre, c'est-à-dire à la bifurcation dont il est issu.

Comment étudier empiriquement les bifurcations ? Si, pour rester sur le registre de la sociologie empirique la plus habituelle, on laisse de côté les méthodes de simulation mathématiques<sup>1</sup>, deux voies parfaitement complémentaires sont possibles : l'étude longitudinale et la reconstruction rétrospective.

### *Suivi longitudinal et analyse rétrospective*

L'étude longitudinale exige de repérer les moments qui " sortent de l'ordinaire ", et de faire des paris sur les séquences potentiellement porteuses d'irréversibilités. Cela nécessite de définir ce que l'on considère comme l' " ordinaire ", c'est-à-dire l'équilibre (éventuellement dynamique) du système, afin de disposer de critères pour repérer ce qui s'écarte de cet équilibre. Cet exercice est d'autant plus difficile que les moments de bifurcation ne sont pas prévus. Lorsqu'ils le sont, il est relativement aisé de s'organiser pour observer ce qui se passe dans ces moments-là (orientation, concours, recherche d'emploi, par exemple). Sinon, il faut adapter le dispositif méthodologique, soit en intégrant des phases de reconstruction *a posteriori* pour saisir à court terme ce qui est arrivé lorsque l'on a le sentiment que " quelque chose s'est passé ", soit en suivant simultanément plusieurs histoires en attendant que l'une d'entre elles entre dans une phase de " crise " que l'on pourra alors observer de plus près. Dans une recherche sur les controverses mathématiques, Claude Rosental avait ainsi suivi plusieurs chercheurs avant de se focaliser sur une polémique naissante relative à la logique floue qui a fait finalement l'objet de son analyse<sup>1</sup>. C'est la logique de la pêche aux situations de bifurcation.

La reconstruction rétrospective présente l'avantage d'un repérage plus facile des changements et des moments de leur apparition, mais aussi les désavantages de tout travail historique (variabilité de la disponibilité des sources, rationalisations opérées dans les témoignages, etc.). Il s'agit alors d'examiner de façon particulièrement approfondie les moments que l'on suppose être des bifurcations, en traitant de façon plus synthétique les autres moments. C'est la méthode du " ralenti " proposée par l'historien Andreas Suter : " Le ralenti (...) est un double mouvement à la fois d'agrandissement dans l'espace (zoom) et de ralentissement dans le temps, focalisant l'attention sur tels ou tels personnages. Il freine la chronologie naturelle de telle sorte que le déroulement de l'action est mieux perceptible. (...) Comme le ralenti suppose des recherches poussées et que son exposé prend beaucoup de place, on ne peut l'utiliser qu'avec parcimonie, en sélectionnant quelques moments précis et

certaines lieux. Les intervalles et les autres lieux seront, ou bien coupés, ou bien traités en accéléré. ”<sup>1</sup> La méthode du ralenti concrétise dans la méthode elle-même le déplacement sur l’échelle des temps en proposant d’emblée deux niveaux de temps distincts, celui de ce que Suter appelle l’ “ événement historique ”<sup>1</sup>, qui correspond à ce que j’appelle une bifurcation, et celui d’un processus de plus long terme dans lequel les conséquences de l’événement se font sentir.

Dans l’analyse rétrospective, il arrive souvent qu’il soit insuffisant pour comprendre une situation de remonter à la plus proche phase de déséquilibre (à la bifurcation la plus récente) et il est nécessaire de poursuivre le retour en arrière sur plusieurs séquences. C’est d’ailleurs une sorte d’algorithme sans fin. Il n’y a pas de genèse ultime à laquelle tout ramener. Quand s’arrêter alors ? Une réponse possible est : “ Lorsque le problème change suffisamment de nature ”, c’est-à-dire lorsque l’analyste considère qu’il a atteint une certaine saturation du sens à donner à ce qui s’est produit et qu’une poursuite des retours en arrière ne reviendrait qu’à formuler un autre problème. Par exemple, Pierre Mounier-Kuhn et moi nous sommes intéressés il y a quelques années au fait que Toulouse et Grenoble ont en informatique une importance comparable et spécifique dans le système français d’enseignement supérieur et de recherche<sup>1</sup>. Cette similitude ne s’explique pas par le contexte industriel, semblable depuis le milieu des années 1970 mais radicalement différent avant, où pourtant le parallélisme des institutions d’enseignement et de recherche en informatique existait déjà. Elle ne résulte pas non plus de décisions politiques. Le retour sur la phase d’émergence de l’informatique dans les universités françaises conduit à identifier l’existence d’une même structure institutionnelle rendant compte en grande partie de la similitude entre les deux pôles scientifiques, la présence d’écoles d’électricité internes aux facultés des sciences. Le problème se transforme et devient celui de la genèse de cette caractéristique. On peut choisir d’arrêter là le processus. Si l’on choisit de continuer, on constate que Grenoble et Toulouse sont deux grands centres universitaires proches d’une chaîne de montagne dans lesquels des systèmes d’actions différents ont produit une bifurcation semblable avec la création d’enseignements d’électricité censés accompagner le développement d’une industrie fondée sur l’utilisation de l’hydroélectricité<sup>1</sup>. La condition structurelle de présence d’une université était nécessaire : pas de possibilité de créer ce type d’enseignement en dehors des centres universitaires. La proximité des montagnes n’était pas indispensable : Nancy et Lille ont généré des enseignements semblables en les justifiant différemment. Ces deux conditions n’étaient pas non plus suffisantes : d’autres villes les vérifiant n’ont pas pris le même chemin. Tout s’est donc joué sur une situation locale et contingente dont l’issue est tout de même bornée par les conditions structurelles. On peut ensuite se poser la question de la genèse des centres universitaires, ou des villes elles-mêmes, mais le problème change de nature. Dans ce cas précis, la recherche s’est arrêtée sur cette situation “ initiale ”.

### *Définir les alternatives*

Que l’on choisisse le suivi longitudinal ou l’analyse rétrospective, il faut évaluer les alternatives auxquelles les acteurs sont affrontés. Pour qu’il y ait bifurcation il faut qu’une situation comporte plusieurs issues suffisamment équivalentes pour que la survenue de l’une ou de l’autre soit le résultat d’un processus au moins partiellement contingent. Il faut donc en passer par la définition d’issues possibles qui ne se sont pas produites. Dans l’étude sur l’histoire de l’industrie électrique américaine, citée plus haut, Granovetter identifiait trois “ systèmes d’équilibre possibles ” ( “ la propriété publique, la production privée et décentralisée, ou un système d’entreprises à capitaux privés ” ). Pour lui, “ même en tenant compte des contraintes politiques, techniques ou économiques de l’Amérique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, d’autres issues eussent été improbables, alors que chacune de ces trois possibilités *aurait pu* être réalisée ”. Pour définir ces trois issues, Granovetter et Mac Guire se sont appuyés sur les débats de l’époque (qui évoquaient ces trois issues) ainsi que sur une analyse des données disponibles sur la situation.

On peut décider de se fier uniquement à l’existence d’un débat ou d’une controverse pour délimiter les alternatives : c’est la stratégie de la définition par les “ acteurs eux-mêmes ”. On peut aussi considérer que l’analyse de l’ensemble des données disponibles permet d’argumenter l’existence d’alternatives, même en l’absence de débat entre acteurs. Parfois, une décision a été prise sans débat ou examen

approfondi, dans un contexte où les acteurs la jugeaient provisoire ou sans conséquence ou allant de soi alors que l'analyse du processus donne des arguments pour affirmer que cette décision (ou cette séquence d'action) s'est révélée au contraire lourde de conséquence ou n'allait pas autant de soi, que les acteurs ne le disaient. Ainsi, Paul David s'est appuyé sur des tests comparatifs entre les performances de différents types de claviers de machines à écrire pour affirmer que le Qwerty n'était pas la seule solution possible ; Fernand Braudel a imaginé ce qui se serait passé si Lépante n'avait pas eu lieu ou avait tourné à la défaite des chrétiens. Il faut donc faire un peu d'histoire fiction, construire de petites uchronies partielles, faire fonctionner l'imagination et la logique des chaînes causales. Ce n'est pas un exercice facile, mais, faute de s'y livrer, on court le risque de tomber dans le piège, soit d'un historicisme qui considérera les événements comme incommensurables, soit d'un déterminisme structurel dans lequel ce qui est arrivé devait forcément arriver.

Reconstruire les alternatives exige donc, d'une part, d'argumenter la relative équivalence de plusieurs issues possibles (ce qui demande à définir les critères selon lesquels cette équivalence est évaluée), d'autre part, de montrer que ces issues étaient les seules possibles, compte tenu de la configuration de la situation. En général, on aboutit à un petit nombre d'issues possibles, mais on peut très bien trouver des situations dans lesquelles ce nombre est élevé (la localisation précise d'une institution transférée en province par exemple). Dans ce cas, il faut quand même chercher à borner l'espace des possibles et à éliminer les issues trop improbables.

Dans le cas des récits de vie ou plus généralement des témoignages, la reconstitution des alternatives se trouve confrontée en particulier à l'obstacle des formes de rationalisation qu'adoptent les témoins. Tout chercheur ayant recueilli des récits ou des témoignages sait bien que certaines personnes présentent toutes les situations comme parfaitement rationnelles et les choix qui ont été faits comme les seuls possibles, alors que d'autres mettent systématiquement en avant des événements contingents. Il suffirait pour mettre cette tendance en évidence de comparer systématiquement des récits de créateurs d'entreprises avec des récits d'artistes et l'on verrait que la " carrière " est racontée sur des registres totalement différents. Les premiers auront tendance à mettre en avant leur capacité d'anticipation et de stratégie alors que les seconds éviteront de faire mention de stratégies, et évoqueront plus facilement le " hasard des rencontres " pour présenter leur réussite comme un conte de fées dans lequel leur talent s'est en quelque sorte révélé de lui-même. Pour pallier cette tendance des récits, l'une des solutions consiste à utiliser un registre de questionnement très concret (des faits, des noms, des dates) plutôt qu'un registre plus axé sur le commentaire et de procéder à des relances systématiques dans les moments du récit où des choix sont mentionnés, même s'ils sont présentés comme " naturels " (" aviez-vous envisagé d'autres solutions ? " ; " avez-vous discuté de cette situation avec d'autres personnes ? ", " qu'est-ce qui vous a amené à choisir cette option ? ", etc.). En général, ces relances suffisent à faire apparaître des alternatives et à ouvrir une séquence de discussion sur la façon dont elles ont été considérées<sup>1</sup>. La mobilisation de sources complémentaires (écrites ou orales) sur la même histoire est une autre ressource permettant d'éviter les effets de mise en cohérence *a posteriori*. Croiser les sources et les témoignages est aussi une bonne façon de pallier les effets d'une autre tendance classique des témoignages qui est l'égoïsme, la tendance à tout ramener à soi, à sous-estimer l'action des autres, y compris sur le cours de sa propre vie. Cette tendance est logique : on peut y voir les effets du travail de " subjectivation ", de construction de soi, que chacun effectue en permanence. Mais pour l'analyste, elle constitue un biais qu'il faut corriger. Le croisement des témoignages suffit en général à en éliminer les effets les plus importants. On obtient alors une narration (ou une mise en intrigue, pour utiliser le vocabulaire de P. Ricoeur) dont la spécificité est d'être argumentée et soumise à discussion, autrement dit une narration scientifique.

### *Évaluer les irréversibilités et saisir les continuités*

La bifurcation est censée avoir eu des conséquences importantes. Il faut donc bien définir les critères selon lesquels est évaluée cette importance, au regard de la problématique de l'étude. En général, le problème est surtout de déterminer la continuité réelle entre une séquence d'action considérée comme une cause et ce que l'on suppose en être les conséquences. Il faut pour cela établir la continuité entre

les séquences d'action successives et suivre le déploiement des irréversibilités dans le temps et dans l'espace. Dans le meilleur des cas, cette continuité peut être résumée dans un modèle plus ou moins déterministe faisant des séquences d'action ultérieures à la bifurcation une suite suffisamment prévisible. Cela conduit à quitter le registre de l'action et de l'indétermination pour basculer sur celui des analyses structurelles, des tendances, des trajectoires modales. Dans l'étude sur l'informatique mentionnée plus haut, Pierre Mounier-Kuhn et moi-même avons dû d'abord montrer la continuité entre les laboratoires d'informatique et ceux de calcul numérique (alors une branche des mathématiques appliquées) dont ils étaient issus, ensuite l'impact de la politique des écoles d'ingénieurs en électricité sur le recrutement de spécialistes de ce domaine, fondateurs de ces équipes, et enfin la continuité entre ces écoles et les instituts techniques fondés un demi-siècle plus tôt. La chaîne causale peut comprendre des moments d'imprévisibilité mais elle ne doit pas se rompre. Dans ce jeu de la recherche de continuités, il n'y a pas de règle générale ni de critère unique. Tout peut faire continuité : les hommes, les objets, les idées. Mais les continuités sont toujours partielles, puisque, dans le cas contraire, il n'y aurait pas de véritable changement. L'estimation des continuités est le problème majeur lorsqu'on construit des histoires, le risque étant toujours de les surestimer ou les sous-estimer.

### *Le problème des commencements*

De nombreuses situations sont propices aux bifurcations mais certaines le sont plus particulièrement. Tous les commencements sont des séquences dans lesquelles apparaissent de nouvelles ressources, de nouveaux acteurs ou de nouvelles formes sociales qui sont encore peu définis, en phase de découplage, très sensibles aux contingences. Les séquences d'action ont alors des issues nombreuses et peu prévisibles, mais les orientations prises dans ces séquences peuvent peser longtemps sur les entités en jeu. Pour les enfants, il est faux que " tout se joue avant cinq ans ", mais les psychologues s'accordent sur l'importance des premières années. Pour bien apprendre, il est important de " bien débiter ". Un enseignant sait que c'est dans les premières heures de l'année scolaire que se joue sa capacité à " tenir la classe ". Les relations sociales ont plus de chances de se rompre inopinément lorsqu'elles sont récentes. Les premières phases de diffusion de standards technologiques sont particulièrement décisives. Les débuts d'une entreprise sont particulièrement risqués (une nouvelle entreprise sur deux disparaît avant trois ans). Les moments de commencement sont donc de bons sites pour l'étude des bifurcations et de la création des irréversibilités.

### 3. EXEMPLES DE BIFURCATIONS

J'ai déjà cité de nombreux exemples de bifurcations depuis le début de cet ouvrage : la création des universités racontée par Durkheim, Lépante analysée par Braudel, les révolutions scientifiques de Kuhn, les réorientations de parcours sociaux, la création de relations entre des laboratoires et des entreprises, etc. Je voudrais à présent prendre quelques autres exemples pour montrer comment le cadre conceptuel des bifurcations peut fonctionner. Par commodité, j'ai puisé ces exemples dans certains de mes propres travaux qui ont été conduits selon une démarche rétrospective utilisant des croisements entre des entretiens et d'autres types de sources. Tous ces exemples font intervenir des questions de localisation dans l'espace parce que c'était une dimension clé de ces recherches. Les processus de localisation sont particulièrement propices à l'apparition de bifurcations (j'y reviendrai), mais ils sont très loin d'être les seuls dans lesquels ce mode d'analyse peut s'appliquer.

### *Parcours biographiques*

Les parcours de vie sont particulièrement propices à la saisie de bifurcations puisque leur étude repose sur des " histoires ". L'article déjà cité de De Coninck et Godard montre qu'une bonne partie des études empiriques qui leur sont consacrées mettent en évidence des processus bifurcatifs. On pourrait donc substituer aux deux exemples qui suivent bien d'autres études.

### *Les coopérants*

Il y a une vingtaine d'années, j'ai effectué mon service militaire en tant qu'enseignant en coopération. Comme je souhaitais faire une thèse de sociologie, j'ai choisi de m'intéresser au mode de vie et aux trajectoires de ces enseignants qui effectuaient une partie plus ou moins longue de leur carrière dans des pays de l'ancienne zone coloniale de la France. À cette époque, les rares travaux sur les enseignants français en coopération présentaient de façon contradictoire la situation de ceux-ci comme une " colonie de vacances " permettant de fuir le quotidien de la " métropole "1, ou un " exil " plus ou moins bien vécu1. En m'appuyant sur les deux années d'observation que me permettait ma situation, sur des entretiens biographiques et sur des questionnaires, j'ai essayé de comprendre la genèse de cette situation et son insertion dans des trajectoires sociales1. Je me suis aperçu que le choix de la coopération n'était quasiment jamais effectué dans une situation d'équilibre (poste stable en métropole) mais presque toujours dans un contexte de rupture inévitable (service militaire, première affectation d'enseignant impliquant une mobilité géographique importante) où il était mis en balance avec d'autres options. Bien plus qu'une fuite ou un exil, il apparaissait comme une solution possible dans un système de choix précis. De la même façon, la construction des carrières de coopérants (enchaînements de plusieurs séjours) n'impliquait pas en général des projets à long terme mais la reconduite d'une solution satisfaisante dans des situations de remise en jeu, en l'absence de modifications significatives du contexte et de la nature des alternatives. Enfin, le maintien d'un lien fort avec la métropole contribuait à faire de la coopération une sorte de parenthèse dans des carrières organisées autour de projets métropolitains (investissements immobiliers en métropole, assurance d'un emploi au retour). Le mode de vie (les pratiques de loisir, l'organisation du quotidien, la sociabilité, etc.) s'adaptait à cette situation de répétition du temporaire pourtant porteuse de certaines irréversibilités dans les ressources (accroissement du patrimoine, déconnexion de la vie culturelle française, apprentissage de pratiques de loisir réservées en métropole à des catégories sociales plus aisées).

Dans une analyse statistique des trajectoires professionnelles, les enseignants en coopération sont d'abord des enseignants, fonctionnaires de l'éducation nationale pour la très grande majorité. Le contexte de vie particulier d'un pays à faible coût de la vie et de surprimes très importantes n'apparaît pas. Que ces enseignants aient des pratiques et des patrimoines très éloignés des moyennes de leur catégorie passera inaperçu dans les statistiques. Si l'on introduit dans les analyses le lieu d'affectation (par une simple dichotomie France/étranger, par exemple), alors les écarts apparaissent et deviennent explicables. Ce qui est plus difficile à expliquer, c'est le choix de l'option de l'affectation à l'étranger par rapport aux affectations en France. J'ai essayé de mettre en rapport les caractéristiques antérieures des coopérants avec leur situation. Il y a bien quelques éléments explicatifs qui apparaissent (par exemple le fait d'avoir déjà vécu à l'étranger), mais leur pouvoir explicatif reste très limité. En fait, de nombreux éléments peuvent intervenir, dont l'aversion pour les affectations les plus traditionnelles en début de carrière (régions du nord de la France ou banlieue parisienne) n'est pas le moindre. Pour les hommes, le choix peut aussi être fait, et c'est très fréquent, au moment du service militaire et reconduit ensuite dans la vie civile. Interviennent aussi la situation de famille, l'âge des enfants, la situation du conjoint et tant d'autres éléments que même les modèles les plus sophistiqués ne parviennent pas à rendre compte de cette orientation. Une fois que l'on a épuisé les ressources des modèles statistiques, on peut se dire qu'il y a bien une phase contingente, à l'issue imprévisible, même si les orientations possibles sont dans ce cas bien cadrées par la liste des affectations possibles. Que cette phase intervienne dans la grande majorité des cas en début de carrière (le service militaire ou la première affectation) illustre la contingence particulière liée aux phases de commencement. Les enseignants concernés sont contraints de toute façon de quitter leur lieu de vie. Pour exotique qu'il soit, le choix de la coopération devient moins improbable dans ce contexte qui prend la forme du carrefour : entre les autoroutes du Nord et de Paris, ils peuvent entrevoir une petite route qui part vers le Sud (en général). Les contrats étant de quatre ans (à l'époque, car depuis la période où cette étude avait été effectuée, la coopération a été supprimée ou fortement réduite avec de nombreux pays), et souvent reconduits au moins une ou deux fois, la question qui se pose est celle de la gestion du carrefour que constitue

chaque fin de contrat. La situation est alors différente. De marginale, l'option exotique devient plutôt l'option par défaut. Une somme de petites irréversibilités, que les coopérants s'attachent en général à limiter soigneusement, plaident en sa faveur : école des enfants, amis qui restent, coût du retour. La fermeture de la parenthèse, le retour en France apparaissait alors comme une opération soigneusement préparée, anticipée des années à l'avance, ce qui laissait le temps aux familles d'enseignants de défaire les petites irréversibilités et d'organiser autant que possible la réinsertion.

Cet exemple correspond bien aux bifurcations de type " carrefour " dans lesquelles les issues sont prévues, à condition de considérer les pays à faible coût de la vie comme suffisamment équivalents pour ce qui concerne les conditions d'exercice de la profession, la rémunération et les conditions d'existence. De surcroît, le moment des choix est aussi organisé par l'institution (les renégociations des contrats et affectations). Autrement dit, ces bifurcations prennent place dans un système institutionnel sans lequel elles n'existeraient pas. Elles n'en comportent pas moins une forte part de contingence et des irréversibilités bien réelles. Le modèle bifurcatif permet bien mieux de rendre compte de ces trajectoires que des modèles déterministes ou privilégiant au contraire l'hypothèse d'une capacité d'action identique à tout moment.

### *Les jeunes scientifiques*

Le second exemple porte au contraire sur des choix de sédentarité. Dans des recherches sur les systèmes locaux d'innovation (ce que l'on appelait les " technopoles " dans les années 1980) et sur les ingénieurs et chercheurs qui les peuplent, j'avais été intrigué par ce qui apparaissait comme une spécificité de certaines villes universitaires comme Grenoble ou Toulouse. Dans ces deux grands centres scientifiques de province, qui sont aussi des concentration d'activités industrielles à forte composante de recherche et développement, les entreprises tendent à recruter leurs ingénieurs au sein du système local d'enseignement supérieur. L'existence d'un système d'offre et de demande ne suffit pas à expliquer ce phénomène, essentiellement dû à une forte demande qui se traduit par des salaires moins élevés que dans d'autres villes. L'analyse des trajectoires de diplômés scientifiques, à partir d'entretiens biographiques réalisés auprès de 90 ingénieurs ou chercheurs toulousains<sup>1</sup> permet de mettre en évidence la phase des études supérieures comme un moment décisif de construction de ressources et de contraintes favorisant la recherche d'un emploi local : connaissance de l'industrie locale ; insertion dans des réseaux locaux ; effets de parrainage direct ou indirect procuré par les organismes scientifiques (système des stages, canalisation des offres d'emploi) ; construction d'un couple avec un partenaire inséré localement ; etc. La phase des études supérieures apparaît comme une phase de rupture, de construction sociale (des couples, des réseaux, des ressources) entraînant de multiples irréversibilités relatives qui expliquent le " frottement " produit par le territoire sur ce marché de l'emploi spécifique. C'est une phase d'indétermination relative propice aux bifurcations à l'échelle des parcours de vie.

Ici, le moment de l'imprévisibilité n'est pas aussi cadré que pour les coopérants. Il correspond plutôt à une phase classique de transition dans les parcours de vie qui est l'entrée dans la vie adulte. Les étudiants ou les élèves ingénieurs peuvent plus ou moins différer le moment de recherche d'un emploi, en poursuivant des études de troisième cycle, par exemple. C'est d'ailleurs ainsi qu'ils parviennent à éviter les difficultés dans les périodes où les offres sont peu nombreuses. Toutefois, ils savent que les études auront nécessairement une fin et que s'ouvrira alors une phase indécise où il faudra choisir sa voie. Le moment du choix est modulable mais plus ou moins prévisible. Contrairement à ce qui passait pour les coopérants, la liste des possibilités n'est pas constituée par une institution. Le marché du travail offre de multiples possibilités (très fluctuantes d'ailleurs) pour les diplômés scientifiques. Dans les parcours de vie, ce type de situation correspond aux transitions entre les cycles de vie. Par exemple, le moment du passage à la retraite peut être négocié, mais il est souvent fixé (en France) par l'atteinte d'un âge déterminé. On sait qu'après 60 ans ou 65 ans il faudra arrêter l'activité en cours. Que fera-t-on ensuite ? C'est le modèle du changement d'état programmé.

### *Histoires d'organisations scientifiques*

Au niveau des organisations, les bifurcations s'analysent de façon assez similaire mais elles font intervenir de façon plus centrale les phénomènes d'encastrement.

#### *Le non-développement de la recherche en informatique à Nantes et Strasbourg dans les années 1960*

Dans notre recherche sur les débuts de l'informatique dans les universités, nous avons rencontré deux cas dans lesquels un développement très précoce s'est arrêté brusquement pour des raisons partiellement imprévisibles, situations que nous avons interprétées comme des bifurcations. Examinons de plus près ces deux exemples.

En 1955, soit extrêmement tôt dans le contexte français, Georges Brillouët, l'un des deux professeurs de mathématiques de l'École nationale supérieure de mécanique de Nantes (ENSM, actuelle École centrale de Nantes) s'intéresse au calcul numérique en partie pour répondre aux besoins de la formation des ingénieurs. Cet enseignant est nommé professeur d'analyse numérique à la faculté de Rennes en 1959 et obtient la création d'un certificat d'analyse numérique en 1960. Parallèlement, l'ENSM cherche à s'équiper en moyens de calcul et reçoit en 1960 des crédits pour l'acquisition d'un ordinateur de pointe (un IBM 650). Tout est donc en place pour que Nantes et Rennes puissent organiser des enseignements de calcul numérique (le mot informatique n'existe pas encore) et conduire des recherches sur les méthodes de calcul. Mais en 1961, s'ouvre une faculté des sciences à Nantes, et c'est précisément Brillouët qui se voit proposer d'en être doyen (l'équivalent d'un président d'Université actuel). Pour lui, il n'est plus question de consacrer du temps à l'enseignement du calcul : “ Mes fonctions de doyen d'une faculté nouvelle ont alors pris le pas sur mes activités informatiques. Il fallait assurer les enseignements fondamentaux, et, ce qui compliquait les choses, il y avait à l'époque une sérieuse crise du recrutement : listes d'aptitudes presque vides, peu d'enthousiasme à venir jouer les pionniers, etc. ” (G. Brillouët, lettre à Pierre Mounier-Kuhn). Et voici comment s'achève provisoirement le développement local d'une nouvelle discipline. L'informatique sera enseignée plus tard à Rennes, où des équipes de recherche seront créées, mais sur des bases différentes.

À la fin des années 1950, le directeur de l'Observatoire astronomique de Strasbourg, Pierre Lacroute, envisage d'utiliser les ordinateurs qui commencent alors à arriver sur le marché français, pour effectuer les calculs très complexes exigés en astrométrie. Il prend contact avec la firme française Bull et obtient la location à un prix modéré d'un ordinateur. Pour faire fonctionner la machine, il recrute des collaborateurs techniques ainsi qu'un jeune astronome, Pierre Bacchus, qui se passionne pour la programmation et rejoint la petite équipe. S'y ajoute un mathématicien spécialiste du calcul numérique, Pierre Pouzet, sollicité par le directeur de l'Observatoire pour coordonner les travaux réalisés sur la machine et instaurer un certificat de calcul numérique. Le “ Centre de calcul électronique ” de la faculté des sciences est inauguré le 22 novembre 1960. Ainsi, entre 1959 et 1961, les structures mises en place à Strasbourg sont très semblables à celles qui existent depuis peu à Grenoble et à Toulouse : un ordinateur géré par une équipe technique au service de la communauté scientifique ; des enseignements de mathématiques appliquées ; des travaux de recherche. Mais tout s'écroule quand partent Pierre Bacchus en 1961 et Pierre Pouzet en 1962. Bacchus obtient une chaire à Lille ; Pouzet, qui n'a pu, semble-t-il, obtenir un poste de professeur à Strasbourg après la soutenance de sa thèse, décide de rejoindre son collègue à Lille où sa venue est sollicitée par les mathématiciens locaux, qui viennent de créer des enseignements de mathématiques appliquées et d'acquérir un ordinateur. Le départ simultané de Strasbourg de ces deux chercheurs sonne pour un temps le glas de la recherche en informatique qui aurait nécessité la création d'un poste de professeur de calcul numérique.

Dans ces deux exemples, une organisation scientifique (enseignement et recherche appuyés sur un

type particulier d'instrument) est en train de se mettre en place, de se découpler des organisations existantes. Cette organisation "tient" sur l'engagement d'un petit nombre d'acteurs individuels non substituables. Le départ de l'un ou deux d'entre eux suffit à bloquer le processus de découplage. À Nantes, le désengagement de l'acteur clé est le fruit d'une contingence assez pure, analogue à un recouvrement de sphères d'activités. À Strasbourg on peut trouver quelques explications structurelles (à l'époque, les mathématiciens avaient tendance à refuser de nommer professeurs des spécialistes du calcul s'il n'y étaient pas contraints par les institutions, ce qui s'est produit en particulier à Nancy, où l'école d'ingénieurs en électricité a imposé un tel recrutement). Dans les deux cas, les effets sont importants. Dans un processus d'émergence d'une nouvelle spécialité, les plus précoces sont ceux qui ont le plus de chances de capter des ressources institutionnelles (postes d'enseignants), scientifiques (insertion dans les réseaux de recherche) et matérielles (ordinateurs) qui rendent rapidement leur avance irréversible. Les laboratoires de calcul de Grenoble et Toulouse ont ainsi acquis à cette époque des avantages qui perdurent dans leur situation actuelle. Les petites différences anecdotiques des années 1960 se traduisent quarante ans plus tard par des différences nettement plus massives et institutionnalisées entre les tailles et les orientations des équipes d'enseignants et de chercheurs des différents sites.

On se trouve à nouveau face à un problème de commencement (les débuts d'une spécialité) et d'organisation spatiale. L'imprévisibilité est élevée, et les irréversibilités sont fortes. Depuis cette recherche, j'ai pu en conduire d'autres similaires, et cette sensibilité à la contingence des organisations scientifiques débutantes s'est largement confirmée. Dans ces exemples, finalement, l'organisation naissante reste encadrée dans les logiques et le destin des acteurs qui la composent. Ceux-ci sont pratiquement non substituables. L'organisation n'existe que par eux. Si l'organisation survit à cette phase critique de l'émergence, au fil du temps, le découplage se produit, et l'organisation devient alors plus résistante aux arrivées et aux départs de ses membres. Les bifurcations deviennent alors moins probables.

### *L'histoire de la carte des universités en France*

Prenons à présent l'exemple des villes universitaires en France<sup>1</sup>. Il y en a actuellement environ une quarantaine (si l'on s'en tient à celles qui ont une Université de plein exercice), très inégales en ce qui concerne le nombre d'étudiants ou de chercheurs. Ces inégalités ne s'expliquent pas toutes par des effets démographiques (taille de la population départementale ou régionale) ou d'armature urbaine. Certaines grandes villes ont beaucoup moins d'étudiants que des villes nettement plus modestes ; certaines villes moyennes ont une Université, d'autres, parfois plus importantes, n'en ont pas. Les villes universitaires les plus anciennes ont en général plus d'étudiants que les autres, et les régions sans Université ancienne ont une densité d'étudiants plus faible : il y a donc un effet de l'histoire. Lorsque l'on examine la création des facultés puis des universités depuis la Révolution, on discerne trois générations bien distinctes de villes universitaires : les quinze centres académiques de 1854, stabilisés avant 1870 ; les villes dotées d'universités dans les années 1960 et 1970 (et dont les agglomérations comptent toutes à présent plus de 100 000 habitants) ; les (rares) nouvelles universités nées des antennes créées dans les années 1980.

Il ne s'agit donc pas d'un mouvement continu de création mais d'une alternance de phases de stabilité (aucune création entre 1870 et 1945) et de changement (doublement des villes Universitaires entre 1945 et 1968). Durant chaque période de changement, l'entrée des villes dans le club des centres universitaires dépend d'un certain nombre de variables structurelles (population, moyens financiers, etc.) mais aussi de situations locales et contingentes (réseaux associant hommes politiques et universitaires, rapports de force locaux, dynamique spécifique des interactions) pouvant aboutir à deux résultats différents du point de vue de l'agglomération concernée : la création d'une université ou non. Cette forme du processus d'évolution de la carte universitaire peut s'expliquer par deux causes. La première est constituée par les structures du système institutionnel français (plutôt centralisé dans l'ensemble, mais avec des moments historiques – première période de la III<sup>e</sup> République, années 1980 après les lois de décentralisation – ouvrant plus d'initiative aux collectivités locales). La seconde cause

est le rythme de croissance des effectifs d'étudiants, marqué aussi par une alternance de phases de stagnation et d'accélération, rythme dicté pour partie par les politiques éducatives. Les choix politiques nationaux sont donc une des causes de la forme que prend le processus.

À un niveau très général, l'évolution de la carte universitaire peut se lire comme le déploiement d'un réseau par étapes successives mais qui finit globalement par mailler l'ensemble du pays. Le fait que Nantes ait été équipé bien après Rennes n'a pas grande importance. Le rythme de déploiement du réseau, non plus. On peut fort bien modéliser le développement du réseau à partir de quelques variables démographiques (importance relative des populations locales) et spatiales (distances entre les villes). Au niveau des villes, cette histoire apparaît comme une alternance de phases de stabilité (quasi-impossibilité de créer des universités) avec des phases de changement, où la compétition s'ouvre à nouveau durant quelques années. Dans ce jeu, les villes peuvent perdre ou gagner des avantages importants, qui pèsent sur leur avenir. Enfin, au niveau des étudiants, la carte apparaît stable, et les différents centres présentent des avantages (proximité avec la résidence des parents, qualité et diversité des formations, marché du travail) entre lesquels il faut arbitrer d'une façon ou d'une autre. Le choix de tel ou tel centre crée un certain nombre d'irréversibilités relatives (orientation de la formation reçue, possibilités de poursuite, insertion locale plus ou moins forte). C'est aussi une bifurcation, mais d'une autre nature. L'analyse des bifurcations que constituent les moments de recomposition de la carte n'a d'intérêt qu'au second niveau, celui de la compétition entre les villes. Le niveau d'analyse guide le choix de l'opérateur d'échelle et du modèle d'analyse.

### *Contingences et irréversibilités spatiales*

Dans ces différents exemples, la contingence s'applique principalement à un choix de localisation dans l'espace. De même que les commencements sont propices à l'apparition de situations de bifurcation, l'espace se prête souvent fortement à l'indétermination des options. Pour les personnes ou les familles, d'un certain point de vue, s'installer ici ou là est équivalent. Pourtant, le choix d'un lieu de vie n'est généralement pas anodin. Les conséquences sont importantes sur les relations sociales (en moyenne, au moins deux tiers de nos relations résident dans la même agglomération urbaine que nous<sup>1</sup>), sur les opportunités de carrière, sur le choix du conjoint, etc. Pour les villes, attirer des populations nouvelles et sédentariser les populations existantes est un enjeu vital. Pour un État, choisir vers quelle ville de province décentraliser une institution publique ou quelle région soutenir est une affaire de choix politique, mais on vise en général un équilibre global et non le succès d'un espace local ou d'un autre. Il y a donc une certaine indétermination dans les choix de localisation, ce qui crée les conditions de ce qui constitue pour les espaces locaux une situation de bifurcation. Pour saisir des dynamiques spatiales, le modèle bifurcatif est souvent le mieux adapté, au moins au niveau des espaces en compétition.

## Conclusion

“ L'établissement de “lois” et “facteurs” (hypothétiques) ne constituerait jamais que la *première* des multiples opérations auxquelles nous conduirait la connaissance que nous nous efforçons d'atteindre. L'analyse et l'exposé méthodique du groupement singulier de ces “facteurs” donnés chaque fois historiquement, de même que leur combinaison concrète, *significative* à sa manière, qui en résulte, et surtout l'effort pour rendre intelligible le fondement et la nature de cette signification constituerait la deuxième opération (...). La troisième opération consisterait à remonter aussi loin que possible dans le passé pour voir comment se sont développées les diverses caractéristiques singulières des groupements qui sont significatifs pour le *monde actuel* et pour en donner une explication historique à partir des constellations antérieures également singulières. Enfin il est possible de concevoir une quatrième opération qui porterait sur l'évaluation des constellations possibles dans l'avenir. ”

Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*.

À partir du moment où l'on se donne la peine de la formuler, la question de l'imprévisibilité n'est plus si effrayante. On peut cerner les contours, les formes et les limites de ce que les sociologues peuvent considérer comme prévisible, pour les acteurs qu'ils observent ou pour eux-mêmes en tant qu'observateurs. Il est possible de raisonner “scientifiquement”, quel que soit le sens que l'on donne à ce terme, en accordant aux phénomènes étudiés une part d'imprévisibilité, y compris lorsque ce qui est imprévisible a des conséquences “importantes”, ce que j'ai appelé des irréversibilités. De nouveaux acteurs, de nouvelles ressources ou contraintes, de nouvelles formes sociales se construisent ainsi au fil de séquences d'action comportant une part d'imprévisibilité. D'autres disparaissent, se dissolvent. L'une des façons de suivre ce mouvement permanent est de constituer des histoires, de saisir des continuités et des ruptures. On peut alors observer le déplacement des niveaux d'action sur différentes échelles. Sur l'échelle des masses, des acteurs individuels construisent des collectifs ou au contraire s'en extraient. Sur l'échelle du temps, les actions se sédimentent ou se fragmentent. Sur l'échelle de la spécialisation, s'opèrent des montées en généralité ou des segmentations. Les notions d'encastrement et de découplage rendent compte de ces fluctuations incessantes du niveau d'action. Les processus et les histoires qui les racontent peuvent prendre des formes graduelles ou plus heurtées, parfois bifurcatives, lorsque des imprévisibilités situées dans des temps brefs ont des conséquences sur des temps plus longs.

Il est nécessaire d'ouvrir (ou réouvrir) le chantier de l'étude des dynamiques sociales en partant du principe qu'il faut faire une place à l'imprévisibilité. Le chantier est considérable mais il n'est en rien une alternative à ceux qui existent déjà en sociologie. Les outils pour le travailler existent dans la tradition de la discipline, même s'il est parfois nécessaire de les adapter ou de les prolonger un peu. Il n'est pas difficile d'esquisser les directions de ce travail, qui ressemblent à toutes celles qu'énumèrent les innombrables articles ou livres programmatiques qui jalonnent l'histoire des sciences sociales.

La première orientation, empirique, consiste à systématiser l'étude des situations dynamiques comportant une part d'imprévisibilité. C'est un terrain qu'il devient urgent d'investir dans un contexte historique où la question de la maîtrise de l'incertitude, à tous les niveaux d'action, devient un enjeu de plus en plus central. Le pouvoir, la domination, la liberté, ne sont plus seulement des questions de position et de statut mais toujours plus des questions de contrôle

de la réversibilité. Pouvoir décider de “ revenir en arrière ”, de réexaminer des choix ou des situations, devient pour les acteurs individuels la liberté la plus fondamentale. Anticiper sur les irréversibilités engendrées par une séquence d’action devient l’un des éléments centraux de leurs stratégies (lorsqu’ils en ont). Comment les institutions gèrent-elles les imprévisibilités et la réversibilité dans les différents domaines (éducation, travail, famille, risques industriels ou environnementaux) ? Quels sont les choix politiques en la matière ? Comment ces choix varient-il d’un pays à l’autre ? Au niveau de l’étude des liens sociaux, des réseaux et des groupes, il est tout aussi nécessaire de sortir des analyses statiques. On sait très bien caractériser des réseaux sociaux et en analyser finement la structure. On sait aussi très bien étudier des systèmes d’action dans les organisations. Mais que sait-on sur la stabilité des réseaux ou des groupes ? Sur leur sensibilité à la modification de tels ou tels liens, de telle ou telle affiliation ? Si le pouvoir dans les organisations, c’est la maîtrise des zones d’incertitude, comment ne pas étudier les imprévisibilités, la gestion individuelle et collective de la contingence et des irréversibilités ? Au niveau de l’action et de l’interaction, la question est celle de la gestion de l’incertitude et des irréversibilités. Comment celles-ci sont-elles perçues ? Quelles sont les ressources cognitives que les acteurs mettent en œuvre dans des situations qu’ils considèrent comme impliquant de l’incertitude et pouvant déboucher sur des irréversibilités significatives ? Observe-t-on des attitudes générales face aux risques, ceux-ci se déclinent-ils par catégories (par exemple acceptation de risques physiques mais peur du risque social, quelle que soit la façon dont celui-ci est défini) ou encore les réactions différentes d’une séquence d’action à une autre ? Comment les incertitudes et les irréversibilités apparaissent-elles dans les discours ?

La deuxième orientation est méthodologique. Comment évaluer le degré d’imprévisibilité d’une situation sociale, caractériser les alternatives d’une bifurcation, trancher empiriquement entre une analyse gradualiste ou bifurcative ? Quels indicateurs concrets utiliser pour décider de la continuité d’actions saisies à des moments différents ? Comment régler les focales d’analyse dans les différentes situations ? Où trouver des données de cadrage quantitatif adaptées à l’analyse des dynamiques ? Quel parti peut-on tirer de la construction de modèles quantitatifs transposés d’autres disciplines (avec toute la prudence rappelée plus haut) ? Les méthodes longitudinales et rétrospectives existent depuis longtemps et portent leurs fruits mais elles laissent encore un grande marge à l’innovation. J’ai montré ce que pouvait donner la constitution d’histoires de relations transposant les méthodes biographiques à des phénomènes relationnels. Pour les relations individuelles, la mise en œuvre plus systématique de ce type d’approche pourrait certainement permettre d’éclairer le mystère que constitue encore en grande partie l’idée de relation.

La troisième orientation est théorique. Les bricolages tels que celui présenté dans ce livre ou d’autres comme ceux de White peuvent-ils être approfondis, développés, simplifiés, adaptés ? Quelles sont les limites de ces modèles, leurs impensés ? Comment les rendre plus convaincants et surtout plus durables ? Que tirer de la confrontation avec des disciplines plus orientées vers l’étude des dynamiques (l’histoire, l’économie évolutionniste, la paléontologie, l’astronomie) ? Comment prolonger l’étude dynamique en la connectant avec cette science débutante qu’est la prospective et réaliser ainsi le programme de Max Weber (“ il est possible de concevoir une quatrième opération qui porterait sur l’évaluation des constellations possibles dans l’avenir ”1) ?

Il y a déjà beaucoup de pratiquants des analyses dynamiques qui intègrent de fait la part de l’imprévisible dans leurs travaux. Leurs expériences et les réflexions vont dans le sens présenté, même s’ils n’ont pas tous forcément pris le temps de les systématiser. J’espère que

les réflexions rassemblées ici leur seront une ressource parmi d'autres pour mieux travailler ensemble. Après tout, les phénomènes sociaux sont bien plus amusants à étudier lorsqu'ils sont (partiellement) imprévisibles.

## Bibliographie

- Balandier Georges, 1988, *Le Désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Fayard.
- Bajoit Guy, 1992, *Pour une sociologie relationnelle*, Paris, PUF.
- Barberousse Anouk, Kistler Max, Ludvig Pascal, 2000, *La philosophie des sciences au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, "Champs Université, n° 3002.
- Baudelot Christian, 1982, " L'évolution individuelle des salaires ", thèse pour le doctorat d'État, Université de Nantes.
- Beck Ulrich, 2001, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier.
- Becker Howard, 1965, *Outsiders* ; trad. franç., Paris, Métailié, 1985.
- Becker Howard, 1999, *Propos sur l'art*, Paris, L'Harmattan.
- Becquemont Dominique, 1992, *Darwin, darwinisme, évolutionnisme*, Paris, Kimé.
- Bensa Alban et Fassin Éric, 2002, " Les sciences sociales face à l'événement ", *Terrain*, n° 38, p. 5-20.
- Berger Gaston, 1964, *Phénoménologie du temps et prospective*, Paris, PUF.
- Bertaux Daniel, 1974, " Mobilité sociale biographique. Une critique de l'approche transversale ", *Revue française de sociologie*, XV-3, p. 329-362.
- Bertaux Daniel, 1976, " Histoires de vies ou récits de pratiques ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie ", rapport pour le CORDES, CEMS, mutigraphié.
- Bertaux Daniel, 1977, *Destins personnels et structure de classe*, Paris, PUF.
- Berthelot Jean-Michel, 1990, *L'intelligence du social*, Paris, PUF.
- Berthelot Jean-Michel, 1995, *Les vertus de l'incertitude*, Paris, PUF.
- Besnard Philippe, " L'impérialisme sociologique face à l'histoire ", *Historiens et sociologues d'aujourd'hui*, Journées d'études annuelles de la Société française de sociologie, 14-15 juin 1984, Lille, Éditions du CNRS.
- Bessin Marc et Gasparini Giovanni, 2000 a, " Symposium : "Speed and social life" I : An introduction ", *Information sur les sciences sociales / Social Science Information*, vol. 39, n° 2, 2000, p. 195-200.
- Bessin Marc et Gasparini Giovanni, 2000 b, " Symposium : "Speed and social life" II : Foreword ", *Information sur les sciences sociales / Social Science Information*, vol. 39, n° 3, 2000, p. 379-380.
- Bessin Marc, 1997, " Les paradigmes de la synchronisation : le cas des calendriers biographiques ", *Information sur les sciences sociales / Social Science Information*, vol. 36, n° 1, 1997, p. 15-39.
- Bidart Claire et Le Gall Didier, 1996, " Les jeunes et leurs petits mondes. Relations, cercles sociaux, nébuleuses ", Caen, *Cahiers de la MRSB*, n° 5, p. 57-76.
- Bidart Claire, 1997, *L'Amitié, un lien social*, Paris, La Découverte.
- Bidart Claire, 2003, CNRS, LEST, Aix-en-Provence, " Formes et composants de bifurcations biographiques ", communication pour le colloque " L'anticipation : entre risque et incertitude ", Paris, Maison Suger, 30-31 janvier 2003.
- Bidart Claire et Lavenu Daniel, 1999, " Enchaînements de décisions individuelles, bifurcations de trajectoires sociales ", avec Document Céreq n° 142, VI<sup>es</sup> Journées d'études sur l'analyse longitudinale du marché du travail. Insertion, transition professionnelle et identification de processus, Clermont-Ferrand.
- Blackmore J. (ed.), *Ludwig Boltzmann : His Later Life and Philosophy, 1900-1906* (Dordrecht, 1995).

- Boltanski Luc et Thévenot Laurent, 1991, *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- Borraz Olivier et Salomon Danièle, 2001, “ Reconfiguration des systèmes d’acteurs et des enjeux suite à l’introduction d’une nouvelle réglementation : le cas des boues d’épuration urbaines ”, Colloque “ Risques collectifs et situations de crise. Bilan et perspectives ”, 7-9 février 2001, Paris, CNRS, p. 70-82.
- Boudon Raymond (dir.), 1992, *Traité de sociologie*, Paris, PUF.
- Boudon Raymond, 1983, *La Logique du social*, Paris, Hachette.
- Boudon Raymond, 1984, *La Place du désordre*, Paris, PUF.
- Boudon Raymond, 1995, *Le Juste et le Vrai*, Paris, Fayard.
- Bourdieu Pierre, 1966, “ L’école conservatrice. L’inégalité sociale devant l’école et devant la culture ”, *Revue française de sociologie*, 1966, n° 3, p. 325-347.
- Bourdieu Pierre et Passeron Jean-Claude, *La Reproduction*, Paris, Minuit, 1971.
- Bourdieu Pierre, 1986, “ L’illusion biographique ”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, p. 69-72.
- Bourdieu Pierre, 1979, *La Distinction*, Paris, Minuit.
- Bourdieu Pierre, 1980, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit.
- Bourdieu Pierre, 1989, *La Noblesse d’État*, Paris, Minuit.
- Bourdieu Pierre (et al.), 1993, *La misère du monde*, Paris, Minuit.
- Bowler Peter J., 1998, *Darwin, l’homme et son influence*, Paris, Flammarion.
- Boyer Robert, Chavance Bernard, Godard Olivier (dir.), 1991, *Les Figures de l’irréversibilité en économie*, Paris, Éd. de l’EHESS.
- Braudel Fernand, 1958, “ Histoire et sociologie ”, dans le *Traité de sociologie*, dirigé par Georges Gurvitch, Paris, PUF, p. 83-98.
- Braudel Fernand, *La Méditerranée*, 1949 (éd. de 1979 ; Le Livre de poche, 1990).
- Braudel Fernand, 1969, *Écrits sur l’histoire*, Paris, Flammarion.
- Briand Jean-Pierre et Chapoulie Jean-Michel, 1981, “ L’enseignement primaire supérieur des garçons en France, 1918-1942 ”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 36, p. 87-112.
- Briand Jean-Pierre et Chapoulie Jean-Michel, 1987, “ Le développement de la scolarisation comme fait institutionnel : une perspective d’ensemble ”, in “ De l’ethnométhodologie aux approches sociohistoriques ”, Séminaire 1988-1989 du groupe de Sociologie du travail de l’Université de Paris VII, p. 139-174.
- Briand Jean-Pierre et Chapoulie Jean-Michel, 1992, *Les Collèges du peuple*, Paris, INRP, CNRS et École normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud.
- Callon Michel et Latour Bruno (éd.), 1989, *La Science telle qu’elle se fait*, Paris, La Découverte.
- Callon Michel, 1991, “ Réseaux technico-économiques et irréversibilités ”, in Robert Boyer, Bernard Chavance, Olivier Godard (sous la dir.), *Les Figures de l’irréversibilité en économie*, Paris, Éd. de l’EHESS, p. 195-230.
- Callon Michel, 1999, “ Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage : la double stratégie de l’attachement et du détachement ”, *Sociologie du travail*, n° 1, p. 1-13.
- Callon Michel, 2001, “ Les méthodes d’analyse des grands nombres ”, in *Sociologie du travail, 40 ans après*, (coll.) Elsevier, p. 335-354.
- Callon Michel, Lascoumes Pierre et Barthes Yannick, 2001, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, La Découverte.
- Carnot Sadi, 1824, *Réflexions sur la puissance motrice du feu* ; rééd., Paris, Vrin, 1979.
- Castel Robert, 2003, *L’Insécurité sociale. Qu’est-ce qu’être protégé ?*, Paris, Seuil, coll. “ La République des idées ”.
- Cefaï Daniel et Dany Trom, 2001, *Les Formes de l’action collective. Mobilisation dans des arènes publiques*, Paris, Éd. de l’EHESS, “ Raison pratiques ”, n° 12, p. 99-125.

- Charbonneau Johanne, 2003, *Adolescentes et mères. Histoires de maternité précoce et soutien du réseau social*, Québec, Presses de l'Université Laval, " Sociétés, cultures et santé ".
- Charbonneau Johanne, 2003, " De l'irréversibilité des trajectoires dans le début de l'âge adulte ", Colloque " L'anticipation : entre risque et incertitude ", 30-31 janvier 2003, Paris.
- Chateauraynaud Francis, 2001, " Incontournables présences ; l'exercice de la vigilance sous contrainte du "principe de précaution" ", Colloque " Risques collectifs et situations de crise. Bilan et perspectives ", 7-9 février 2001, Paris, CNRS, p. 55-65.
- Chateauraynaud Francis et Torny Didier, 1999, *Les Sombres Précurseurs. Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Paris, Éd. de l'EHESS.
- Chauviré Christiane et Ogien Albert (dir.), 2002, *La Régularité. Habitude, disposition et savoir-faire dans l'explication de l'action*, Paris, éd. de l'EHESS, coll. " Raisons pratiques ", n° 13.
- Coll., 1989, " Tentons l'expérience ", *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, p. 1317-1323.
- Cochoy Franck, 1999, *Une Histoire du marketing. Discipliner l'économie de marché*, Paris, La Découverte.
- Coleman James S., 1986, " Social Theory, Social Research and a Theory of Action ", *American Journal of Sociology*, vol. 91, n° 6, p. 1309-1335.
- Coleman James S., 1987, " Actors and Actions in Social History and Social Theory : Reply to Sewell ", *American Journal of Sociology*, vol. 93, n° 1, p. 172-175.
- Conein Bernard, 1998, " La notion de routine : problème de définition ", *Sociologie du travail*, n° 4, p. 479-489.
- Cournot Antoine, 1872, *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, réédition de 1934 (texte revu et corrigé par François Mentré), Paris, Boivin.
- Coutau-Bégarie Hervé, 1989, *Le Phénomène nouvelle histoire, grandeur et décadence de l'École des Annales*, Paris, Economica (2<sup>e</sup> éd.).
- Cribier Françoise, 1978, " Une génération de Parisiens arrive à la retraite ", rapport CORDES-CNRS, Laboratoire de géographie humaine, 1978.
- Crozier Michel, *La Société bloquée*, Paris, Seuil, 1971.
- Dahan-Damenico A., Chabert J.-L. et Chemla K. (dir.), *Chaos et déterminisme*, Paris, Seuil, 1992.
- David Paul A., 1985, " Clio and the economics of Qwerty ", *American Economic Review (Papers and Proceedings)*, n° 75, p. 332-337.
- De Coninck Frédéric et Godard Francis, 1990, " L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité ", *Revue française de sociologie*, XXXI, n° 1, p. 23-53.
- Degenne Alain et Forsé Michel, 1994, *Les Réseaux sociaux*, Paris, Armand Colin.
- De Négroni François, *Les Colonies de vacances*, Paris, Hallier, 1977.
- Desjeux Dominique, 1998, " Les échelles d'observation de la consommation ", in Philippe Cabin (éd.), *Comprendre le consommateur*, Paris, Éd. Sciences humaines.
- De Singly François, 2000, *Libres ensemble*, Paris, Nathan.
- Dirn Louis, 1991, *La Société française en tendances*, Paris, PUF.
- Dobry Michel, 1985, *Sociologie des risques politiques*, Paris, PFNSP.
- Dogan Mattéi et Pahre Robert, 1991, " Sociologie historique et histoire sociologique aux États-Unis ", *L'Année sociologique*, vol. 41, p. 47-63.
- Dosi Giovanni et Metcalfe Stanley, " Approches de l'irréversibilité en théorie économique ", in Robert Boyer (éd.), *Les Figures de l'irréversibilité en économie*, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, p. 37-68.
- Dubar Claude, 1992, " Formes identitaires et socialisation professionnelle ", *Revue française de sociologie*, XXXIII, p. 505-529.

- Dubet François, 1994, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil.
- Dubet François, Cousin Olivier, Guillemet Jean-Philippe, 1991, " Sociologie de l'expérience lycéenne ", *Revue française de pédagogie*, n° 94, p. 5-12.
- Durkheim Émile, 1900, " La sociologie en France au XIX<sup>e</sup> siècle ", *Revue bleue*, 4<sup>e</sup> série, t. XIII, n° 20 (réédité dans *La science sociale et l'action*, Paris, PUF, 1970, p. 154-155).
- Durkheim Émile, 1938, *L'évolution pédagogique en France* ; 1999, Paris, PUF, " Quadrige ".
- Durkheim Émile, 1895, *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, Alcan ; rééd. Flammarion, " Champs ", 1988.
- Eccles Robert, 1981, " The Quasifirm in the Construction Industry ", *Journal of Economic Behaviour and Organization*, n° 2, décembre, p. 335-357.
- Elias Norbert, 1973, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy (édition originale, 1939).
- Elias Norbert, 1975, *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy (édition originale, 1939).
- Elster John, 1989, *Karl Marx. Une interprétation analytique*, Paris, PUF.
- Emirbayer Mustafa et Jeff Goodwin, 1994, " Network Analysis, Culture, and the Problem of Agency ", *American Journal of Sociology*, vol. 99, n° 6, p. 1411-1454.
- Etzkowitz Henry et Leydesdorff Loët, 2000, " The Dynamics of Innovation : From National Systems and "Mode 2" to a Triple Helix of University-Industry-Government Relations ", *Research Policy*, XXIX, n° 2, p. 109-123.
- Farge Arlette, 2002, " Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux ", *Terrain*, n° 38, p. 69-78.
- Ferrand Alexis et Mounier Lise, 1993, " L'échange de paroles sur la sexualité : une analyse des relations de confiance ", *Populations*, n° 5, p. 1451-1476.
- Ferrand Alexis, Mounier Lise et Degenne Alain, 1999, " The Diversity of Social Networks in France ; Social Stratification and Relational Structure ", in Barry Wellman (dir.), *Networks in the Global Village*, Boulder, Westview Press, p. 185-224.
- Fischer Claude S., 1982, *To dwell among Friends*, Chicago, University of Chicago Press.
- Flap Henk, Bulder Bert et Völker Beate, 1998, " Intra-Organizational Networks and Performance : A Review ", *Computational & Mathematical Organisation Theory*, vol. 4, n° 2, p. 1-39.
- Forsé Michel, 1989, *L'Ordre improbable. Entropie et processus sociaux*, Paris, PUF.
- Forsé Michel, 1991, *L'Analyse structurelle du changement social. Le modèle de Louis Dirn*, Paris, PUF.
- Friedberg Erhard, 1993, *Le Pouvoir et la règle. Dynamiques de l'action organisée*, Paris, Seuil.
- Galison Peter, 1987, *How Experiments end*, Chicago-London, University of Chicago Press.
- Garfinkel Harold, 1988, " Qu'est-ce que l'ethnométhodologie ? ", *Problèmes d'épistémologie en sciences sociales*, III (École des hautes études en sciences sociales, CNRS 102), " Arguments ethnométhodologiques ", n° 1.
- Garfinkel Harold, 1967, *Studies in Ethnomethodology*, 1967, traduit et publié par le Centre d'étude des mouvements sociaux, Paris, École des hautes études en sciences sociales, CNRS.
- Giddens Anthony, 1987, *La Constitution de la société*, Paris, PUF.
- Gilbert Claude, 1992, *Le Pouvoir en situation extrême. Catastrophes et politiques*, Paris, L'Harmattan.
- Gilbert Claude, 2003, " La fabrique des risques ", *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 114, p. 55-72.
- Gleick John, 1989, *La Théorie du chaos*, Paris, Albin Michel.
- Godard Olivier, Henry Claude, Lagadec Patrick, Michel-Kerjan Erwann, 2002, *Traité des nouveaux risques. Précaution, crise, assurance*, Paris, Gallimard.

- Goffman Erwin, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1977.
- Goudineau Yves, 1984, “ Évolution sociale, histoire et étude des sociétés anciennes dans la tradition durkheimienne ”, in *Historiens et sociologues aujourd’hui, Actes des Journées d’études annuelles de la Société française de sociologie*, Lille, Éd. du CNRS.
- Gould Stephen Jay, 1979, *Darwin et les grandes énigmes de la vie*, Paris, Seuil.
- Granovetter Mark et Mac Guire Patrick, 1998, “ The Making of an Industry : Electricity in the United States ”, in Michel Callon (ed.), *The Laws of the Markets*, Oxford, Blackwell, p. 147-173.
- Granovetter Mark, 1985, “ Economic Action and Social Structure : The Problem of Embeddedness ”, *American Journal of Sociology*, vol. 91, p. 481-510.
- Granovetter Mark, 1994, “ Les institutions économiques comme constructions sociales : un cadre d’analyse ”, in A. Orléan (éd.), *L’analyse économique des conventions*, Paris, PUF, p. 79-94.
- Granovetter Mark, 1974, *Getting a Job*, Harvard University Press.
- Granovetter Mark, 1973. “ The Strength of Weak Ties ”, *American Journal of Sociology*, vol. 78, p. 1360-1380.
- Grelon André (dir.), 1986, *Les Ingénieurs de la crise*, Paris, Éd. de l’EHESS.
- Grelon André, 1989, “ Les universités et la formation des ingénieurs en France (1870-1914) ”, *Formation et emploi*, n° 27-28, p. 65-88.
- Grémion Pierre, 1976, *Le Pouvoir périphérique*, Paris, Le Seuil.
- Grossetti Michel et Losego Philippe, 2003, *La Territorialisation de l’enseignement supérieur et de la recherche. France, Espagne, Portugal*, Paris, L’Harmattan.
- Grossetti Michel, 2002, “ Relations sociales, espace et mobilités ”, rapport pour le Plan Urbanisme-Construction-Architecture, programme “ Mobilités et territoires urbains ”, 150 p.
- Grossetti Michel et Bès Marie-Pierre, 2001, “ Encastremets et découplages dans les relations science-industrie ”, *Revue française de sociologie*, vol. 42, n° 2, p. 327-355.
- Grossetti Michel et Milard Béatrice, 1997, “ Une ville investit dans la science : genèse de l’Institut électrotechnique de Toulouse ”, André Grelon et Girolamo Rammuni (éd.), *La Formation des ingénieurs en électricité et électrotechnique*, Paris, PUF, p. 133-148.
- Grossetti Michel et Mounier-Kuhn Pierre, 1995, “ Les débuts de l’informatique dans les universités. Un moment de la différenciation des pôles scientifiques français ”, *Revue française de sociologie*, XXXVI, p. 295-324.
- Grossetti Michel, Grelon André, Birck Françoise, Déré Anne-Claire, Detrez Claude, Emptoz Gérard, Idrac Michel, Laurens Jean-Paul, Mounier-Kuhn Pierre, Milard Béatrice, Canévet Jean-Claude, Marseille Christine, Spiesser Michel, 1995, “ Villes et Institutions scientifiques ”, rapport pour le PIR-VILLES, CNRS, 360 p.
- Grossetti Michel, 1995, *Science, industrie et territoire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- Grossetti Michel, 1991, “ Trajectoires d’ingénieurs et territoire : l’exemple des hautes technologies à Toulouse ”, *Sociétés contemporaines*, n° 6, p. 67-80.
- Grossetti Michel, 1986, “ Enseignants français en coopération. Aperçus sur un type particulier de trajectoires sociales ”, *Revue française de sociologie*, XXVII, p. 133-148.
- Guth Suzie, 1982, *Exil sous contrat*, thèse de doctorat, Paris V.
- Keating Michael, 1993, “ Les interventions économiques des collectivités locales aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en France. Les effets politiques et économiques ”, in S. Biarez et J.-Y. Nevers (éd.), *Gouvernement local et politiques urbaines*, CERAT.
- Kiser Edgar et Hechter Michael, 1991, “ The Role of General Theory in Comparative-Historical Sociology ”, *American Journal of Sociology*, vol. 97, p. 1-30.
- Kiser Edgar et Hechter Michael, 1998, “ The Debate on Historical Sociology : Rational Choice Theory and its Critics ”, *American Journal of Sociology*, vol. 104, n° 3, p. 785-816.

- Knight Franck, *Risk, Uncertainty and Profit*, Boston, Houton Misslin, 1921 ; rééd. New York, Harper Torchbooks, 1965.
- Knorr-Cetina Karen et Aaron V. Cicourel (eds), 1981, *Advances in Social Theory and Methodology : Toward an Integration of Micro- and Macro-Sociologies*, Boston-London, Routledge & Kegan Paul.
- Kuhn Thomas, 1957, *La Révolution copernicienne*, Harvard University Society of Fellows.
- Kuhn Thomas, 1962, *La Structure des révolutions scientifiques* ; Flammarion, 1983 (1962, University of Chicago).
- Lacasse François, *Mythes, savoirs et décisions politiques*, Paris, PUF, 1995.
- Lahire Bernard, 1996, “ La variation des contextes en sciences sociales. Remarques épistémologiques ”, *Annales Histoire et Sciences sociales*, n° 2, p. 381-407.
- Lahire Bernard, 2002, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan, “ Essais et recherches ”.
- Latour Bruno et Steve Woolgar, 1979 (version française, 1988), *La Vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte.
- Latour Bruno, 1994, “ Une sociologie sans objet ? Remarques sur l’interobjectivité ”, *Sociologie du travail*, n° 4, p. 587-606.
- Laurens Jean-Paul, 1992, *Un sur cinq cents. La réussite scolaire en milieu populaire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- Lazega Emmanuel, 2001, *The Collegial Phenomenon. The Social Mechanisms of Cooperation among Peers in a Corporate Law Partnership*, Oxford, Oxford University Press.
- Lévi-Strauss Claude, 1945, “ La sociologie française ”, in G. Gurvitch et W. E. Moore (éd.), *La sociologie du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF (traduction parue en 1947 de *Twentieth Century Sociology*, New York, The Philosophical Library), vol. 2, p. 513-545.
- Liebowitz Stan J. and Margolis Stephene E., 2002, *The Economics of Qwerty* (articles édités par Peter Lewin), New York, MacMillan.
- Lin Nan, 2001, *Social Capital. A Theory of Social Structure and Action*, Cambridge University Press.
- Lin Nan, Cook Karen, Burt Ronald S. (eds), 2002, *Social Capital. Theory and Research*, New York, Adline De Gruyter.
- Lindenberg Siegwart, 2001, “ Social Rationality as a Unified Model of Man (Including Bounded Rationality) ”, *Journal of Management and Governance*, 5 (3-4), p. 239-251.
- Mac Donald Terence J. (ed.), 1996, *The Historic Turn in the Human Sciences*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- Mercure Daniel et Wallemacq Anne (éd.), 1988, *Les Temps sociaux*, Bruxelles, De Boeck Université.
- Mendras Henri et Forsé Michel, 1983, *Le Changement social. Tendances et paradigmes*, Paris, Armand Colin.
- Merton Robert, 1965, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Plon.
- Merton Robert, 1973, *The Sociology of Science*, Chicago, University of Chicago Press.
- Milgram Stanley, 1967, “ The Small World Problem ”, in *Psychology today*, n° 1, p. 62-72.
- Morin Edgar, 1977, *La Méthode* (1, *La nature de la nature*), Paris, Seuil.
- Mullins N. C., 1972, “ The Development of a Scientific Speciality : The Phage Group and the Origins of Molecular Biology ”, *Minerva*, vol. 19, p. 52-82.
- Mullins N. C., 1973, “ The Development of Specialities in Social Science : The Case of Ethnomethodology ”, *Science Studies*, n° 3, p. 245-273.
- Nelson Richard (ed.), 1993, *National Innovation Systems. A Comparative Analysis*, Oxford, Oxford University Press.
- Neveu Erik et Quéré Louis, 1996, “ Présentation ”, *Réseaux*, n° 75, janvier-février (*Le temps de l'événement*, 1), p. 7-21.

- Nigel Gilbert et Troitzsch Klaus G., 1999, *Simulation for Social Scientists*, Buckingham, Open University Press.
- Noiriel Gérard, 1989, “ Pour une approche subjectiviste du social ”, *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, p. 1435-1459.
- Nora Pierre, 1974, “ Le retour de l'événement ”, in Jacques Le Goff et Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire*, vol. 1 : *Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, p. 210-229.
- Padgett John F. et Christopher K. Ansell, 1993, “ Robust Action and the Rise of the Medici, 1400-1434 ”, *American Journal of Sociology*, vol. 93, mai, p. 1259-1319.
- Passeron Jean-Claude, 1990, “ Biographies, flux, itinéraires, trajectoires ”, *Revue française de sociologie*, XXXI, p. 3-22.
- Passeron Jean-Claude, 1991, *Le Raisonnement sociologique. L'espace non popperrien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, coll. “ Essais et recherches ”.
- Passeron Jean-Claude, 1994, “ De la pluralité théorique en sociologie ”, *Revue européenne des sciences sociales*, t. XXXII, n° 99, p. 71-116.
- Peneff Jean, 1987, *École publique, école privée dans l'Ouest, 1880-1950*, Paris, L'Harmattan.
- Péquignot Bruno et Tripiet Pierre, 2000, *Les Fondements de la sociologie*, Paris, Nathan.
- Peretti-Watel Patrick, 2000, *La Sociologie du risque*, Paris, Armand Colin.
- Petit Jean-Luc (dir.), 1991, *L'Événement en perspective*, Paris, Éd. de l'EHESS “ Raisons pratiques ”, n° 2.
- Polanyi Karl, 1944 (trad. franç., 1983), *La Grande Transformation*, Paris, Gallimard.
- Popper Karl, 1972, *La Connaissance objective* ; éd. franç. Flammarion, “ Champs ”, n° 405, 1991.
- Prost Antoine, 1992, *Éducation, société et politiques. Une histoire de l'enseignement en France de 1945 à nos jours*, Paris, Seuil.
- Quéré Louis, de Fornel Michel, Ogien Albert (dir.), 2000, *L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La Découverte.
- Ramunni Girolamo, 1995, *Les Sciences pour l'ingénieur. Histoire du rendez-vous des sciences et de la société*, Paris, Éditions du CNRS.
- Reynaud Bénédicte, 1998, “ Les propriétés des routines : outils pragmatiques de décision et modes de coordination collective ”, *Sociologie du travail*, n° 4, p. 465-477.
- Rosental Claude, 1998, “ Histoire de la logique floue. Une approche sociologique des pratiques de démonstration ”, *Revue de synthèse*, vol. 4, n° 4, p. 575-602.
- Roux Jacques, 2001, “ Histoire collective d'un risque inassignable : le cas de la pollution industrielle des sols ”, Colloque “ Risques collectifs et situations de crise. Bilan et perspectives ”, 7-9 février 2001, Paris, CNRS, p. 43-54.
- Ruelle David, *Hasard et chaos*, Paris, Odile Jacob, 1991.
- Sanjek Roger, 1974, “ What is Network Analysis and what is it Good for ? ”, *Reviews in Anthropology*, n° 4, p. 588-597.
- Sanjek Roger, 1978, “ A Network Method and its Uses in Urban Anthropology ”, *Human Organisation*, n° 37, p. 257-268.
- Scardigli Victor et Mercier Pierre-Alain, 1978, *Ascension sociale et pauvreté. La différenciation progressive d'une génération de fils d'ouvriers*, Paris, Éditions du CNRS.
- Sewell William H. Jr, 1987, “ Theory of Action, Dialectic, and History : Comment on Coleman ”, *American Journal of Sociology*, vol. 93, n° 1, p. 166-172.
- Sewell William H. Jr, 1996 a, “ Three Temporalities : Toward an Eventful Sociology ”, in Terrence J. Mac Donald (ed.), *The Historic Turn in the Human Sciences*, Ann Arbor, University of Michigan Press, p. 245-280.
- Sewell William H. Jr, 1996 b, “ Political Events as Structural Transformations : Inventing Revolution at the Bastille ”, *Theory and Society*, n° 25, p. 841-881.
- Sfez Lucien, 1976, *Critique de la décision*, Paris, PUF.

- Schäfer Wolf (ed.), 1983. *Finalization in Science : The Social Orientation of Scientific Progress*, Dordrecht, Reidel.
- Siino Corinne, de Bernardy Michel et Grossetti Michel, 1997, “ La crise de l’emploi dans les villes à fort potentiel scientifique ”, *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 76, p. 23-43.
- Simiand François, 1903, “ Méthode historique et science sociale ”, *Revue de synthèse historique*, n° 6, p. 1-22,
- Simmel Georg, 1917, *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF (trad. franç. de 1981).
- Simmel Georg, 1923, *Les Problèmes de la philosophie de l’histoire. Une étude d’épistémologie*, Paris, PUF, trad. franç. de 1984.
- Simon Herbert A., *Models of Bounded Rationality*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1982.
- Skocpol Theda and Somers Margaret, 1980, “ The Uses of Comparative History in Macrosocial Inquiry ”, *Comparative Studies in Society and History*, n° 22, p. 174-197.
- Skocpol Theda, 1994, “ Reflections on Recent Scholarship about Social Revolutions and how to study them ”, in Theda Skocpol (ed.), *Social Revolutions and the Modern World*, Cambridge University Press, p. 301-343.
- Smelser Neil, 1994, “ Social Structure ”, in Neil Smelser (ed.), *Handbook of Sociology*, London, Sage, p. 103-129.
- Somers Margaret R., 1998, “ “We’re no Angels” : Realism, Rational Choice, and Relationality in Social Science ”, *American Journal of Sociology*, vol. 104, n° 3, p. 722-784.
- Sorokin Pitrim A., 1927, *Social and Cultural Mobility*, Londres, Collier Macmillan Limited ; rééd., 1964.
- Starck David, 1992, “ Path Dependence and Privatization Strategies in East Central Europe ”, *East European Politics and Societies*, n° 6, p. 17-54.
- Sue Roger, 1994, *Temps et ordre social*, Paris, PUF.
- Suteau Marc, 1999, *Une ville et ses écoles. Nantes (1830-1940)*, Rennes, PUR.
- Suter Andreas, 1997, “ Histoire sociale et événements historiques : pour une nouvelle approche ”, in *Annales Histoire, Sciences sociales*, n° 52, p. 543-567.
- Tarrius Alain, 1995, *Arabes de France dans l’économie mondiale souterraine*, La Tour d’Aigues, Éditions de l’Aube.
- Thévenot Laurent, 1999, “ Faire entendre une voix. Régimes d’engagement dans les mouvements sociaux ”, *Mouvements*, n° 3, mars-avril, p. 73-82.
- Thévenot Laurent, 1994, “ Le régime de familiarité ; des choses en personnes ”, *Genèses*, n° 17, p. 72-101.
- Thomas William I. et Znaniecki Florian, 1918, *The Polish Peasant in Europe and America. Monograph of an Immigrant Group*, Boston, Richard Badger.
- Tilly Charles, 1981, *As Sociology meets History*, New York, Academic Press.
- Trom Dany, 1998, “ Grammaire de la mobilisation et vocabulaires de motifs ”, in Daniel Cefaï et Dany Trom, 2001, *Les Formes de l’action collective. Mobilisation dans des arènes publiques*, Paris, Éd. de l’EHESS, “ Raisons pratiques ”, n° 12).
- Watts Duncan J., 1999, “ Networks, Dynamics, and the Small-World Phenomenon ”, *American Journal of Sociology*, vol. 105, n° 2, p. 493-527.
- Watts Duncan J. and S. H. Strogatz, 1998, “ Collective Dynamics of “Smallworld” Networks ”, *Nature*, 393.
- Weber Max, 1904, *Essais sur la théorie de la science* ; rééd. 1904, Pocket, 1992.
- Weber Max, *Économie et société*, 1925 (version française, Plon-Pockett, 1995).
- Wellman Barry et Berkowitz Stanley, 1988, *Social Structures. A Network Approach*, London, JAI Press.
- Wellman Barry, 1979, “ The Community Question : The Intimate Networks of East Yorkers ”, *American Journal of Sociology*, 84, 5, p. 1201-1231.
- White Harrison C., 1992, *Identity and Control*, Princeton University Press.

- White Harrison C., 2002, *Markets from Networks. Socioeconomic Models of Production*, Princeton-Oxford, Princeton University Press.
- White Harrison C., 1995, “ Passages réticulaires, acteurs et grammaire de la domination ”, *Revue française de sociologie*, vol. 36, p. 705-723.
- White Harrison C., 1970, “ Search Parameters for the Small World Problem ”, *Social Forces*, n° 49, p. 259-264.
- Zuckerman Harriet, 1974, “ The Sociology of Science ”, in Neil Smelser (ed.), *Handbook of Sociology*, London, Sage, p. 511-574.

